

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

*André Gide
et l'Algérie*

N° **102**
XXVII^e ANNÉE — VOL. XXII
AVRIL 1994

***Bulletin
des Amis
d'André Gide***

N° 102

AVRIL 1994

*Ce numéro est publié avec le concours
du Groupe de Recherche et d'Étude Maghreb-Machrek
de l'Université de Paris-Val de Marne (Paris XII)*

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université Lumière (Lyon)

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D' ANDRÉ GIDE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XXII, N° 102 — AVRIL 1994

André Gide et l'Algérie

I

ACTES DU COLLOQUE D'ALGER

(16-18 mars 1993)

<i>Présentation</i> , par Marline Sagaert et Marc Sagaert.	171
Martine SAGAERT : Exotisme, métissage et écriture.	173
Pierre MASSON : L'Algérie d'André Gide : de l'indicible à l'ineffable.	191
Naget KHADDA : André Gide et Mohammed Dib : un texte et son double.	203
Éric MARTY : Le Poète sans livre.	219
Saïd BENMERAD et Simone REZZOUG : Le Désert inversé.	227
Mohamed Lakhdar MAOUGAL : « Mens sana in corpore sano », ou l'engendrement du nouvel être.	235
Guy DUGAS : André Gide en Algérie. Les écrivains d'Algérie face à la morale gidienne.	249

II

DOCUMENTS ANNEXES

<i>Sur quelques lettres d'Athman</i> , présentées par Pierre MASSON. ...	269
<i>Les Algérienistes et Gide</i> , dossier rassemblé par Guy DUGAS.	287
<i>Une lettre de Paul-Albert Laurens à sa tante</i>	313

*

Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXIII (5 septembre 1937 — 16 février 1938), suite.	317
Lectures gidiennes : André Gide, <i>Le Grincheux</i> [Pierre MASSON]. — Sigrid Gätjens, <i>Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide</i> [Jean LEFEBVRE]. — Sarah Ausseil, <i>Madeleine Gide</i> [Bernard MÉTAYER, Catherine GIDE, Sylvestre GILLOIRE].	331
Cl. M. : Chronique bibliographique.	362
Les Comptes de l'AAAG.	365
Varia.	367
Cotisations et abonnements.	370

ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE

Président : Claude MARTIN

Vice-Président : Daniel MOUTOTE

Secrétaire général : Henri HEINEMANN

Trésorier : Jean CLAUDE

Conseillers : Madeleine AMIOT-PÉAN, Irène de BONSTETTEN,
Daniel DUROSAY, Alain GOULET, Pierre LENFANT, Pierre MASSON,
Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER, Roger STÉPHANE,

Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK

Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,

N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

Responsable : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

Directeur : Claude MARTIN

(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

André Gide et l'Algérie

I

Actes du Colloque d'Alger (16-18 mars 1993)

Plusieurs colloques ont été consacrés à Gide, ces dernières années, aussi bien en France qu'en Allemagne ou aux États-Unis. C'est en Algérie, avec nos amis arabes, que nous avons voulu fêter le centenaire du premier voyage gidien en terre d'Afrique.

Grâce au Centre Culturel Français d'Alger et à son Directeur Alain Dromsöm, nous avons organisé des rencontres animées par des universitaires français et algériens, qui eurent lieu, à Alger, les 16, 17 et 18 mars 1993, au CCF et à l'Institut de Littérature Étrangère de la Faculté des Lettres de Bouzareah. C'est à Pierre Masson, qui a chaleureusement soutenu notre projet, que nous devons la présente publication.

Parallèlement, nous avons réalisé avec Alain Dromsöm une exposition sur André Gide et l'Algérie, produite par les Centres Culturels Français en Algérie — exposition itinérante qui a poursuivi sa route à Annaba, Constantine, Oran, Tlemcen et Tizi-Ouzou. Cette exposition, qui restitue l'œuvre gidienne aux lieux nourriciers, présente de nombreux documents originaux, appartenant à Catherine Gide et à Véronique Marot, que nous remercions vivement.

Ces manifestations, suivies par un public nombreux, ont reçu un bel écho médiatique aussi bien en Algérie qu'en France (télévision, radio, presse écrite : El Moudjahid, El Watan, El Haq', Le Matin, Ruptures, Le Monde, Livres Hebdo, La Quinzaine littéraire, Arabies...).

Et pourtant, comme l'écrivait L. O. d'Algérie Actualités : « Le cœur et l'esprit étaient sous le coup de l'annonce de l'assassinat du sociologue

Djilali Liabes, le matin même de ce mardi 16 mars 1993. » Ce jour-là, l'écrivain Tahar Djaout et le psychiatre Mahfoud Boucebci étaient avec nous au Centre Culturel Français et participaient au débat sur André Gide.

Le 26 mai 1993, Tahar Djaout reçoit deux balles dans la tête, et le 15 juin 1993, Mahfoud Boucebci est poignardé. Depuis, des intellectuels, des scientifiques, des hommes de culture et d'ouverture ont été victimes du terrorisme. C'est à eux que nous voudrions dédier les pages qui suivent.

*Martine SAGAERT
Marc SAGAERT*

Exotisme, métissage et écriture

par

MARTINE SAGAERT

André Gide qualifiait d'exotique « les terrains de zone » qui, dans le Paris de la fin du XIX^e siècle, s'étendait « au-delà des fortifs ¹ ». Est exotique ce qui est en dehors. L'exotisme commence en effet au coin de la rue, dès que l'on a franchi les limites de son territoire géographique, les frontières de son univers social, psychologique ou imaginaire ².

Tous les déplacements ne sont toutefois pas équivalents. Contrairement à ce qu'il écrit dans *Si le grain ne meurt*, Gide ne va pas en Afrique du Nord par hasard.

Il avait en 1893 le choix entre deux voyages, faire une croisière scientifique en Islande avec son cousin Georges Pouchet, qui était professeur au Museum de Paris ³, ou accompagner son ami peintre Paul-Albert Laurens en Afrique du Nord.

Gide a opté pour la seconde solution et, de 1893 à 1903, il est retourné six fois en Algérie. Un tel choix n'a rien d'anodin. On peut se demander si Gide est un exote qui recherche l'évasion pour l'évasion, si en ethnologue il cherche à expliquer et à comprendre les étrangers qui croisent sa route ⁴, si l'artiste qui écrit dans *Les Nourritures terrestres* : « C'est par-

1. *Journal* du 28 mars 1923, Gide I, p. 756.

2. Tony Cartano, réponse à l'« Enquête sur l'exotisme », *Les Carnets de l'exotisme*, n° 1, janvier-mars 1990 (Le Torii Éditions), p. 35.

3. Voir Raymond Tahhan, *André Gide et l'Orient*, Paris : Imprimerie Abécé, 1963, p. 135.

4. Voir Alain Quella-Villéger, « L'exotisme, mode d'emploi », *Les Carnets de l'exotisme*, n° cité, p. 9.

ce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi », réussit à dire l'ami arabe sans le trahir, si cette célébration n'est qu'un éloge dans la méconnaissance, si en terre étrangère Gide ne rencontre pas d'abord l'autre de lui-même.

Ce jeune écrivain de vingt-quatre ans, qui appartient à la haute bourgeoisie française, est un voyageur de l'époque coloniale, en un temps où la mode est à l'orientalisme.

Il est représentatif de sa classe sociale. Il est riche et cultivé. Il a des facilités : il peut se déplacer avec des malles bien remplies, profiter de belles demeures, fréquenter des hôtels confortables, avoir des domestiques et louer un piano. Pour être mieux informé, il se sert de guides touristiques. Il a emporté son Joanne tandis que sa mère consulte le Murray et lui prodigue des conseils éclairés. Mme Gide écrit à son fils, le 17 octobre 1893 :

J'ai lu dans le Murray le voyage de Biskra à Tuggurt. [...] Vous le savez sans doute, et de l'avoir lu dans votre Joanne. [...] Donc : provisions à emporter — enlèvement dans le sable — fièvre maligne ou dysenterie — et se bien renseigner ⁵.

Les guides Murray et Joanne, en renseignant et en palliant les difficultés, apprivoisent le pays inconnu et le rendent habitable, rendent le rêve réalisable, garantissent l'évasion. Ils permettent l'accès aux merveilles illustrées par les dictionnaires de l'époque qui n'échappent pas aux « poncifs exotiques ».

Comme l'avait noté Christiane Achour, si l'on regarde dans le *Nouveau Larousse illustré* à l'entrée *Algérie*, les quatre vignettes qui sont censées définir le Sud algérien représentent une femme de la tribu des Ouled Naïl (Biskra) ; une mosquée, une caravane : un seul homme, surtout des chameaux au Soleil Levant, un campement nomade avec différents personnages et toujours un palmier ⁶.

Si cette manière d'évoquer le Sud algérien est infiniment réductrice, chaque voyageur de l'époque hérite de tels stéréotypes. Gide, qui se met en condition — il parle de « travail pour le voyage ⁷ » — cherche « l'ex-

5. André Gide, *Correspondance avec sa mère (1880-1895)*, éd. établie, présentée et annotée par Claude Martin, préface d'Henri Thomas, Paris : Gallimard, 1988, p. 202. Cf. : « lisez, jetez les yeux sur ce que je copie du guide Murray » (*ibid.*, p. 224).

6. Christiane Achour, *Abécédaires en devenir, idéologie coloniale et langue française en Algérie*, préface de Mostefa Lacheraf, Alger : Entreprise algérienne de Presse, 1985, pp. 75-6.

7. « Le Subjectif », juin 1892, présenté par Jacques Cotnam, in *Cahiers An-*

citation souhaitée un peu partout : dans l'*Odyssee*, Humboldt, Chateaubriand, etc.⁸ ».

Avant de découvrir l'Algérie par lui-même, Gide a en tête des images de rêve. C'est l'Orient des *Mille et Une Nuits* revisité par les Français. Il est versé en la matière puisqu'il connaît les deux versions du texte et dit sa nette préférence pour la version du Dr Mardrus. Il s'en explique dans deux *Lettres à Angèle* qu'il publiera, l'une dans *L'Ermitage* d'août 1899, l'autre dans *La Revue Blanche* du 15 mars 1900 et qu'il recueillera dans ses *Morceaux choisis*. La traduction française est loin d'être fidèle et c'est un « Orient de convention⁹ » que le Dr Mardrus révèle à Gide.

Gide dit ne s'astreindre à « aucune lecture persévérée¹⁰ » en dehors d'*Un été dans le Sahara* d'Eugène Fromentin¹¹.

On ne peut savoir exactement quel effet a produit sur Gide cette « littérature pittoresque¹² », mais il est évident qu'il y a entre Gide et Fromentin des analogies intéressantes. Fromentin, qui médite sur les moyens de représenter un pays éblouissant, entraîne Gide dans un pays défini par des conditions climatiques exceptionnelles — où « l'été continue, quoi que nous soyons en novembre¹³ » et où la lumière est vive :

Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher, et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages... [...] Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleur ; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir, sous la forêt paisible, des bruits d'eaux mêlés aux froissements légers du paysage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps un muezzin, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre coins de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter¹⁴.

dré Gide I, Paris : Gallimard, 1969, p. 45.

8. *Ibidem*.

9. A. Lahjomri, *L'Image du Maroc dans la littérature française*, Alger : Sned, 1973, p. 18.

10. « Subjectif », *op. cit.*, p. 45.

11. *Un été dans le Sahara* a été publié initialement dans la *Revue de Paris*, de juin à décembre 1854, puis sous forme de livre, chez Lévy, en janvier 1857, et *Une année dans le Sahel*, le second de ces récits — que Gide connaît également — parut en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*, en novembre et décembre 1858, et fut repris en volume chez Michel Lévy, en mars 1859.

12. *Un été dans le Sahara*, préface de 1874.

13. « Mustapha d'Alger », *Une année dans le Sahel*, coll. « GF », p. 44.

14. *Un été dans le Sahara*, in *Œuvres* de Fromentin, Paris : Gallimard,

Mais Fromentin n'est pas seulement un orientaliste conventionnel. Il n'écrit pas « les bucoliques de la vie arabe ¹⁵ ». Il est l'un des premiers à percevoir la grandeur des Arabes dans le désert. Fromentin, comme Gide, va visiter l'Algérie à plusieurs reprises et, comme Gide, nouer avec ce pays qu'il aime des liens privilégiés. Dans *Une année dans le Sahel*, il ne s'agit plus pour Fromentin de faire un périple, mais de vivre au quotidien à Alger et dans les environs. Il va parler d'« une sorte d'acclimatation intime et définitive ¹⁶ ». En 1852, Fromentin avait écrit à sa mère : « C'est ce pays qui m'a fait ce que je suis ¹⁷ ». Le contact direct avec l'Algérie fut pour Gide aussi une révélation. Il a été important par ce qu'il a mis à nu.

La lecture déterminante du *Divan Oriental-Occidental*, écrit en 1814-1815, prépare également le voyage algérien. C'est par l'auteur des *Affinités électives* que Gide découvre le lyrisme persan, les poètes philosophes : Omar El-Khayam, Saadi et Hafiz, et, comme Goethe ¹⁸, il s'identifie à « celui qui connaît par cœur le Coran ». Avant de partir, il laisse croître en lui son double oriental et, à l'instar de Goethe, cultive l'idée du texte littéraire comme carrefour, comme lieu de circulation Orient-Occident. Il fera des *Nourritures terrestres* un semblable espace de convergence.

Lorsque Gide, l'homme cosmopolite ¹⁹, ne peut plus lire parce qu'il lit son livre dans le livre des autres ²⁰, il est prêt à partir.

Le 18 octobre 1893, le voyageur avec bagages s'embarque donc à Marseille pour la « terre d'Afrique ²¹ » avec son ami peintre Paul-Albert Laurens. Dans une lettre inédite de Tunis, du mardi 24 octobre et non du 23 comme il le mentionne, Gide écrit à Pierre Laurens, le frère de Paul-

« Bibl. de la Pléiade », 1984, p. 17.

15. *Ibid.*, p. 181.

16. Préface de 1874.

17. Cité par Elisabeth Cardonne dans son Introduction à *Une année dans le Sahel*, éd. cit., p. 13.

18. Voir Tahhan, *op. cit.*, pp. 212-5. Voir également Peter Schnyder, *André Gide et la tentation de la critique*, Paris : Intertextes, coll. « Horizons », 1988, pp. 117 et 121.

19. Entre juin 1892 et juillet 1893, Gide lit des œuvres françaises, anglaises, latines, grecques, espagnoles, norvégiennes, allemandes...

20. « Subjectif », 3 mai 1893, *op. cit.*, p. 49.

21. Lettre de Mme Gide à son fils, du 16 octobre 1893 (*Correspondance*, éd. cit., p. 199).

Paul-Albert : « Nous regardons ; nous nous ébahissons, nous vivons, nous sommes joyeux ²². » La traversée de la Méditerranée, Gide la qualifie d'« admirable », et il poursuit :

L'autre nuit, africaine, il semblait, chaude, sans souffles, [...] nous l'avons passée en partie sur le pont, roulés dans des châles, très fantastiques et un peu effrayés lorsque la lune disparue derrière un nuage ne laissait plus tomber de reflets que très loin de nous sur la mer, et que sur le pont les agrès ne faisaient plus d'ombre. Tout cela dans un grand silence ; le navire glissait comme un fantôme, comme pour faire peur à d'autres ; et nous nous sentions dessus — ne trouve pas cela ridicule ; nous étions extrêmement émus — à n'oser rien dire et cela certes fait partie de notre voyage ²³.

Le dépaysement souhaité, André et Paul-Albert le connaissent dès leur arrivée en Tunisie, premier contact avec les ailleurs.

À Tunis, ville qui a conservé son caractère oriental, le petit Cécyl, leur *famulus*, leur fait visiter les souks, leur sert de guide et d'interprète. Et Barbouchi, leur nouvel ami, qui, dans sa boutique, « creusée en nid de taupe au fond du souk des soieries », étale des étoffes anciennes et des soies à broder, les introduit, « loin de tout ²⁴ », dans le premier antre des mille et une nuits. Ils fument « des cigarettes fades, couchés sur les coussins du divan ». Ils décantent « le café boueux qu'on offre dans de petites tasses ²⁵ ».

Gide connaît une telle émotion qu'il n'arrive pas à terminer sa lettre :

Cher vieux, je t'écris encore — et je ne m'en laisserais point n'était l'heure. [...] Le café arabe nous semble une précieuse merveille maintenant que nous savons le boire. Des étoffes bien plus belles encore ont flotté devant nous, et nous avons pris un aristocratique plaisir à palper des tissus rares. [...] Puis Barbouchi nous a menés dans des boxes secrètes où des tapis amoncelés se sont faits doux pour nos siestes. [...]

Te dirai la fin de ce jour ? et ton esprit parisien se fera-t-il [...] assez frémissant et dévot à [...] la pensée des bains d'Esther, de Balkys, de la Sulamite et de Schéhérazade — pour t'asseoir avec nous toute une heure sur un petit banc pelé dans l'embrasure de la boutique aux parfums où Mohammed Sadouk Anoun, notre ami, se tient assis à l'orientale, une chandelle à côté de lui, entourée de fioles longues ²⁶.

22. Grâce à Mme Véronique Marot, nous avons pu consulter de nombreuses lettres échangées entre Gide et la famille Laurens. Qu'elle en soit vivement remerciée.

23. Lettre inédite d'André Gide à Pierre Laurens, du mardi [24 octobre 1893], Archives Véronique Marot. Avec son aimable autorisation.

24. *Ibidem*.

25. *Ibidem*.

26. *Ibidem*.

L'expérience de Gide et de Paul-Albert Laurens est typique. Comme de nombreux voyageurs, leur premier contact avec la terre d'Afrique relève de la magie. Le dépaysement se poursuit à Biskra. Gide et Paul-Albert Laurens notent en haut de certaines missives : « ignorance du jour et de la date ».

Dans une lettre à sa tante, Paul-Albert décrit Biskra comme un paradis :

Biskra, maison des Pères Blancs, mercredi.

Si tu pouvais, sur le coup de baguette magique de quelque bonne fée, te trouver subitement transportée ici, tu serais bien étonnée et bien ravie : au milieu d'un air limpide, radieux et tiède, tu verrais d'interminables jardins de palmiers couvrant deux lieux [*sic*] d'étendues [*sic*], sillonnés dans tous les sens d'une eau courante et claire, parsemés de petits hameaux arabes encore parfaitement intacts, et le tout baigné dans ce soleil d'Afrique. C'est là l'oasis de Biskra, c'est dans ce petit eden que s'ébat ton neveu. Par exemple, pour peu qu'on en dépasse la lisière, on a devant soi le désert, le prodigieux désert, formidable et morne. Il faut l'avoir vu pour soupçonner l'émotion étrange de cette grande mer immobile, désolée sous le soleil brûlant. Si je ne m'arrête pas, je vais faire des phrases ²⁷.

Gide et Laurens découvrent un pays exotique et ses habitants, les Français et les indigènes.

Comme tous les riches voyageurs de l'époque, ils fréquentent le milieu colonial, font du cheval avec des colonels de l'armée française et assistent à des réceptions. Ils ne remettent pas en cause le désir d'évangélisation des Pères Blancs et sont heureux d'habiter à Biskra dans « l'ancienne demeure qui avait été préparée pour le Cardinal Lavigerie, et qui appartenait aux Pères Blancs de Carthage ²⁸ ». Et Mme Gide de s'exclamer : « L'ancienne demeure du Cardinal Lavigerie, rien que cela ! peste ! vous ne vous refusez rien ²⁹ ... »

De la population arabe, Gide ne connaît, dans un premier temps, que les jeunes garçons et les petites filles, plus faciles à aborder que les adultes. En échange de présents ³⁰, certains acceptent même de poser pour

27. Lettre inédite, Archives Véronique Marot.

28. Gide, *Correspondance avec sa mère*, p. 250. Cf. : lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, Biskra, samedi : « Détail amusant, c'est une partie des appartements que les Frères blancs avaient préparés pour le Cardinal Lavigerie » (Archives Véronique Marot).

29. *Correspondance avec sa mère*, p. 261.

30. Par exemple, Gide demande à Pierre Laurens « un miroir triptyque » (Maison des Pères Blancs, lettre d'André Gide à Pierre Laurens, Archives Véronique Marot) pour la petite Ouled Rhada et des jouets pour les enfants (*Correspondance avec sa mère*, pp. 283, 301 et 310).

Paul-Albert.

Lors de son séjour à Biskra, Mme Paul Gide — qui, avec les préjugés de sa classe sociale, recommandait aux voyageurs : « Pour l'honnêteté, induisez le moins que vous pourrez à tentation ³¹ » — sympathisera, elle aussi, avec les enfants. C'est ce que raconte Paul-Albert Laurens dans une lettre inédite à sa mère :

Nous avons fait partir des Montgolfières à la grande stupéfaction du pays, nous avons même eu du bonheur, elles sont montées à des hauteurs prodigieuses et nous avons pu les ravoir intactes. Jeudi dernier, nous sommes partis tous les quatre avec Athman et les petits pour festoyer en pleine oasis à l'ombre des palmiers ; la journée a été parfaitement réussie, le repas lumineux et plein d'entrain. Madame Gide est bien la personne rêvée pour organiser ce genre d'expédition, elle pense à tout. Le repas fini, nous avons fait jouer les petits à colin-maillard et Gide a essayé de prendre des instantanés ³².

Laurens comme Gide veulent savoir la manière de vivre des autochtones avec les difficultés inhérentes au contexte colonial. Paul-Albert Laurens, qui cherche à connaître les habitants du pays pour mieux les peindre, l'explique dans une lettre inédite à sa mère, écrite à Biskra, le dimanche 17 décembre 1893 :

Je m'aperçois qu'en se dormant un peu de mal, on peut arriver à faire des choses réputées impossible par les peintres orientalistes. Ainsi je suis arrivé à m'introduire dans deux maisons arabes et à obtenir de travailler sur les terrasses, et cela en plein pays sauvage, au fin fond de l'oasis ; l'une de ces deux maisons est celle des parents d'Athman ; le village est le sien, c'est ce qui explique nos facilités. J'espère peu à peu arriver à n'être plus un épouvantail dans cet endroit-là au moins ; tu ne peux pas te figurer combien ça me chagrine de voir toujours les enfants s'enfuir devant moi, les portes se fermer avec effroi. Par précaution les Arabes ont l'habitude d'entretenir les femmes dans une sainte horreur du Roumi, et pour cela ils inventent sur nous toutes les infamies possibles, de sorte que ces malheureuses claustrées et naïves nous regardent comme des monstres. Naturellement les enfants héritent dès le berceau de ces ineptes préjugés [...] ; tous ça n'est vrai que pour les villages vraiment arabes et avages ; ceux qui entourent Biskra sont au contraire habitués aux touristes et aux peintres [...]. Le village d'Athman s'appelle Bab-el-Derb, ce qui signifie qu'il faut frapper aux portes pour y entrer ; c'est en effet

31. Voir la lettre à sa mère du 30 novembre 1893 (*op. cit.*, p. 257) : « Athman est notre domestique. Il est couleur de racahout et a les cheveux très crépus. Je ne te donne d'ailleurs ces quelques indications sur lui, persuadé qu'elles suffiront d'ailleurs, selon ton habitude, à nous expliquer que ce ne peut être qu'un pendar, que nous devons nous faire rouler par lui, — enfin, tâcher de nous déguster autant qu'il est en ton pouvoir. »

32. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, du vendredi 3 novembre, Archives Véronique Marot.

un village *fermé*. Il m'intéresse énormément, et puis je sens que je commence à y être bien vu, et ça me ravit. [...] La mère d'Athman, qui est une Arabe très comme il faut et très sympathique, me fait des petits cadeaux, hier elle m'a offert une énorme grappe de dattes³³.

Par là même, on connaît la façon d'être de Gide. Laurens nous indique que dans les villages qui entourent Biskra, « ce bon Gide fait de la propagande³⁴ ». Qu'est-ce à dire au juste ? Laurens nous éclaire par cette autre lettre destinée à son frère Pierre :

Nous avons beaucoup fait Gide et moi pour la pacification du pays et pour la propagation de l'influence française en Afrique, et tout ça par la douceur. Gide est insensé : pendant que je travaille il parcourt les villages [...], entre en rapport familial avec [des petits Arabes], il leur raconte des blagues, il leur apprend des mots, il essaie de se faire passer pour un marabout français (ça ne prend pas souvent) ; l'autre jour il s'est échiné à grimper sur un palmier uniquement pour divertir ces messieurs, par exemple il a eu un succès fou. En un mot il tente de réparer par une continuelle aménité toutes les exactions des conquérants. Belle œuvre ma foi³⁵ !

Gide découvre l'Algérie à l'époque coloniale, en un temps où certains orientalistes affirmaient : « Se comprend-on ? Se comprendra-t-on jamais ? Je ne le crois pas³⁶. » Mais il n'est pas un exote car il s'échappe des sentiers battus. Mû par une « inlassable curiosité » — cette « passion unique³⁷ » qui précisément précipite Sindbad à l'aventure — il ne se laisse pas enfermer dans une attitude, il refuse de privilégier un point de vue au détriment des autres, « risque qui devient d'autant plus aigu que le confort où l'on vit est plus grand³⁸ ».

Partir outre-mer, c'est faire la traversée, aller à la rencontre de l'autre avec émotion. Déjà à son arrivée à Tunis, Gide écrit à Pierre Laurens : « On aime tous ces gens, on veut leur ressembler³⁹. » Ressembler à l'autre, c'est en premier lieu endosser l'habit de l'autre.

Paul-Albert Laurens raconte à sa mère :

33. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, du dimanche 17 décembre, Archives Véronique Marot.

34. *Ibidem*.

35. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à son frère Pierre, de Biskra, jeudi, Archives Véronique Marot.

36. Fromentin, « Mustapha d'Alger », *Une année dans le Sahel*, p. 47.

37. André Gide, *Morceaux choisis* (Paris : Éd. de la NRF, 22^e éd., 1930), p. 167.

38. *Ibid.*, p. 169.

39. Lettre inédite de Gide à Pierre Laurens, du 24 novembre, Archives Véronique Marot.

Comme vous auriez ri tous les trois, ma chère maman, si vous aviez pu nous voir André et moi il y a dix minutes : nous étions chacun en arabe, dans notre chambre, prenant des poses devant la glace. Le jeune Céci était venu diriger l'habillage, et sans modestie, nous étions superbes. Tout ça est très sérieux, ces amples lainages nous rendront de grands services durant le voyage et nous voulions nous familiariser un peu avec les diverses manières de porter le haïk et le burnous, quant au turban, c'est un luxe évidemment, mais que diable ! on est arabe ou on ne l'est pas ⁴⁰.

Ce qui est anecdotique dans la lettre de Paul-Albert Laurens à sa mère est signe d'un sens dans l'œuvre de Gide.

Partons-nous, que ce soit sans bagages ; il faut n'emporter rien, oublier tout ; ici [...] l'habit européen fait tache ; si l'on ne peut d'abord s'y vêtir à l'arabe, alors il faut y entrer nu ⁴¹.

J'emplis de moi la minute présente, et comme je fais en voyage, j'ai soin surtout de ne pas me faire remarquer, — pour ne plus trop me remarquer moi-même. Au bout de peu de temps, je m'aperçois que c'est sans peine ; je n'ai pour ressembler à tout, ici, qu'à me laisser aller à moi-même, jusqu'à redevenir *naturel* ⁴².

Gide va se vêtir à l'arabe jusqu'à devenir naturel. Comme dans les épreuves initiatiques, il va abandonner sa peau, mourir à soi pour renaître.

Si l'on s'en tient à la donne biographique, c'est la maladie qui conduit Gide de la Tunisie à l'Algérie et en particulier à Biskra. Le témoignage épistolaire de Paul-Albert Laurens est tout à fait précieux.

En une seconde tous nos projets pour le Sud se sont envolés. Gide était un peu pris de la poitrine en arrivant ici, j'avais même dû déjeuner seul chez le colonel. Hier matin sa voix était tout à fait prise et j'ai cherché de suite le major au régiment. [...] Il l'a ausculté et l'arrêt a été prononcé irrévocable : il ne faut plus penser une seconde aux oasis du Djérid, notre cher vieux Gide a les poumons pris, très congestionnés, aucun symptôme de blessure Dieu merci ; mais avec deux organes aussi perturbés, la moindre imprudence menace d'avoir des suites graves, très graves. Par conséquent, le moins de mouvement possible, tout juste assez de voyage pour se transporter à Biskra, où par bonheur le climat est excellent et même recommandé pour la poitrine, et là se reposer et se soigner ⁴³.

Vraiment j'ai passé deux jours bien terribles à Sousse : Gide n'allait pas du tout et la moindre aggravation pouvait devenir terrible. [...] La phthisie [*sic*] (il faut dire le mot) est imminente, mais elle n'est même pas encore à son

40. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa mère, de Tunis, vendredi 3 novembre, Archives Véronique Marot.

41. André Gide, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 166.

42. *Ibid.*, p. 167.

43. Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à son frère Pierre, dimanche, Archives Véronique Marot.

début ; et pour le moment elle est conjurée, mais c'est l'avenir !... En tout cas, quoi qu'il arrive dorénavant, nous pouvons être tranquilles : Biskra est connu pour le lieu le plus salubre aux affections de poitrine ; l'air est pur, sain et délicieux à respirer ⁴⁴.

Biskra, ville de cure, devient le lieu de la guérison par excellence. Gide privilégiera ce thème de la résurrection individuelle en relatant, dans *L'Immoraliste*, la guérison de Michel.

Après neuf mois de gestation, le présent expulse les ombres du passé. Un « nouvel être » robuste et beau fait de la vie « la palpitante découverte ». Le « beau sang rutilant » lave le sang de la mort, ce « vilain sang presque noir » gluant et épouvantable. L'hémorragie de l'accouchement chasse l'hémoptyisie. L'être qui jusque-là avait dormi « avec les vitres closes » pousse enfin son cri primal : « Vivre ! Je veux vivre. Je veux vivre ». Ce désir impérieux se mue en étonnement répété, synonyme d'une prise de conscience de la vie en lui. La respiration de l'homme nouveau-né se régularise progressivement — elle est d'abord pénible puis plus aisée puis « longue et puissante ». Et tous les sens participent à la découverte de l'objet. Il prend avec joie son biberon, « toutes les trois heures », et, avec délectation, son premier bain.

La naissance est conscience d'être au monde : « Je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir qui je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre. » Dans *L'Immoraliste*, l'engendrement maternel est remplacé par la naissance, sortie vers la lumière ⁴⁵.

Lorsque, en février 1894, Mme Gide s'installe pendant sept semaines avec Marie à Biskra, Gide écrit à Albert Démarest :

Pour moi qui commençais à vivre, je veux dire à m'ouvrir à la joie, il m'a semblé que, sorti péniblement d'une cave, j'y retombais brusquement du sixième étage ⁴⁶.

De même Michel célèbre la lumière du monde à l'encontre de sa mère, « faux prophète aux yeux crevés ».

Cet avènement du moi est cheminement vers l'autre, passage de la mère au châl à l'enfant au châl.

Le châl étendu à terre permet le repos ⁴⁷ et, sur les épaules, protège

44. Lettre de Paul-Albert Laurens à sa mère, Biskra, ignorance complète du jour et de la date, Archives Véronique Marot.

45. Que l'on comprenne le récit de Michel comme celui d'une transformation due à une crise bénéfique au plein épanouissement de l'individu, ou comme celui du drame d'un être qui plonge dans le vice.

46. Citée in *Correspondance avec sa mère*, p. 312.

47. *L'Immoraliste*, coll. « Folio », p. 51.

du froid⁴⁸. Marceline, la femme aimée, a la fonction de la mère au châte, femme attentionnée, protectrice et étouffante et gêne Michel : « Si j'avais enlevé mon châte, elle aurait voulu le porter ; si je l'avais remis ensuite, elle aurait dit : "Tu n'as pas froid ?" »⁴⁹ » La mère au châte confine l'être aimé à rester dans le « nid des nids » « où rien n'atteignait plus⁵⁰ ». Elle ne dispense pas la santé. Elle confine l'autre, le limite. Et à la première occasion Michel s'échappe. « Le lendemain, elle avait à sortir vers dix heures ; j'en profitai. Le petit Bachir, qui manquait rarement de venir le matin, prit mon châte ; je me sentais alerte, le cœur léger⁵¹ ». Mais la promenade est interrompue par la mère de Bachir, « une femme admirable, pesante, au grand front tatoué de bleu, qui portait un panier de linge sur la tête, pareille aux canéphores antiques, et, comme elles, voilée simplement d'une large étoffe bleu sombre qui se relève à la ceinture et retombe d'un coup jusqu'aux pieds⁵² ». « Il me tendit mon châte tristement et je dus repartir tout seul. Je n'eus pas fait vingt pas que mon châte me parut insupportable⁵³. » C'est Ashour qui ce jour-là le décharge de son faix.

Larguer les amarres familiales, c'est faire du châte le « prétexte à lier connaissance avec celui qui le porterait⁵⁴ », c'est attendre le « hasard d'une rencontre heureuse⁵⁵ ».

Aller outre-mer, c'est cesser ce qui va de soi⁵⁶, mais aussi passer outre, s'affirmer contre la mère.

Si *L'Immoraliste* raconte l'histoire d'un homme qui se défait de sa « vieille morale qui ne valait que pour l'hiver⁵⁷ », *Les Nourritures terrestres* peuvent se définir comme un manuel d'évasion, au sens fort, c'est-à-dire de délivrance⁵⁸.

Dans *Les Nourritures terrestres* — on comprend que Mme Gide, femme bourgeoise et puritaine, n'aime pas ce titre —, les rassis, les résignés

48. *Ibidem*.

49. *Ibid.*, p. 43.

50. Pierre Loti, *Le Roman d'un enfant*.

51. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 43.

52. *Ibid.*, p. 44.

53. *Ibidem*.

54. *Ibid.*, p. 46.

55. *Ibid.*, p. 45.

56. Nous reprenons cette expression à Jean-Paul Gavard-Perret in « Espaces exotiques, espaces du dedans », *Les Carnets de l'exotisme*, n° 6, avril-juin 1991, p. 8.

57. *Les Nourritures terrestres*, livre III.

58. *Ibid.*, préface à l'éd. de 1927.

et les raisonnables n'ont pas leur place, pas plus que les adeptes des fenêtres fermées. Là, le corps rechigné et la faute sont remplacés par la disponibilité et la joyeuse sensualité, par la « croyance en la vie ⁵⁹ ». Là,

Le fruit du palmier s'appelle datte, et c'est un mets délicieux.

Le vin du palmier s'appelle lagmy ; c'en est la sève fermentée ; les Arabes s'en grisent et je ne l'aime pas beaucoup. C'est une coupe de lagmy que m'offrit ce berger kabyle dans les beaux jardins de Ouardi * ⁶⁰.

Et cette renaissance est placée dans *Les Nourritures terrestres* sous l'égide du Coran ⁶¹, livre par excellence de l'ouverture au bonheur et à l'autre.

L'Algérie n'est pas seulement pour Gide une terre d'évasion, mais elle se confond avec l'Orient. Lorsque le soleil se lève, l'homme se dépouille de « la morale de ruminant ⁶² » et naît différent.

Gide fait six voyages en Algérie entre 1893 et 1903. De ce dernier voyage il rapporte un texte intitulé *Le Renoncement au voyage*, qui comporte plusieurs sections : *Alger (Fort-National) — Bou-Saada — Alger (Blida) — Biskra — Le Retour*.

Je trouve ce texte particulièrement intéressant car il annule par son titre tous les voyages précédents et en même temps les tient entre ses lignes. En mettant sans cesse en regard le voyage ultime et le voyage initial, il ne fait que renforcer l'éclairage du premier, l'image archétypale du voyage et de l'outre-mère. Et en même temps ce texte chantier, gros de possibles ethnologiques, permet de reconsidérer les rapports du moi et de l'autre, et de mettre à jour d'autres représentations.

En exergue du *Renoncement au voyage*, on lit :

Quand pour la sixième fois, je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais en rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques devaient y être soulevées. Il est certain qu'elles me passionnèrent. J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, de statistiques... Sont-ce bien ces cahiers que voici ?

Le projet scientifique n'aboutit pas, mais il a modifié l'attitude de l'observateur, qui multiplie ses investigations, à des heures différentes du

59. *Lettre à Angèle* du 10 décembre 1898 sur Nietzsche, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 172.

60. * Oasis près de Biskra. *Les Nourritures terrestres*, livre II.

61. En exergue du livre, Gide cite : « Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre. *Le Koran*, II, 23. »

62. *Lettre à Angèle* du 10 décembre 1898 sur Nietzsche, *Morceaux choisis*, éd. cit., p. 178.

jour et de la nuit, qui observe de sa chambre d'hôtel (l'activité du port d'Alger), mais aussi se déplace en train en wagon de troisième classe.

Il est frappé par la misère de ceux qu'ils croisent : à Alger :

Ces trois petits enfants sur les marches de l'escalier qui mène au port — ils se partagent, non pas un poisson : une arête qu'ils auront trouvée Dieu sait où [...]. Il reste un peu de chair encore, près de la tête ; c'est là qu'ils grattent ; chacun en a gros comme un pois ⁶³ ;

dans le train d'Alger à Tizi-Ouzou ⁶⁴ ; à Biskra :

Dans le jeûne du jour, en attendant la nuit, Bachir le pauvre, mon ami, épluche les petites feuilles du kief qu'il fumera dans sa soirée. Ainsi dans la misère de sa vie attend-il la nuit de la tombe, prépare-t-il son paradis.

Quand je lui parle de sa misère : Qu'est-ce que tu veux, Monsieur Gide, me répond-il, ça passera.

Il n'entend pas dire par là qu'il espère jamais devenir riche, non, mais que ce qui passera, c'est sa vie ⁶⁵.

Il rencontre des enfants, des hommes et des femmes ⁶⁶, des jeunes et des vieux. Certaines figures retiennent son attention, comme celle de Sidi Taïeb ou celle de l'Arabe qui lit Antar ⁶⁷. Il cherche à comprendre les coutumes et les modes de vie.

Ce n'est pas l'arrière-saison qui dépouille de leur frondaison ces hauts arbres. L'herbe manque à la faim du bétail, et chaque feuillage y supplée. Voilà ce que broutent ici vaches, chèvres, ânes et bœufs ; la main du Kabyle fait descendre vers eux cette aérienne pâture ⁶⁸.

Il regarde l'autre et cherche à mieux le comprendre en partageant son temps, en assistant à des fêtes ⁶⁹, en entrant dans les cafés.

Gide peint la foule aussi bien que l'individu. Il promène sa caméra à la Foire de Tizi-Ouzou. Plan général puis gros plan sur les deux frères Saïd et Ali. Extérieur jour ⁷⁰, puis intérieur jour :

Nous voici dans une salle carrée, sans meubles. Un agneau bêle dans un coin. À terre, la femme d'Ali, une enfant de seize ans, moins peut-être, donne le sein à un chétif enfant. La mère d'Ali, devant la porte, nourrit un dernier fils. Dans cette étroite demeure, ces trois générations cohabitent. D'autres enfants encore, frères, sœurs, cousins... On m'offre des gâteaux de miel

63. *Le Renoncement au voyage*, in *Œuvres complètes*, t. IV, p. 272. Cf. : enfants en guenilles, p. 278.

64. *Ibid.*, p. 248.

65. *Ibid.*, p. 321.

66. Par exemple, les laveuses, *ibid.*, p. 320.

67. *Ibid.*, pp. 313-5.

68. *Ibid.*, p. 252.

69. La sœur de Babou, le cabaretier juif, se marie (*ibid.*, pp. 327-8).

70. *Ibid.*, pp. 249-50.

frit ⁷¹.

Dans l'espace public mais aussi dans la maison, le voyageur cherche à comprendre l'autre. Il échange avec lui des regards et des paroles. Il l'interroge. À Biskra, le narrateur questionne Sidi M. sur les Arabes et les Touaregs ⁷² — c'est Athman qui fait l'interprète.

Le voyageur du *Renoncement au voyage* ne tombe pas dans le piège de l'ethnocentrisme. Il vit avec l'autre sans vouloir l'annexer. Il n'est plus question de faire de la « propagande » mais de respecter d'autres croyances. Il n'est pas de ces touristes — « photographes, hommes et femmes, plus un groupe de sœurs blanches, photographes aussi » — qui « braquent leurs appareils », qui « adorent un autre Dieu, et se sentent très supérieurs ⁷³ ». Il se tient « respectueusement reculé sur la droite ⁷⁴ ».

« On regarde plus ; on voit moins. On comprend mieux peut-être ⁷⁵. » Mais l'ethnologue qui cherche à appréhender l'autre dans sa différence est entravé dans sa tâche par l'irruption du passé dans le présent ⁷⁶. Il ne s'agit plus alors de connaître mais de reconnaître. Les paysages et les êtres renvoient à d'autres perçus antérieurement. Tout est vu en relation avec l'avant. Une telle mise en contexte engendre une désillusion. « Hélas ! hélas ! la blanchissante Alger n'est plus ⁷⁷ ! » Que peut Blida sans parfums et sans chants ? Et Biskra ?

Auprès de ce moulin, si bas que quelques figuiers bas le cachaient presque, nous aimions venir nous asseoir. Y a-t-il dix ans de cela ?... Un petit âne gris apportait le blé, et remportait de la farine. Non loin, une tente de nomades dont nous avions apprivoisé les enfants et le chien. P. L. peignait et le petit Ahmed nous apportait des œufs, puis s'asseyait près de moi sans rien dire.

On a détourné de ce lieu charmant la rivière ; en sortant du moulin elle coulait au pied de ce gommier qui, privé d'eau, maintenant s'étiole... Son ombre était parfaite... Quel démon me ramène ici ⁷⁸ ?

« Combien est loin le temps » où suffisait à la vanité d'Athman « une

71. *Ibid.*, p. 250.

72. *Ibid.*, pp. 316-7.

73. *Ibid.*, p. 325.

74. *Ibidem.*

75. *Ibid.*, p. 277.

76. « Des bouquets de sensations que j'ai rapportés de ce premier voyage là-bas, s'exhale encore odeur si vive que parfois, pour savourer l'instant présent, j'en suis gêné. Je me défends parfois de comparer mais je fais pire. » (*Ibid.*, p. 301).

77. *Ibid.*, p. 278.

78. *Ibid.*, p. 304.

mirobolante ceinture ⁷⁹ ? »

Quelque chose s'est soustrait des paysages et des êtres, mais « le seul méconnaissable », c'est l'observateur ⁸⁰. Une distance se creuse entre le moi et l'autre du moi. En se souvenant de celui qu'il était ⁸¹, en rentrant au cœur de sa jeunesse, en remettant ses pas dans ses pas ⁸², il a la révélation que rien ne vaut le premier contact. Cette constatation nostalgique ne date pas du dernier voyage. L'excès de plénitude s'est, dès le premier voyage, converti en manque et a engendré la stratégie du voyage réitéré :

Six fois je retourne là-bas, réclamant au présent le passé, exténuant mon émotion, exigeant d'elle encore cette verdure qu'elle devait jadis à sa nouveauté ⁸³.

Le Renoncement au voyage est le livre le plus proustien de Gide, celui de la fixation à l'origine. « Obsédé par le désir de ce pays ⁸⁴ », le voyageur l'a muni initialement d'une telle perfection qu'il le veut tel qu'en lui-même et quand il n'arrive pas à le retrouver, il le renonce, il se sent contre lui « plein de haine », il le « déshabite éperdûment ⁸⁵ ».

Le Renoncement au voyage, c'est en pointillés la relation d'une tentative de sevrage — expérience inversée de l'initiation première résumée en abyme (celle-là même que Gide avait narrativisée dans *L'Immoraliste*) — et l'émergence de l'outre-mère aussi tyrannique, aussi aliénante que la mère.

Ce rejet n'a rien d'un reniement. Il a la violence des séparations inabouties.

Tout est bon pour retrouver les sensations de jadis. Comme Bachir, mais pour des raisons différentes, le voyageur fume du kief. Et le « bien-être » obtenu est fait non point de la « satisfaction des désirs, mais d'évanouissement du désir et de renoncement à tout ⁸⁶ ».

Quelle signification donner à ce renoncement ? Gide a-t-il tiré la leçon goethéenne du *Torquato Tasso*, celle du renoncement, qui n'est pas une résignation lugubre mais « une adhésion joyeuse, une adaptation aux exigences de l'instant, qui ne s'acquiert pas sans souffrance, mais sauve à

79. *Ibid.*, p. 327.

80. *Ibid.*, p. 303.

81. *Ibid.*, p. 305.

82. *Ibid.*, p. 303.

83. *Ibidem.*

84. *Ibid.*, exergue.

85. *Ibid.*, p. 265.

86. *Ibid.*, p. 286.

tout moment le meilleur ⁸⁷ ». Ce qui, en termes gidiens, peut s'énoncer ainsi : « Là où tu peux dire tant pis, dis tant mieux. »

Malgré tout, le voyageur veut plonger dans l'inconnu et le hasard des rencontres nourrit le présent d'instantanés heureux ⁸⁸. La prière adressée à « l'Apollon saharien » « aux cheveux dorés, aux membres noirs, aux yeux de porcelaine ⁸⁹ » signifie-t-elle que la résurrection du passé a eu lieu en d'extratemporels instants ou exprime-t-elle le désir d'une résurgence ? Est-ce l'expression d'une croyance au métissage possible des temps, des êtres, des religions et des cultures ?

La ferveur nouvelle se confond-elle avec l'« indolence heureuse de l'esprit ⁹⁰ » ?

Je pénétrai dans ce verger comme Aladdin dans le jardin de pierreries ; je marchais, chancelant, ivre à neuf de ravissement et d'extase, laissant jouer en moi de l'ombre et du soleil la balbutiante alternance. [...] Je marchais, mais rêveusement. Il me semblait non voir, mais me ressouvenir, ou plutôt : j'avais, non doutant que ce fussent là choses réelles, mais que ce fût bien moi qui les voyais — tant je me confondais avec elles ⁹¹.

Reconnaître à leur voix ces femmes ; à leur appel sourire ou m'arrêter ; et, dans l'éclat subit que projettent la lumière et le bruit des cafés, voir tant de mystère rôdeur se fixer, ces ombres un instant prendre corps, s'arrêter, puis replonger et se déconsister dans la nuit, où je veux me fondre avec elles ⁹².

Seul le laisser-vivre permet alors l'abolition des limites, en un temps des origines confondues, temps d'harmonie où l'homme devient le chant qu'il entend, temps du lyrisme pur dans le jardin enchanté, où les artistes Athman (le poète) et Bou-Azis (le musicien) se répondent ⁹³, temps où l'homme adresse son message indifférencié :

Petite flûte à quatre trous, par quoi l'ennui du désert se raconte, je te compare à ce pays, et reste à t'écouter t'ébruiter sans arrêt dans le soir ⁹⁴.

Le Renoncement au voyage dévoile les rapports complexes du moi et de l'Algérie et l'étrange secret que rapporte le voyageur, secret de ressuscité de qui a connu le Grand Tout et son incroyable force maternante, mais aussi triste révélation de qui sait le manque, comme si le lieu du bonheur abritait un drame, comme si le lieu d'être pouvait aussi être le

87. Claude David, préface au *Divan*, coll. « Poésie/Gallimard », 1984, p. 12.

88. *Le Renoncement au voyage*, éd. cit., pp. 288-9.

89. *Ibid.*, p. 320.

90. *Ibid.*, p. 328.

91. *Ibidem*.

92. *Ibid.*, p. 318.

93. *Ibid.*, pp. 330-1.

94. *Ibid.*, p. 322.

lieu de l'impossibilité d'être ⁹⁵, comme si le lieu d'être était par définition le lieu du mourir.

Est-ce le secret que cache Bou-Saada, la ville heureuse, la première oasis saharienne, « drame latent, mais, pour qui sait y voir, plein d'angoisse, entre la matière brute et la vie ⁹⁶ » ?

Ce pays est au contraire très calme ; mais cette question nous étreint : est-ce *avant*, est-ce *après* la vie ? Est-ce ainsi que notre terre était — ou qu'elle deviendra ? Un chaos de roches. — [...]

Il faut avoir goûté du désert, pour comprendre ce que veut dire : culture ⁹⁷...

Dans ce jeu complexe des relations que Gide entretient avec l'Algérie, j'ai privilégié la décade 1893-1903 et j'ai cheminé du biographique au fictionnel, du premier voyage au *Renoncement au voyage*. Si le texte incantatoire des *Nourritures terrestres* produit un lieu où retrouver l'autre, c'est-à-dire un véritable lieu d'être, dans *Le Renoncement au voyage*, l'effet de langue, l'expressivité et l'emphase qui sont fondateurs de l'origine n'existent qu'en abyme, ne réussissent pas à maintenir « un régime de la parole jouissante ⁹⁸ », mais à exprimer un manque.

L'expérience algérienne est déterminante dans l'œuvre de Gide par les perspectives qu'elle ouvre. Elle est mise en regard du moi et de l'autre, mise à neuf et mise à nu, de l'évasion à la délivrance, de la résurrection au manque, du désir inassouvi à l'impossible hybridation des destins. Elle est remise en cause, question sur l'identité et affirmation du fertile métissage des cultures.

95. « Je pensais, avant d'arriver : n'importe où ; et tout me paraissait possible ; — je commence à ne me croire plus possible nulle part » (*ibid.*, p. 246).

96. *Ibid.*, p. 257.

97. *Ibid.*, p. 263.

98. Daniel Sibony, *Les trois monothéismes : Juifs, Chrétiens, Musulmans entre leurs sources et leurs destins*, Paris : Seuil, coll. « La Couleur des idées », 1992, p. 46.



***Madame Gide à Biskra
(février-mars 1894)***

(Photogr. © Coll. Catherine Gide)

L'Algérie d'André Gide, de l'indicible à l'ineffable

par

PIERRE MASSON

pour Geneviève

L'Algérie, dans l'œuvre d'André Gide, apparaît comme un pays à part, un domaine dont la nature ne peut être saisie par sa simple description géographique ou humaine, et vers lequel plusieurs chemins se présentent simultanément : comme si l'on était en présence d'un coffre à double fond, dont on ne peut percevoir le mystère qu'en l'examinant sous des angles variés.

Il y a la route directe, apparemment facile, des évocations et des souvenirs, que Gide n'emprunte d'abord que prudemment. À une époque où ses confrères remplissent des volumes de leurs récits de voyages, lui ne parsème que de brèves évocations ces *Feuilles de route* éparpillées d'abord, entre 1899 et 1906, en diverses revues, avant d'être rassemblées dans *Amyntas*, petit livre dont la minceur contraste avec les six voyages dont il condense l'expérience. En son milieu, Gide reconnaît d'ailleurs que ce livre n'est pas celui qu'il voulait écrire, l'ouvrant sur un autre livre dont il ne peut que faire sentir l'absence, comme si, s'agissant de l'Algérie, l'essentiel ne pouvait se dire que dans les marges :

Obsédé par le désir de ce pays, qui, chaque année, s'exaltait en moi vers l'automne, et souhaitant enfin guérir [...], je projetai d'écrire un livre sur l'Afrique. [...] Je décidai d'y repartir une dernière fois, sous prétexte de préciser chaque particularité de saveur.

Quand, pour la sixième fois, je m'embarquai pour l'Algérie, le livre que j'espérais en rapporter était tout autre que celui que j'offre aujourd'hui. Les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques, devaient y

être soulevées. [...] J'emportai des cahiers que je voulais remplir de documents précis, de statistiques ¹...

Tout se passe donc comme si l'Algérie s'était vengée, empêchant Gide de conjurer son prestige en la réduisant à des données chiffrables et mesurables ; et la leçon de tout ceci, c'est que, en écrivant ces lignes, Gide avoue qu'il n'est toujours pas guéri...

Tout de même, des premiers aux derniers fragments qui composent *Amyntas*, on peut lire une progression régulière qui nous fait passer d'instantanés poétiques à des tableaux de plus en plus précis et maîtrisés. Il n'y manque souvent que Gide lui-même, spectateur plus qu'acteur, et il faudra attendre *Si le grain ne meurt* pour qu'en cet ultime récit de l'aventure algérienne, le voyageur consente à se détacher du décor.

Curieusement, l'univers romanesque nous propose une évolution inverse : alors que l'Algérie des récits ne cesse de préciser ses contours, celle des fictions ne cesse de réduire les siens comme une peau de chagrin, finissant même par devenir un trou dans la narration.

D'emblée, avec *El Hadj* et *Les Nourritures terrestres*, l'Algérie s'impose comme la terre du rêve, le lieu du dépassement, là où l'homme développe au mieux son besoin d'absolu. Avec *L'Immoraliste*, cette terre devient même envahissante, au point de ne plus être le cadre de l'action, mais d'en être un protagoniste essentiel, en face duquel la personnalité et la volonté du héros se dissolvent progressivement. Puis une longue pause intervient, au cours de laquelle la France et la Suisse servent de théâtre aux récits gidiens. Et quand l'Algérie réapparaît, ce n'est plus que d'une manière allusive, sous forme de souvenir ou de désir : dans *Les Caves du Vatican*, il s'agit d'un épisode de la vie de Lafcadio, qui se présente comme une lacune dans son carnet intime, lacune que ne remarque pas Julius de Baraglioul, mais que le lecteur est ainsi invité à considérer comme un indice mystérieux, dont seul l'auteur connaît le sens :

La liste des jours, toutefois, s'interrompait bientôt, et, après une page blanche, on lisait :

20 septembre : Départ d'Alger pour l'Aurès. Puis quelques indications de lieux et de dates ; et, enfin cette dernière indication :

5 octobre : Retour à El Kantara. 50 kilom. on horseback, sans arrêt ².

Sur cette expédition, Lafcadio ne donne à Julius qu'un bref commentaire, affirmant que ce « merveilleux voyage en Algérie [...] fut là [...] le

1. *Amyntas*, Paris : Gallimard, 1925, pp. 87-8.

2. *Les Caves du Vatican*, in *Romans, récits, soties...*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1958, pp. 716-7.

meilleur temps de [sa] vie³ ».

Dix ans plus tard, l'ellipse devient trou véritable, comme si, au moment même où il vient d'évoquer longuement l'Algérie dans ses mémoires, Gide voulait cependant entretenir encore le mystère et, comme dans *Amyntas*, laisser entendre que tout n'a pas été dit. Il s'agit de ce passage des *Faux-Monnayeurs* où Édouard surprend le petit Georges en train de dérober chez un libraire un vieux guide d'Algérie. Il l'interroge :

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça ? [...] C'est trop vieux. Ça ne peut plus servir.

Il protesta que si ; que, du reste, les guides plus récents coûtaient beaucoup trop cher, et que "pour ce qu'il en ferait" les cartes de celui-ci pourraient tout aussi bien lui servir. [...] Le petit déclara soudain que "ce qu'il aimait le mieux" c'était "la géographie". Je soupçonnai que derrière cet amour se dissimulait un instinct de vagabondage.

"Tu voudrais aller là-bas ? lui demandai-je.

— Parbleu !" fit-il en haussant les épaules⁴.

De la terre du rêve, on est ainsi passé au rêve de la terre, d'une terre conçue comme un paradis perdu dont, même sans le connaître précisément, à la façon du petit frère du Prodiges, on soupçonne l'attrait.

L'Algérie serait-elle donc pour Gide le sujet d'un livre impossible, toujours recommencé, dont le désir est finalement plus juste que sa réalisation ? Dans *Amyntas*, l'écriture devait le guérir de ce pays, mais finalement c'est l'écrivain qui se retrouve muet, et toujours fasciné. Dans *L'Immoraliste*, Michel, pour mieux jouir de ce pays, renonce à écrire l'ouvrage historique qu'il projetait, et traîne dans son voyage une malle pleine de livres qu'il n'ouvre jamais. Il y a ainsi, entre l'Algérie et les mots, une sorte d'incompatibilité, comme si, dans Gide ou dans le pays lui-même, se trouvait une résistance à livrer l'essentiel. *Amyntas* se voulait un guide documenté ; *Les Faux-Monnayeurs* en évoquent l'existence, mais sous forme d'un livre que nous ne lirons pas, un livre qui se dérobe, aux deux sens du terme. L'Algérie, quoiqu'on en dise, est toujours ailleurs, pays auquel on ne peut s'arracher parce qu'on n'a jamais fini de l'atteindre.

Ce phénomène, on pourrait le considérer comme caractéristique de l'attitude symboliste. Il est aussi et surtout révélateur de la relation particulière que Gide entretient avec l'Algérie, relation dont nous allons à présent examiner les deux aspects principaux.

Au seuil du vingtième siècle, alors que son ami Oscar Wilde vient d'être condamné aux travaux forcés, l'Algérie est d'abord pour Gide le

3. *Ibid.*, pp. 741-2.

4. *Les Faux-Monnayeurs*, *ibid.*, p. 1000.

lieu d'un secret à la fois vital et mortel. Vital parce que c'est en ce lieu, à la fois austère et sensuel, qu'il a trouvé la réconciliation harmonieuse de ses aspirations et de ses désirs. Mortel, évidemment, parce que cette sensualité fait de lui, en son propre pays, un marginal. Pour Gide qui considère que sa différence sexuelle est désormais essentielle à son développement personnel, et qui considère depuis plus longtemps que ce développement passe par une revendication hautaine de son moi, la tâche est délicate.

L'évocation de l'Algérie va donc, dans son œuvre, se faire selon une stratégie minutieuse, celle de la dérobade suggestive, qui permet de ne pas nommer précisément la nature du bonheur, mais de la faire deviner, et de la rendre par là-même encore plus désirable. À la limite, il importe peu que le lecteur n'y voie que du feu, l'essentiel est que l'auteur ait réussi à poser un signe dont lui au moins connaît la portée.

On trouve d'abord, dans *Paludes*, ce bref passage où le narrateur lance à son ami Hubert :

L'Afrique ! connaissez-vous Biskra ? Songez au soleil sur les sables ! et les palmiers. Roland ! Roland ! les dromadaires ⁵ !

Au moment où il écrit ces lignes, Gide est revenu de son premier séjour en Algérie, et plus précisément de Biskra où, auprès d'une Ouled Naïl, il a connu une première initiation sexuelle. Il ne s'agit donc pas encore d'homosexualité, mais l'on peut voir déjà se mettre en place le système d'aveu par omission que Gide systématisera. En effet, le narrateur de *Paludes*, qui n'entretient qu'une liaison platonique avec Angèle, ne part finalement pas pour l'Algérie ; c'est son ami Hubert, personnage visiblement plus viril, qui s'y rend. Et l'on peut alors établir un lien entre Biskra et la nature des plaisirs qui peuvent s'y trouver.

La Ronde de la Grenade, autour de laquelle vont s'organiser *Les Nourritures terrestres*, est écrite après le deuxième séjour algérien. Les connotations sexuelles y sont assez nombreuses, mais rien ne rattache ce texte à un lieu précis, et il faut attendre la suite du livre, et certains passages d'*Amyntas*, pour que l'on sache que c'est en Algérie que Gide en fit la cueillette symbolique.

Plus spécialement, c'est l'épisode de l'initiation homosexuelle, accomplie à Alger lors du deuxième voyage sous la conduite d'Oscar Wilde, qui fait l'objet de ce jeu de cache-cache, ou plus exactement, à partir duquel divers textes s'organisent, se construisent autour de ce non-dit qu'il faut pourtant rendre sensible, au moins pour Gide désireux d'habiter son œu-

5. *Paludes*, *ibid.*, p. 110.

vre comme un temple protecteur dont il serait l'unique initié.

Dans *Les Nourritures terrestres*, série décousue d'incantations et de tableaux, il est bien difficile de trouver une ordonnance. Mais cette difficulté même doit nous mettre en alerte. On voit bien qu'au livre IV, le récit de Ménalque est posé comme une charnière entre deux itinéraires moraux et géographiques : le premier mène de l'attente de la vie au voyage vers le sud ; divers souvenirs s'y mêlent, concentrés autour de deux pays, l'Italie et l'Algérie. L'Italie, c'est-à-dire Rome, Florence et Naples par où Gide est passé en 1894, au retour de son premier séjour à Biskra. L'Algérie, c'est-à-dire Biskra et surtout Blidah, dont Gide chante les louanges en un passage devenu célèbre :

Blidah ! petite rose ! au début de l'hiver, je t'avais méconnue. Ton bois sacré n'avait de feuilles que celles qu'un printemps ne renouvelle pas [...].

Blidah ! Blidah ! Je t'ai vue tiède et parfumée, pleine de feuilles et de fleurs. La neige de l'hiver avait fui ⁶.

Puis le cheminement s'interrompt, c'est la pause à Florence où parle Ménalque, et l'on repart, au livre V, pour une seconde progression, avec reprise des attentes, éparpillement de lieux rassemblés par le souvenir, et enfin le véritable récit de voyage, daté et localisé, qui correspond à l'arrivée de Gide à Alger au début de 1895. C'est alors que l'évocation de Blidah reprend, marquant à la fois une continuité avec le livre III, et une rupture, l'accent étant mis cette fois sur l'aspect printanier de cette deuxième vision :

Blidah ! Fleur du Sahel ! dans l'hiver sans grâce et fanée, au printemps tu m'as paru belle. [...] Bois sacré ! ce matin vient s'y reposer ma pensée infiniment lasse, et ma chair épuisée d'inquiétude d'amour ⁷.

Ainsi, par un artifice de composition, Gide tend à séparer nettement deux épisodes que, dans *Si le grain ne meurt*, il ne voit pas d'inconvénient à rapprocher :

Blidah, que je devais retrouver au printemps pleine de grâces et parfumée, m'apparut morne et sans attraits ⁸.

De cette façon, le lecteur est tenté de considérer Blidah comme l'aboutissement du livre III, c'est-à-dire d'un itinéraire marqué par la découverte du bonheur de vivre en général, et le point de départ du livre VII où il est beaucoup question de courtisanes, d'enfants et de lassitude amoureuse.

Ce faisant, Gide se livre à une véritable réécriture de sa propre exis-

6. *Les Nourritures terrestres*, *ibid.*, p. 180.

7. *Ibid.*, p. 230.

8. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1954, p. 581.

tence ; en effet, la première évocation de Blidah, qu'il n'a de toute façon découverte qu'en 1895, se trouve mêlée, au livre III, à des lieux visités en 1893 et, au livre VII, à des lieux connus en 1896, lors du premier et du troisième voyages. Touggourt, par exemple, appartient à ce voyage de 1896 ; or Gide n'hésite pas à insérer dans les *Nourritures*, à la suite de l'arrivée à Alger de 1895, ce passage de son *Journal* qu'il publiera peu après sous le titre de *Feuilles de Route*, en lui donnant sa date exacte, 1896 :

Arabes campés sur la place ; feux qui s'allument ; fumées presque invisibles dans le soir⁹.

C'est donc un écart important, à la fois dans l'espace du livre et dans le temps de la narration, qui est inséré de force entre deux moments si voisins, suggérant qu'un changement décisif s'est produit dans le narrateur. Dans les *Nourritures*, on ne peut guère en attribuer la responsabilité qu'à Ménalque et à sa morale hédoniste. Mais si nous nous reportons aux mémoires de Gide, nous voyons qu'il correspond à la rencontre de Wilde, en 1895, à l'hôtel de Blidah ; et entre les deux Blidah, celle de l'hiver et celle du printemps, se situe l'épisode décisif, à Alger, de l'intronisation dans l'homosexualité. Dans *Si le grain ne meurt*, une ligne suffit à Gide pour parler de Blidah, l'essentiel se déroulant à Alger. Mais dans *Les Nourritures terrestres*, l'événement qu'il faut taire et suggérer à la fois contribue à organiser, de part et d'autre, cette architecture à la fois complexe et incomplète.

L'Immoraliste, cinq ans plus tard, utilise à peu près la même méthode. Au lieu d'avoir deux passages par Blidah, nous avons deux séjours à Biskra, où Michel et Marceline vivent tour à tour une renaissance et une descente aux enfers, les saisons étant cette fois inversées. Pour raconter le voyage de noces de ses héros, Gide ne sert pas du sien, mais plutôt des souvenirs de son premier voyage, lorsque, ayant débarqué à Tunis, il vint échouer à Biskra à demi-mort, avant d'y retrouver la santé. Et pour le second voyage du roman, Gide superpose, à son voyage de noces, des images des expéditions ultérieures, en particulier de celle qui, en 1900, le conduisit au delà de Touggourt, pour la grande frayeur de Madeleine restée seule à l'hôtel de Biskra.

De ce fait, entre la renaissance de Michel et la mort de Marceline, Gide élargit encore le fossé entre deux zones de souvenirs personnels, le voyage de 1895 ne s'y trouvant nullement inséré. De ce fait, c'est un

9. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 237, *Amyntas*, éd. cit., p. 54, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1948), p. 80.

plaidoyer *pro domo* qu'il réalise ainsi, cherchant à expliquer l'échec conjugal de Michel et de Marceline en fonction de facteurs extérieurs à Michel : l'influence de Ménalque, et la contagion de la maladie, sont les seuls coupables ; à travers un tel récit, nous pouvons deviner un Gide qui, aux alentours de 1900, essaie de se prouver que son propre échec n'a rien à voir avec son homosexualité, dont la découverte se trouve, dans son roman, enfouie comme un minerai invisible mais agissant.

La même année, Gide rend hommage à la mémoire d'Oscar Wilde. Va-t-il enfin parler, combler cette lacune de ses aventures algériennes ? Il est encore trop tôt, et, à une échelle plus modeste, ce nouveau texte reproduit la même construction que les précédents. *In Memoriam* s'organise en trois tableaux ; le premier et le troisième, situés en France, opposent symétriquement la gloire et la déchéance de Wilde ; la partie centrale a pour cadre l'Algérie, et annonce apparemment la révélation que *Si le grain ne meurt* développera :

Un extraordinaire hasard croisa de nouveaux nos deux routes. C'est en janvier 1895. Je voyageais [...]. Le temps était affreux ; j'avais fui d'Alger vers Blidah ; j'allais laisser Blidah pour Biskra. Au moment de quitter l'hôtel, par curiosité désœuvrée, je regardais le tableau noir où les noms des voyageurs sont inscrits. Qu'y vis-je ? À côté de mon nom, le touchant, celui de Wilde¹⁰.

Mais après cette entrée en matière, le texte de Gide devient curieusement imprécis. De Blidah, nous passons sans avertissement à Alger, avec cette phrase :

Il marchait dans les rues d'Alger précédé, escorté, suivi d'une extraordinaire bande de maraudeurs ; il conversait avec chacun ; il les regardait tous avec joie et leur jetait son argent au hasard.

— J'espère, me disait-il, avoir bien démoralisé cette ville¹¹.

Une note, ajoutée par Gide comme un renseignement secondaire, nous permet de deviner que, plusieurs soirs de suite, Wilde et lui conversèrent ; et le dernier dialogue rapporté s'achève sur ces mots : « Wilde s'embarqua le lendemain¹². » Mais le lendemain de quoi ? Rien, dans le texte, ne sert de repère temporel pour situer ce lendemain, mais nous savons, grâce à une lettre de Gide à sa mère, que Wilde quitta Alger le 31 janvier, d'où Lord Douglas était parti le 30¹³. C'est donc le soir du 30 que Wilde, profitant de sa solitude, entreprit de « démoraliser » André Gide.

10. *Oscar Wilde*, Paris : Mercure de France, 1947, p. 29.

11. *Ibid.*, p. 31.

12. *Ibid.*, p. 33.

13. Gide, *Correspondance avec sa mère*, Paris : Gallimard, 1988, p. 592.

L'expression « le lendemain » est donc pour ce dernier le moyen de frôler au plus près l'évocation de cet événement, sans le dévoiler véritablement.

L'Algérie est donc forcément, pour Gide, un domaine complexe, un paradis dont le secret doit être à la fois gardé et suggéré, donnant lieu à un discours mystificateur qui permet à l'auteur d'exhiber sa vérité sous les yeux myopes du lecteur. Le brouillage et l'éparpillement sont ses armes, qui transforment l'ensemble de ses écrits sur ce pays en un puzzle presque impossible à reconstituer, mais qui laisse entrevoir, comme dans un jeu pour enfant, une figure imprévue. Ainsi, dans *Les Nourritures terrestres*, trouvons-nous une première évocation des cafés maures :

Cafés !... où notre démençe s'est continuée très avant dans la nuit ¹⁴.

Dans *Amyntas*, cette image se précise ; il y a un café maure à Biskra, et un autre à Alger, déjà décrit dans *Mopsus*, et repris à nouveau avec plus de détails :

Il y avait là-haut, dans une rue point très secrète, mais dans tel pli secret de la rue, un tout petit café... Je le vois. — Au fond de ce café, en contrebas, commençait une seconde pièce, étroite semblait-il, et prenant jour sur le café ; de la place où j'étais, on ne la voyait pas tout entière ; elle continuait en retrait. [...] Je suppose qu'au fond du réduit un escalier menait vers d'autres profondeurs...

Chaque jour, j'attendais, espérant en voir davantage [...] ; il restait vers la fin du jour une cendre de temps subtile, amère au goût, douce au toucher, assez semblable comme aspect à la cendre de ce foyer, entre les colomettes, là, près du sous-sol mystérieux, à gauche [...]. Je regarde obstinément, malgré moi, l'ombre close là-bas, la natte du mur du retrait où j'ai vu ce suspect des-cendre ¹⁵.

Ce que signifie cette attente fascinée, ce que dissimule cette zone d'ombre, il faudra attendre *Si le grain ne meurt* pour le savoir. On y découvre qu'il s'agit justement du café où Gide, emmené par Wilde, vit apparaître l'adolescent de son bonheur :

Rien ne signalait ce café. [...] Wilde était un habitué de ce lieu, que j'ai décrit dans *Amyntas*, car j'y retournai souvent par la suite. [...] D'abord je ne compris pas ce qui, dans ce café, pouvait attirer Wilde ; mais bientôt je distinguai, près du foyer plein de cendres, dans l'ombre, un caouadji, assez jeune encore. [...] Je me laissais assoupir par la torpeur étrange de ce lieu, lorsque, dans l'entre-bâillement de la porte, apparut un adolescent merveilleux ¹⁶.

Cependant, il ne faudrait pas conclure que l'Algérie gidienne n'est qu'une boîte à secret, le lieu d'un unique souvenir. Elle est également,

14. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 225.

15. *Amyntas*, éd. cit., pp. 14 et 133-4.

16. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 590.

prise dans son ensemble, une boîte à double fond, un lieu possédant une magie qui lui est propre, et l'on peut même se demander si, survenue en un autre pays, l'aventure d'Alger n'aurait pas perdu de son prix.

Pour tenter de résumer cette magie, on peut dire que l'Algérie est pour Gide la concrétisation d'une limite, celle qui passe entre la vie et la mort, entre le réel et l'idéal ; un seuil donc, où deux domaines ne s'opposent, comme l'oasis et le désert, le jour et la nuit, que pour mieux faire sentir le moment mystérieux où l'on passe de l'un à l'autre, en un instant de liberté et d'éternité.

Cette notion de limite, deux figures complémentaires se chargent de la rendre palpable, celles du mur et de l'enclos. Toutes deux expriment l'envie de transgresser une frontière, mais l'une la situe comme extérieure aux choses, alors que la seconde suppose un approfondissement de celles-ci.

Le mur, c'est donc celui des cafés et des maisons, celui qu'on longe dans la rue aussi bien qu'aux abords des vergers, et dont la faible résistance ne sert qu'à éveiller le désir de le franchir :

Murs d'argile ! je vous louerai, car la profondeur des jardins vous débordent ; [...] murs d'argile, sans me lasser, espérant qu'enfin vous cédiez, je vous longe ¹⁷.

Michel, sous la conduite de Marceline, se promène « entre deux assez hauts murs de terre » jusqu'à ce qu'il parvienne au bout de l'oasis :

J'entendis distinctement, derrière le mur, un chant de flûte. — Une brèche au mur ; nous entrâmes ¹⁸.

Ce qui est exaltant, ici, c'est cette distance, cet obstacle léger qui, au lieu de faire barrière, crée l'illusion de la profondeur, l'impression que le décor se fait double et qu'au delà de nous, une autre réalité se découvre, plus précieuse. Ainsi, à Blidah, Gide note :

Ce que je vis de plus beau ce soir là [...] ce fut, par cette porte ouverte et que franchit d'un bond mon désir, un jardin noir, étroit, profond (et où mon désir se promène) [...] — et, plus loin, éclairé de revers, lumineux, closant un seuil mystérieux, un rideau blanc ¹⁹.

Ce faisant, Gide renoue avec une sensation venue de sa lointaine enfance, telle qu'il en raconte la découverte dans ses mémoires, lorsque, de la chambre où il est couché, il s'aperçoit qu'à l'étage inférieur une fête s'anime, et qu'il s'avance alors jusqu'à son seuil :

Il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui commence

17. *Amyntas*, éd. cit., pp. 19-20.

18. *L'Immoraliste*, in *Romans, récits, soties...*, éd. cit., p. 392.

19. *Amyntas*, éd. cit., p. 140.

sûrement lorsque les petits enfants sont couchés. [...] Quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a une *seconde réalité*.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes ²⁰.

Et c'est donc ce sentiment d'étrangeté, de réalité cachée, que Gide, plus qu'en aucun autre pays, eut l'impression de retrouver en Algérie, et avec lui, cette allégresse enfantine qui transforme la vie en un jeu sacré où l'on peut être à la fois ici et ailleurs, soi-même et un autre. Dans la casbah d'Alger, il rêve :

... Oh ! savoir quand cette épaisse porte noire, devant cet Arabe, ouvrira, ce qui l'accueillera derrière...

Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'attend m'attendît ²¹.

C'est pour retrouver cette autre réalité qu'il fréquente, comme Michel à Touggourt, les rues percées de portes accueillantes, à la façon de l'enfant qu'il fut jadis :

Étrange animation nocturne sur la place ; circulation silencieuse ; glissement clandestin des burnous blancs [...]. Nous marchons dans la nuit ; nous entrons dans un café maure ; c'est de là que venait la musique ²².

Cette fonction des seuils s'exerce dans les deux sens : suffisamment perméables pour laisser le désir s'insinuer en eux, ils établissent aussi à l'intérieur un sentiment de protection légère, où la sécurité n'empêche pas la liberté. C'est ainsi que, enfant, Gide concevait le domaine de La Roque, où il passait ses vacances :

Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut, du reste, s'échapper quand il veut ²³ ?

En Algérie, cafés et jardins sont eux aussi des îles, composant un espace où le désert n'existe qu'entre deux oasis, où l'infini n'empêche pas la demeure, en Algérie qui, pour Gide, est bien proche de représenter le jardin idéal, le paradis :

Je sais maintenant, hors du temps, le jardin où le temps se repose. Pays clos, tranquille Arcadie !... J'ai trouvé le lieu du repos ²⁴.

20. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., pp. 361-2.

21. *Amyntas*, éd. cit., pp. 150-1.

22. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 469. À rapprocher de ce passage d'*Amyntas* : « De tous les cafés maures, j'ai choisi le plus retiré, le plus sombre. Ce qui m'y attire ? rien : l'ombre ; une forme souple qui circulait ; un chant ; — et n'être pas vu du dehors ; le sentiment du clandestin. » (p. 14).

23. *Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 394.

24. *Amyntas*, éd. cit., p. 15.

Du mur à l'enclos, nous entrons ainsi dans un lieu défini avant tout par son inachèvement, par sa capacité à indiquer le passage entre deux saisons ou deux territoires, annulant les oppositions de l'ici et de l'ailleurs, de l'instant et de l'éternité. Dans le café de Bab el Derb, Gide vient se placer en un tel lieu, situé à la frontière de deux zones et de deux moments :

Oh ! cafés maures ! [...] à tous, certes, je te préfère, lieu de silence et de fin de journées, petit café de Bab el Derb, hutte de terre, à la limite de l'Oasis, car, plus loin, tout le désert commençait — d'où je voyais, après un jour plus haletant une nuit plus pacifique descendre ²⁵.

Et la magie de ce lieu permet alors au temps de s'abolir, au rêve de rejoindre la réalité :

Et je songe à toi, petit café de Shiraz, café que célébrait Hafiz...

Sur le même modèle se proposent alors ces jardins qui, au bord du désert, offrent un dernier instant de végétation qui semble « empiéter sur la mort ²⁶ ». À Bou Saada, Gide marche vers le sud, attiré par les cultures de lauriers-roses ; il s'interroge : « Est-ce *avant*, est-ce *après* la vie ²⁷ ? » Et à Droh, c'est le village tout entier qui apparaît comme un mélange de vie et de mort :

Il est au fond de cette oasis désolée un lieu trouble. J'y veux aller. Là tout sentier se perd ; le pied enfonce dès qu'il ne foule plus quelque touffe ; mais quelques pas plus loin, le sol pourri, je sais, laisse échapper de lui des roseaux... Les voici ! Voici l'heure où le soleil le plus délicatement les argente. [...] D'un fouillis compliqué de lauriers ils s'élancent, très hauts ; leur fusée luit dans l'air bleu ²⁸.

Il faut alors remarquer que, chaque fois que Gide veut, en l'une de ses fictions, évoquer un lieu idéal, frontière donnant sur l'autre réalité, il retrace les principaux traits de ces paysages algériens. Dans *L'Immoraliste* la maison de Michel, placée à la limite du village, n'offre qu'une mince barrière à la curiosité, et développant une végétation hybride :

La maison de Michel est la première du village. Un jardin fermé de murs bas, ou plutôt un enclos l'entoure, où croissent trois grenadiers déjetés et un superbe laurier-rose. Un enfant kabyle était là, qui s'est enfui dès notre approche, escaladant le mur sans façon ²⁹.

Dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*, encore plus nettement, le but proposé par le Prodigue au Puîné ressemble à ce jardin de Droh, qui fut pour

25. *Les Nourritures terrestres*, éd. cit., p. 225.

26. *Amyntas*, éd. cit., p. 112.

27. *Ibid.*, p. 113.

28. *Ibid.*, pp. 195-6.

29. *L'Immoraliste*, éd. cit., p. 370.

Gide le point limite de son exploration du sud algérien :

C'est un petit verger abandonné, où l'on arrive avant le soir. Aucun mur ne le sépare plus du désert. Là coulait un ruisseau ; quelques fruits demi-mûrs pendaient aux branches. [...] Il avait fait très chaud tout le jour³⁰.

La topographie, la végétation, l'heure sont autant de moyens pour tracer les contours de ce lieu improbable où la vie s'étire et s'éternise. Non seulement, grâce à la répétition des voyages, l'Algérie se transforme pour Gide en un terrain sédimentaire, où en un même point plusieurs couches de passés se superposent et s'appellent, mais encore chacun de ces lieux est une porte ouverte sur un mystère toujours recommencé, qui résonne ensuite jusqu'aux recoins les moins prévisibles de ses livres. Par exemple, nous trouvons dans *Les Caves du Vatican* ce passage situé par le récit en Égypte, où Gide n'est pas encore allé :

Un grand silence enveloppe la scène et tel qu'il fait souvenir le savant de certain soir tranquille et d'or, au bord du Nil, où [...] s'élevait une fumée bleue, toute droite vers un ciel tout pur³¹.

Or, il est bien difficile de ne pas voir en ce tableau une réminiscence d'un passage de *Feuilles de route*, situé à El Kantara :

De toutes les maisons de terre grise, une ténue vapeur monta, une fumée bleue qui enveloppa, éloigna toute l'oasis. Le ciel, à l'occident, était d'un bleu très pur, si transparent qu'il semblait encore plein de lumière. Le silence devint admirable ; on n'y pouvait imaginer aucun chant. Je sentais que j'aimais ce pays plus qu'aucun autre pays peut-être³²...

L'indicible a donc été rejoint et dépassé par l'ineffable. Lieu où le plaisir fut révélé, l'Algérie est plus encore le pays de l'éternité retrouvée. De ce qui aurait pu n'être qu'un voyage égoïste, elle compose pour Gide une quête spirituelle ; renouant avec les émerveillements de son enfance, il se présente à elle presque nu, sans préjugés, disponible avant tout. Et ses livres alors ne cessent plus, de *L'Immoraliste* aux *Faux-Monnayeurs*, de reprendre et de varier l'interminable approche d'un domaine dont la vérité ne peut être conquise, car ni les murs, ni les mots ne l'enferment.

30. *Le Retour de l'Enfant prodigue*, in *Romans, récits, soties...*, éd. cit., p. 490.

31. *Les Caves du Vatican*, éd. cit., p. 700.

32. *Amyntas*, éd. cit., p. 40.

André Gide et Mohammed Dib : un texte et son double

par

NAGET KHADDA

La littérature algérienne de langue française s'est écrite, dès ses débuts, on le sait, dans le sillage d'une double généalogie : celle du terroir — plus ou moins ensevelie sous l'écorce de la langue étrangère — et celle de l'histoire littéraire et civilisationnelle occidentale, via l'héritage français.

Cette deuxième veine donne lieu, dans l'œuvre dibienne, à des échos pluriels renvoyant, entre autres, aux textes de Camus, Aragon, Dos Passos, Virginia Woolf ou Julien Gracq. « Rencontres » plus ou moins furtives ou insistantes qui font la profondeur et le miroitement de cet univers exceptionnellement riche.

Il est pourtant un texte avec lequel le travail de Dib nous semble être, non pas en intertextualité « banale », c'est-à-dire dans un dialogisme fait d'adhésion et de conflit ; mais dans un rapport de ressemblance secrète, un peu à la façon dont une démarche ou un certain port de tête, une intonation ou un éclat de voix peuvent trahir un air de famille. C'est le texte gidien.

I. ITINÉRAIRES

Déjà les itinéraires existentiels et poétiques des deux hommes présentent de frappantes analogies.

Dib, comme Gide, a déclaré, à maintes reprises, que c'était du point de vue esthétique qu'il convenait de se placer pour juger pertinemment de son œuvre. Cependant dans un cas comme dans l'autre, la pleine percep-

tion de ces œuvres n'est possible que si — évitant de s'enfermer dans l'univers que l'écriture intrinsèquement élabore — on les considère dans leurs rapports avec des périodes historiques qui les ont vu naître et qui les imprègnent profondément. Plus précisément avec un demi-siècle d'histoire littéraire et, plus largement, civilisationnelle pour chacun d'entre eux. Car, résonnant au souffle de leur actualité historique et littéraire, ces textes excellent l'un et l'autre à renouveler sans cesse leur quête d'une écriture congruente au monde qui la porte, selon une ligne sans cesse inquisitrice, parfois jusqu'à l'infidélité, selon une attention d'une extrême sensibilité aux multiples virtualités de l'époque.

Faites de lucidité et de sobriété, les œuvres de ces deux auteurs contrastent avec celles, d'une plus grande vitalité, de leurs illustres contemporains, Proust ou Claudel pour l'un, Kateb pour l'autre. Mais leur registre à tous deux est plus étendu et plus varié.

Ils font l'un et l'autre une remarquable intrusion dans l'idéologie de la littérature engagée : Gide avec son *Voyage au Congo* (1927) ou ses *Nouvelles Nourritures* (1936), et Dib, dès ses débuts littéraires, avec *La Grande Maison* (1952), *L'Incendie* (1954) et *Le Métier à tisser* (1957) ; trilogie donnée d'entrée de jeu comme témoignage et plaidoyer de l'intellectuel colonisé en faveur des siens. Mais tous deux évaluent vite les limites du texte d'agitation circonstanciée et reprennent, selon l'expression même de M. Dib, « [leur] liberté ».

Notons au passage que cet épisode d'écriture « politique » correspond pour l'un et l'autre écrivain à une brève adhésion au Parti Communiste de son pays, dont ils partagèrent les aspirations généreuses tout en récusant leur dogmatisme structurel et en prenant la mesure des dérives possibles qui les guettaient.

L'aptitude à percevoir les possibilités et les exigences du moment, à les pressentir même, a fait de Dib, comme de Gide en son temps, un maître pour les jeunes générations, et il est remarquable, à cet égard, que les écrivains algériens de langue arabe, aujourd'hui, se proclament volontiers héritiers de Dib, rarement, sinon jamais de Kateb quelle que soit, par ailleurs, l'admiration qu'ils peuvent avoir pour ce dernier. Cependant tous deux (Gide et Dib) se sont toujours appliqués à écarter et à décourager les mimétismes des disciples, briguant plutôt d'exercer une influence émancipatrice.

Attitude critique qui investit l'ensemble de leur production établissant un obscur rapport entre ferveur et ironie, dans une indéniante et constante recherche morale. Et le mouvement par lequel les deux se dégagent des poncifs établis consiste moins à détruire ces poncifs qu'à les dépasser, à passer outre, allant toujours plus loin. C'est ainsi, par exemple, que le

don de soi dans le cycle de l'exil de Dib ¹ n'est pas donné comme alternative à l'individualisme, mais plutôt comme accomplissement et dépassement de l'individualisme. De même, le dénuement dans *Les Nourritures terrestres* accomplit la sensualité et la dépasse. Mouvement d'ouverture donc, qui s'attache non à détruire ou à contredire mais, sans cesse, à poursuivre un effort fondamental d'approfondissement et d'accomplissement de l'être.

Dès lors, c'est la disponibilité qui, pour sa vertu d'ouverture, semble sans cesse requise contre les choix définitifs. Ceci exclut l'irréversible et l'absolu, et explique sans doute que les deux hommes aient vite renoncé à un engagement politique et littéraire trop « cadré » pour une déambulation perpétuelle entre les valeurs qu'ils pourchassent. D'où cet esprit nomade qu'ils ont en commun ; tous deux se déplaçant à l'intérieur d'un univers dont la caractéristique essentielle se veut d'être à la (dé)mesure de l'homme. La tentation de marcher vers un terme se trouve, de ce fait, exclue, et peut-être est-ce de ce côté qu'il faudrait chercher pour comprendre leur commune fermeture au dogme religieux.

Éminemment sensibles, l'un à l'esprit et à la morale de l'Évangile, l'autre à ceux du Coran, ils refusent les dogmes et proclament la part active de l'esprit comme seule transcendance. C'est, sans doute, pourquoi la métaphore mystique se développe, dans les derniers livres de Dib, aussi bien sur une mythologie chrétienne de la Passion que dans des schèmes de la pensée soufie comme celui du sens ésotérique ou celui de l'amour-fou, par exemple. Syncrétisme actif qui manifeste aussi bien une sensibilité au sacré, voire au mysticisme, qu'un refus du sens littéral.

Ainsi, à un demi-siècle d'intervalle ² et en des lieux différents, ces dispositions d'esprit semblables, postent chacun de ces deux écrivains en vigie annonciatrice/dénonciatrice de temps nouveaux, chacun pour sa pro-

1. Constitué essentiellement de *Habel* (dont l'action relate les pérégrinations d'un émigré d'une nouvelle nature : non plus travailleur manuel en quête de pitance, mais exilé intellectuel en rupture de ban avec les siens et en quête d'amour et de communion avec les êtres dans un Paris qui retrouve, sur un autre mode et dans des circonstances différentes, les charmes et les cruautés de la capitale du *Paysan de Paris*) et des *Terrasses d'Orsol* (dont le narrateur explore émerveillé une ville nordique qui livre un visage d'harmonie et d'opulence comme pour mieux cacher le mal dont elle est rongée : l'absence de charité qui se manifeste par la présence d'une mystérieuse et sordide excavation où végète une sous-humanité ignorée de tous et dont la découverte conduit le héros, de façon inexorable, à la folie). Nous aurons à revenir, plus loin, sur ces deux romans.

2. Dib est né en 1921. Il continue à écrire avec une régularité exemplaire, se renouvelant sans cesse.

pre société avec son histoire propre : histoire de la pensée autant qu'histoire littéraire.

Cependant cette analogie frappante entre les deux itinéraires n'oriente pas leurs trajectoires vers la même destination finale. En effet, si Gide profère dans sa dernière œuvre, par la voix de Thésée, une parole moins inquiète qu'exigeante et, somme toute, assez fière et rassérénée, le dernier roman en date de Dib, *Le Désert sans détour*³ paraît plus désespéré que jamais, habité par une anxiété tragique qui transparait dès l'énoncé titulaire. Peut-être parce que la confiance en l'humanisme qui avait impulsé la pensée et l'existence gidiennes semble s'être éloignée de nous. Et si Gide, héritier triomphant de cet humanisme occidental dont il s'est attaché à tirer le meilleur parti, a pu léguer, en fin de parcours, une sorte de leçon de sagesse et de bonheur, offrant un idéal séduisant et agréable, la coloration douloureuse et la radicale solitude qui caractérisent l'univers dibien depuis *Les Terrasses d'Orsol* (1985) nous renvoient l'écho d'un pessimisme fondamental, rançon d'un horizon obstrué. En particulier, la fin du *Désert sans détour* laisse sans merci devant le vide : ni projet historique, ni utopie salvatrice, ni consensus humaniste ; seulement leur envers tragique.

Toutefois, et en dépit de cette divergence terminale de taille, l'un et l'autre auteurs se confirment comme maîtres de sincérité, maintenant le socle commun de leurs respectifs envols. Et ces cheminements parallèles et décalés de deux écrivains, l'un prenant la plume au moment même où l'autre la déposait, comme en une secrète filiation, en une mystérieuse délégation de pouvoirs, ces cheminements, donc, se trouvent encore rapprochés et comme entrelacés par une troublante intertextualité, qui instaure dans le texte de l'écrivain algérien un champ de résonance et de modulation pour un certain nombre de thèmes et de procédés mis en œuvre par son prédécesseur français.

II. INTERTEXTUALITÉ

Dib, comme ses contemporains Feraoun et Mammeri, commence à écrire, on le sait, dans la mouvance et sous le patronnage de l'École d'Alger. Et le dialogue que tous trois instaurent dans leur correspondance, sinon dans leurs œuvres, avec Emmanuel Roblès ou Albert Camus n'est plus à démontrer. Mais ils appartiennent aussi à une génération de lycéens que domina, par delà la Méditerranée, le prestige d'André Gide.

Cependant, si la gratuité et la disponibilité, l'hédonisme élégant,

3. Roman sorti en 1992 aux éditions Sindbad.

l'amoralisme des héros de *L'Immoraliste*, des *Caves du Vatican*, ou des *Faux-Monnayeurs* offraient un idéal séduisant aux adolescents français de l'époque, ils ne pouvaient avoir aux yeux de jeunes Algériens, après la deuxième guerre mondiale et les massacres de 1945, d'attrait réel, en tous cas avouable, impliqués qu'ils étaient dans une revendication identitaire et politique qui leur était propre. Celle-ci leur imposait plutôt d'accommoder leur vue en regardant du côté des grands ténors de l'engagement tels que Sartre, Malraux, Aragon... ou de ceux de la contestation insurrectionnelle comme les surréalistes.

Par ailleurs, il paraît tout à fait plausible que l'aura d'homosexualité qui accompagnait l'homme de lettres français et qui était susceptible, à cette époque, de constituer, pour l'avant-garde juvénile de Londres ou de Paris, un sujet de militantisme libéral sinon libertaire, ne pouvait que susciter, dans un tout autre environnement intellectuel et moral, pour le moins de la méfiance et une réticence, peut-être une secrète désapprobation, éventuellement une réaction ambiguë faite de fascination et de rejet ; en tous cas un malaise.

Car la société algérienne de l'époque (dans sa double composante : autochtone et coloniale), puritaine et machiste à souhait, ne pouvait tolérer de la part de sa jeunesse un engouement pour un artiste marqué du sceau d'une telle « infamie ». Dès lors, quels que soient le talent et la sympathie affichée du grand amoureux des oasis maghrébines pour le pays et ses habitants originaires, quelles que soient sa capacité d'écoute et son absence de préjugés qui, normalement, auraient dû éveiller l'intérêt de jeunes algériens, leur admiration ne pouvait se manifester ouvertement à son égard.

Ainsi, tout interdisait à M. Dib, alors candidat à l'écriture, de reconnaître en Gide un possible maître. Toutefois, ni l'injonction politique forte de l'époque, ni la censure morale intransigeante, ne pouvaient empêcher sa sensibilité de résonner à la ressemblance. Et il est tout à fait vraisemblable que Dib ait adhéré (à son insu ?) à l'univers gidien, en tous cas ait vibré aux interrogations éthiques et esthétiques de son œuvre, ait enregistré ses accents contestataires et ses recherches novatrices, préparant ainsi, en lui, le terrain propice à une levée des interdits, confortant sa propre propension à toujours pousser, avec une tranquillité hautaine, les limites du pensable et du dicible.

Mais peu importe. Communion, influence ou concordance par-delà l'espace et le temps, les deux œuvres émettent des timbres qui comportent incontestablement des harmoniques de l'ordre de l'appel et de l'écho.

Aussi bien, sachant combien l'auteur de *La Grande Maison* est secret sur la genèse de ses œuvres et discret sur ses lectures, notre propos ne

saurait être d'aller en chasse d'éventuelles et toujours problématiques influences, mais de mieux comprendre comment il réagit aux divers courants qui ont pu l'atteindre et, dans le cas qui nous occupe, à la pensée et à l'écriture gidiennes.

C'est donc à l'intertextualité en tant que travail d'absorption et de transformation d'autres textes et dont nous savons qu'elle est toujours à l'œuvre dans tout texte — explicitement ou non, consciemment ou non — que nous nous intéresserons ici. Certes, l'intertextualité pose toujours un délicat problème d'identification, surtout lorsque la citation n'est pas littérale. Or, l'écriture dibienne n'exhibe ses citations que lorsqu'elles sont prélevées dans les textes exogènes à la langue d'écriture : syntagmes figés du discours social traduits de l'arabe (formules de politesse, sentences morales...), fragments de littérature orale du terroir (proverbes, devinettes, chants...) ou bribes de versets coraniques. Autrement les autres références qui sont incontestablement à l'œuvre dans ce texte, notamment celles de la grande bibliothèque occidentale, apparaissent rarement, sinon jamais, dans leur littéralité. Aussi est-ce essentiellement comme empreinte d'un style et de thèmes que se manifeste l'intertextualité avec le texte gidien, offrant son appui au travail dibien, permettant l'épanouissement de la pluralité des sens que la modernité textuelle — notamment grâce à Gide — postule.

II.1. *Transparence et inter-dit*

L'esprit même de l'écriture gidienne se manifeste, semble-t-il, à travers cette grande simplicité d'apparence et cette élégance toute classique qui, de la trilogie *Algérie* des années cinquante à la trilogie nordique des années quatre-vingts, estampille les romans de Dib.

À propos de la clarté du classicisme, Gide écrivait dans son *Journal* : « Il semble qu'on touche le fond d'abord. Mais on revient dix ans après et l'on entre plus avant encore. » Remarque qui sied à merveille à sa propre écriture et qui convient parfaitement aussi à celle de Dib. Car leur transparence apparente masque une opacité profonde qui invite le lecteur à une subtile collaboration. Ceci est particulièrement patent pour *La Symphonie pastorale* ou pour *L'Incendie* par exemple ; récits qui portent à l'extrême pointe l'exigence de simplicité et de limpidité et qui pourtant s'avèrent être, aux relectures, des œuvres dont le sens sans cesse se dérobe et dont l'écriture réajuste chemin faisant sa manière de rendre compte, au plus serré, de la contradictoire complexité du vécu. En effet, ces œuvres faufilent, dans l'évidence aveuglante des symbolismes conventionnels de la cécité ou de l'incendie, la densité dramatique d'expériences individuelles avec leurs mythologies propres. D'où sans doute leur charme impal-

pable et si durable.

Derrière l'argument trivial de l'amour aveugle qui se développe dans *La Symphonie pastorale*, relayé par la citation biblique à propos de la brebis retrouvée, et derrière le chiffrage du texte par la symbolique des prénoms des personnages, la critique gidienne a pu déceler le récit voilé de la relation amoureuse d'André Gide avec Marc Allégret⁴ et a montré comment l'écrivain a, à la fois, contourné et livré un interdit majeur de son époque, grâce à ce motif révélateur de l'abjection, accolé au personnage de la jeune fille au moment où le pasteur la découvre. Motif qui, dans l'imaginaire de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, renvoyait à ce « monstre bestial » qu'était alors l'homosexuel.

Cependant le rapport établi, notamment par Julia Kristéva, entre l'abjection et l'écriture ouvre une autre piste intertextuelle et dévoile les fils ténus qui relient la description de Gertrude aux toutes premières pages du roman de Gide à celle des « hideuses créatures » tapies dans l'excavation découverte par le narrateur à l'ouverture des *Terrasses d'Orsol*⁵, grotte sur laquelle les habitants gardent un silence gêné parce qu'elle cristallise l'abjection d'une civilisation en apparence propre et juste.

Cette fosse, qui se trouve à l'origine du désir de vérité qui impulse l'enquête du narrateur se heurtant au massif mensonge social, prolonge le thème œdipien de l'aveuglement des hommes sur leurs propres motivations et apparente la cécité des habitants de Jarbher à celle du pasteur de *La Symphonie pastorale*. Mais cette grotte peut également désigner le mal mystérieux, cette « maladie des maladies », ce « cancer » qui a conduit Aëd, le narrateur, à procéder à un bilan de sa vie et a déterminé sa femme à le quitter, le poussant ainsi sur le chemin de l'exil. Un exil ressemblant étrangement au bannissement qui a jeté le notable de la *Danse du*

4. Cf. l'article de Roman Wald-Lasowski in *Littérature*, n° 54, mai 1984.

5. Roman paru en 1985, aux éditions Sindbad, second volet du cycle de l'exil (cf. *supra* note 1). L'action se passa dans la capitale, du nom de Jarbher, d'un pays nordique où le narrateur, Aëd, émissaire de sa propre capitale Orsol (qui se présente comme l'envers pauvre et ensoleillé de Jarbher) découvre, derrière la façade de bien-être, de justice sociale et d'ouverture qu'affichent les habitants de la cité, une mystérieuse fosse où végète une sous-humanité dont tout le monde s'applique obstinément à ignorer l'existence. Un mur de silence se dresse entre lui et ceux qu'il interroge. Les siens eux-mêmes laissent ses rapports sans réponse, transformant ainsi sa mission en bannissement et le condamnant à sombrer imperceptiblement dans la folie et l'amnésie. Cependant, dans cette cité de son exil ayant fini pu livrer son visage tragique, violent et désespéré, il a rencontré l'amour fou avec une de ses ressortissantes : Aëlle, qui l'attache à jamais à Jarbher.

roi⁶ hors de sa cité, dans l'hostilité d'un lointain ailleurs, pour délit d'inceste. Elle peut aussi faire allusion, d'une certaine façon, à l'expérience d'homosexualité déjà introduite comme expérience de sincérité dans *Habel*⁷ où se nouent indéniablement les thèmes de l'écriture, de l'(homo)sexualité, de l'abjection et de la sincérité. Dans tous les cas cette fosse symbolise l'innommable.

Quoi qu'il en soit, les « *invraisemblables créatures* » dont les têtes « *disparaissent dans une sorte d'étope en broussaille, blanche ici, grise ailleurs* », « *sombre troupeau de pachydermes* » tapi dans la sinistre crevasse des *Terrasses d'Orsol* et qui suscitent l'irrépressible nausée du narrateur, ont quelque chose à voir avec la description de la jeune aveugle de la *Symphonie* : « *un être incertain* », croupissant dans un état de « *saleté indicible* », « *mangée par la vermine* » et dont « *l'épaisse masse de [...] cheveux cachait presque complètement [le] visage* » ; « *une infection* », s'écriera Amélie, l'épouse du pasteur tandis que lui-même réprime difficilement son dégoût.

Êtres, dans les deux cas, aux confins des puissances obscures de la nature, tenant à la fois du végétal et de la bête, donnés pour l'envers hideux de l'humanité, ils interpellent, ici et là, les narrateurs et les propulsent dans une dangereuse et douloureuse quête de soi en une aventure où l'objet du désir est, dès le départ, désigné comme perdu. Perte qui revêt l'image d'une culpabilité à l'état sauvage cherchant vainement à rétablir la pureté primitive dont le sujet garde l'angoissante nostalgie. Aventures où les indices autobiographiques confèrent, par moments, aux deux textes des accents de réquisitoire contre la famille occupée « *uniquement par les soucis mesquins* » est-il dit dans la *Symphonie*, contre les dissonances qui

6. Roman paru en 1968 aux éditions du Seuil. Il est construit sur la relation entrecroisée des souvenirs de Arfia (ancienne maquisarde qui a conduit des hommes au combat pendant la guerre d'indépendance, devenue clocharde-agitatrice dans l'après-guerre) et de Rodwan (ancien terroriste citadin qui vit également l'après-guerre dans la marginalité et le désarroi). C'est dans les réminiscences de Rodwan que surgit l'évocation de ce lointain « double » du héros : le notable victime d'une conspiration féminine et banni de sa cité après en avoir été une des figures notoires de moralité.

7. Roman paru en 1977 aux éditions du Seuil, premier volet du cycle de l'exil. Il met en scène la quête du sens dans laquelle se lance Habel, chassé de son pays par son frère (et l'ordre qu'il y a établi) et qui déambule nuitamment dans le Paris (non nommé mais explicitement décrit) de son exil en déchiffrant les signes, s'y exposant à toutes les aventures, jusqu'à l'enfermement dans une maison de santé où il propose ses services pour aider à ramener à la raison Lily, qu'il aime d'un amour fou et qui est devenue sa raison de vivre.

font « l'harmonie irréalisable », se plaint le narrateur des *Terrasses*, contre tout ce qui étouffe l'expression d'un « moi » rebelle à la norme.

D'un roman à l'autre se profile en filigrane du récit d'apprentissage — apprentissage, ici, de la prétendue beauté du monde sensible par une aveugle, là, d'un univers d'opulence et d'apparente harmonie par un exilé rescapé d'une mort annoncée — l'énigme d'un « *secret honteux* » comme il est dit dans les *Terrasses*. Par le biais de ce secret, le travail de l'écriture repousse, ici et là, l'expression immédiate, indexe la narration sur la quête du sens et lui fait rencontrer le texte dans son acception moderne.

II.2. Le texte démultiplié

Déjà *Paludes* (1895), dans son effort pour « raconter la même chose à chacun [...] en chang[ea]nt la forme selon chaque nouvel esprit », donnait l'exemple de cette modernité textuelle en offrant le spectacle d'un texte en train de se faire et de se refuser dans le même temps, le spectacle d'une narration s'interrogeant sur ses capacités, déjà *Paludes* développait l'autonomie d'une écriture se faisant à la fois énoncé et glose.

De son côté, Dib, dans *La Danse du Roi*, s'arrachant aux contraintes de la représentation réaliste qui avait prévalu à ses débuts d'écrivain et de retour de l'expérimentation fantastique qui en avait pris le relais, bute sur ces pouvoirs complexes de la narration. L'instance narrative, dans ce roman, est répartie entre deux narrateurs, en alternance, qui occupent un premier niveau narratif lequel intègre, à un second et à un troisième niveaux, d'autres récits qui mettent en scène d'autres personnages ; l'œuvre tressant une narration à plusieurs voix (et plusieurs temps) toutes impliquées dans une recherche du temps perdu et une tentative de (re)construire une durée susceptible de sauver l'être de la dispersion. Dans cette entreprise foisonnante comme *Les Faux-Monnayeurs*, le texte élabore une narration qui s'interroge sur ses possibilités et affirme même, par la bouche du personnage le plus combatif, Arfia, les vertus du récit dans la découverte du sens : « Je te raconte toutes ces choses comme elles sont arrivées. À force de les raconter, maintenant je sais comment elles se sont passées », confie-t-elle à l'écoute d'analyste que lui accorde Rodwan.

Comme dans *Paludes*, dans *La Danse du Roi* c'est le jeu de la différence qui permet le déroulement du récit, sa mouvance. Ici et là, réitérant de façon parodique le geste de Narcisse, la parole romanesque se démultiplie à travers le mirage, la perspective des citations, le jeu des focalisations successives, les changements de registres stylistiques, instaurant l'intense multiplication des circuits de destination. Car le ressort, dans les deux textes, est moins la quête que la communication, la transmission et ses aléas. Aussi la démarche scripturaire se fonde-t-elle ici et là sur la dis-

sémination et la réfraction des messages.

Paludes, qui initie la réflexion sur l'écriture romanesque — expérience qui se développera de façon exubérante dans *Les Faux-Monnayeurs* — est aussi un livre qui, par le changement typographique, la répétition et la rature fait surgir en son sein des « fantômes » d'autres livres. Or dès ses œuvres de jeunesse, Dib incruste dans le texte majeur un texte italique qui reprend et retourne le texte premier, le complète, le conteste et le diffère. Texte malléable et hypothétique qui prend, dans *La Danse du Roi*, les allures d'un contre-texte travaillant à abolir la matérialité des épisodes qu'il narre, opérant un effet de dé-réalisation pour retrouver une transcendance de l'ailleurs. Texte italique servant de champ libre à la transcription imaginaire qui situe son action à cheval sur l'ici et l'ailleurs, le maintenant et l'autrefois de l'histoire de Rodwan. Rodwan l'ancien terroriste, spectateur anachronique d'une révolution en train de dévorer ses enfants, « Prométhée mal enchaîné », à jamais perdu et retrouvé dans la re-présentation et que cerne le massif ressassement de la quête de Arfia, exhibée comme re-quête à travers l'en-quête de l'ancienne maquisarde sur le signifiant. Subversif et transgressif, le texte italique, dans *La Danse du Roi*, comme dans *Paludes*, naît de celui qui l'engendre pour paralyser l'action tout en dynamisant le récit, produisant alors un texte qui parle et se parle en sa redondance. Et la formule du récit enchâssé dans les méditations de Rodwan reproduit celle du rêve dans le rêve : fictionnalité renforcée et narration signalée comme chargée de plus grave et de plus profond secret que celle qui l'englobe.

En définitive, la différenciation typographique stipule un univers du sens abscons, pour l'accès duquel les écrivains ourdissent des articulations de discours émis sur différents modes et tempo, comme pour inscrire le discordant et dénoncer l'illusoire jeu de reflet, comme pour imposer, à travers la multiplication des possibles empiriques, la force de l'indécidable, refermant ainsi les livres sur leur secret au moment, précisément, où ils étaient le plus ouverts.

Dès l'incipit de *La Danse du Roi*, le texte italique charrie et fait affleurer à la surface du récit premier les surgissements d'une « *intempestive voix recluse* », « *sans qu'il fût seulement possible de l'assortir à un visage* », bribes d'une parole lointaine qui se préciseront lentement pour livrer un récit fragmentaire, enregistré dans la prime enfance ; point aveugle, toujours présent, jamais saisissable, soubassement secret cheminant à travers les âges dans l'anonymat et qui s'offre chaque fois à une réactualisation inédite.

Ainsi l'histoire liminaire du notable beau-frère de Nahira fait fonction d'oracle et « double » le récit qui lui donne naissance. Fiction en rac-

courci, enchâssée dans le premier niveau narratif, elle programme le déchiffrement en refusant toute signification directe, loge l'irréel dans le réel, rend possibles les lectures secondes, renforçant la « crédibilité » du récit par un artifice visible. Davantage même, ce conte lointain, appartenant à du déjà parlé de la société d'autrefois, incrusté dans le roman d'aujourd'hui, présuppose une solidarité entre les réminiscences mémorielles et les aventures présentes du héros. En fait, le texte comporte, dans sa propension à sauvegarder la multiplicité enrichissante des expériences, une entreprise de remembrement du passé qui transparaît dans ce récit ostensiblement lacunaire.

Cependant, *La Danse du Roi* n'est pas le résultat d'un procédé nettement affirmé de mise en abyme, à la manière de ce qui se passe dans *Les Faux-Monnayeurs* où l'un des personnages du roman, Édouard, écrit un roman qui doit lui-même s'intituler *Les Faux-Monnayeurs*, ou encore à la façon de *Paludes* dont le héros Tityre tient un journal comme le narrateur et écrit un roman s'intitulant également *Paludes*. C'est plutôt dans *Habel* que l'on retrouve un tel procédé mis en œuvre par Dib. Mais ce sera de façon biaisée et très furtive : un écrivain, Éric Merrain, personnage d'initiateur, se suicidera, laissant en possession du héros-narrateur les pages d'un roman en cours présentant cette particularité qui l'apparente étrangement au livre dont il est issu : « on ne savait pas qui disait "je" dans cette histoire. » Puis le texte commente ironiquement : « *Le Vieux était arrivé quelque part qui n'était nulle part. Moi je ne vais pas de ce côté-là, se dit Habel. Mieux vaut encore consacrer sa vie aux détournements d'avions. À chacun sa vérité et à Habel la sienne.* » Pirouette qui pulvérise le jeu des ressemblances et des superpositions, qui annule la mise en abyme sitôt établie... mais pour permettre le jeu d'autres rapprochements, d'autres ressemblances, à la faveur desquels Gide lui-même pourra s'introduire, par effraction dans la fiction dibienne.

III. LE RETOUR DU REFOULÉ

Dans ce roman, le narrateur, Habel, chassé de son pays par un frère politiquement et religieusement « bien-pensant », (pour un mystérieux délit qui pourrait être une pensée incestueuse pour l'épouse du frère, mais qui a surtout à voir avec la tendance iconoclaste et libre-pensante du cadet), fait la rencontre, lors de ses déambulations nocturnes dans le Paris de son exil, séduisant et sourd aux appels de détresse, d'un vieil homme étrange et distingué. Celui-ci l'entraîne chez lui où il le reçoit, vêtu d'une longue robe de soirée, sous le nom de Dame de la Merci : « *un ordre institué autrefois pour racheter les captifs tombés aux mains des infidèles* »,

explique-t-il, introduisant, par là, un lien lointain avec le pays d'Habel qui, à cette présentation, répond mentalement : « *mon nom à moi est Ismaël* ». Plus tard, le mystérieux personnage introduira le jeune homme dans un sanctuaire de l'art contemporain pour le faire assister à un rituel de mutilation, puis en fera son amant d'une nuit. Autant d'expériences qui, dans leur violence et leur irrésistible attrait, vont introduire le disciple à une vérité d'au-delà des apparences et l'amener à opposer l'hypocrisie enrobée de discours vertueux de son frère à la radicale sincérité du Vieux, *alias* Dame de la Merci, qui se révèle être, après son suicide, l'écrivain Éric Merrain. Dès lors, la superposition, dont il a déjà été question, entre l'écrivain intradiégétique et l'écrivain extradiégétique (É. Merrain et M. Dib), furtivement et ironiquement suggérée, s'établit sous le signe de l'androgynie comme symbole d'un Éros primordial qui intègre et concilie les opposés et les contraires.

Or, rien n'interdit de percevoir, derrière la silhouette d'Éric Merrain, celle d'André Gide, car une étrange ressemblance associe ce vieux mentor fleurant « *l'eau de toilette, la haute couture et le bottier* », cet écrivain imbu de peinture moderne et soucieux d'harmonie, cet esthète qui interroge et s'interroge, à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*. Et la leçon qu'il lègue au disciple est bien une incitation à l'exploration des possibles : « *Quand notre monde façonné par les hommes se révèle être un tel échec, quand le monde voulu par l'homme est cette abominable souille, cette déconfiture, cette misère... Oui. [...] Il faut peut-être commencer à... à les voir autrement... à chercher autre chose, ailleurs. Emprunter une autre voie, une voie...* »

Tout se passe comme si le fantôme en capeline du célèbre écrivain français hantait l'univers de l'auteur algérien sous les traits du Vieux rencontré précisément à la croisée des chemins, au carrefour de tous les possibles, dans un « *grouillement* » et un « *tintamarre* » qui imposent dans l'esprit du narrateur l'évocation de « *Gog et Magog* ». Comme si Éric Merrain, masque d'André Gide, guidait les pas du banni dans la « *ville-lumière* » dont il était issu et dont il pouvait délivrer, pour lui, les secrets, le mettant, par là même, sur le chemin de l'exploration, sans complaisance ni concessions, de son « *moi* ».

Une telle compréhension, progressive mais profonde, de celui qui, jusqu'à sa disparition, exerça répulsion et séduction sur Habel, pourrait bien avoir valeur de reconnaissance, par Dib, d'un maître autrefois esquivé et qu'il peut, à présent, exhiber pour l'opposer à la morale étriquée et mensongère du Frère qui représente tous les autres « *frères* » à la censure desquels il aurait, autrefois, succombé.

En effet, c'est dans une sorte d'exaltation que le narrateur semble vou-

loir rétablir une saine vision des choses en proclamant à l'adresse de son frère : « *Si vous l'aviez écouté, cet homme vous parlait de vous, vous parlait de moi ! Il avait beau être une putain et payer ses amants : il ne parlait que de nous ! [...] Je vais vous poser une question scandaleuse, impie tellement elle est scandaleuse [...] : de vous ou de lui qui est vraiment l'homme, cet homme qui doit justement se présenter devant je ne sais qui, nu et non pas couvert de belles paroles ? De vous ou de lui, qui est l'homme, je vous le demande ?* » Et l'accent de réquisitoire, qu'adopte alors le texte, chercherait autant à dénoncer l'hypocrisie et l'étroitesse d'esprit des siens, qu'à restaurer l'image du disparu, enfin reconnu comme maître à penser. En même temps, la recherche de soi au sein de la différence prend la forme d'une fiction mythique qui, à travers une pratique orphique de l'androgynie, figure la naissance d'un homme nouveau qui voit, comprend et connaît d'une manière différente tout en permettant à l'auteur de rendre un subtil et secret hommage au maître méconnu.

Par ailleurs, ce roman, proprement hanté par le fantôme de Gide, s'ouvre, dans la polyphonie qu'il instaure, au Livre sacré — le Coran — dont des fragments de versets hallucinent le texte, un peu à la manière dont la citation évangélique alimente le travail gidien dans un dialogisme conflictuel qui réoriente et la parole romanesque et la parole religieuse.

Mais c'est surtout dans *Les Terrasses d'Orsol* que ce différend structure la quête du héros.

IV. LE DIFFEREND ENTRE LES TEXTES

Dans *Les Terrasses d'Orsol* qui exploite — différemment —, nous l'avons vu, le thème de la cécité mis en œuvre dans *La Symphonie pastorale*, la trajectoire du narrateur atteint son sommet dramatique lors de sa rencontre, dans ce pays lointain de brumes et de neiges, avec un compatriote hagar. Rencontre qui réveille les échos nostalgiques du souvenir et réactive, à travers le dialogue entre les deux hommes, une pensée et un rapport au monde apparemment étrangers à la cité d'accueil. Alors affleure, par bribes explosives, à la surface du texte romanesque pétri dans la plus pure langue française, le rythme, le souffle et le sens du texte coranique, réveillé par le rappel de cette « part de Dieu », pour reprendre une expression utilisée par Gide dans son commentaire sur *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert et qu'il consigne dans son *Journal*. Cette « çadaqa » qui, depuis la première trilogie, hante la conscience des personnages dibiens et dont l'actualisation en langue arabe, ici, perfore l'unité du texte en français, et s'affiche comme symbole hypostasié de la communauté culturelle et cultuelle d'origine.

De fait, le texte et l'exégèse coraniques, expressément convoqués dans le diptyque *Dieu en Barbarie* et *Le Maître de chasse*⁸ et dans les romans de l'exil (*Habel* et *Les Terrasses d'Orsol*), sont sous-jacents partout ailleurs dans l'écriture gideienne. Ils produisent plusieurs effets de sens : notamment, ils indexent le texte sur la culture arabo-islamique qui n'est pas celle de sa langue d'écriture en y introduisant des pans entiers de bibliothèque inconnue/méconnue et ils exhibent la sensibilité des narrateurs — et de l'auteur — à l'ordre du sacré, tout en instaurant le conflit entre matérialisme et spiritualisme. En même temps, la citation du Livre est utilisée comme machine de guerre œuvrant à la désorganisation de l'ordre du récit et à la mise en pièce des discours officiels et de la morale conventionnelle.

De la même façon, la citation évangélique avait, pour fonction, dans *La Symphonie pastorale*, entre autres, de cautionner l'ouverture d'esprit du pasteur et Gide qui, dans son *Journal*, se vantait de « savoir regarder à travers les fentes de la culture », parsema de prières, de récitations et de commentaires de l'Évangile, ce récit, par ailleurs, pétri de références livresques et musicales. À coups de citations et d'exégèse, l'auteur oppose la lecture « ouverte » du message divin par le pasteur à celle, plus austère et plus rigoureuse, proposée par sa femme et son fils. L'adoption même de la jeune aveugle est décidée sur invocation de la parabole de la brebis égarée et son éducation se réalise par le biais d'extraits soigneusement sélectionnés du texte sacré sur le monde. C'est également sur la base d'un verset biblique que s'affiche la divergence exégétique entre le fils et le père, et sous le signe de ce même verset — « *Le péché reprit vie et moi je mourus* » — que s'accomplit le suicide de Gertrude. Tout l'univers de la fiction se trouve donc inscrit sous le signe du message divin qui non seulement structure l'action qui évolue au rythme des interprétations du monde par les protagonistes, mais exhibe ainsi ses contradictions, son ambiguïté et ses silences, livrant les hommes à leur terrible liberté.

Cette insertion du Livre sacré dans le livre profane joue alors, rétroactivement, à partir du dénouement fatal, comme dévoiement de la lettre et laisse soupçonner la censure du livre interdit ; la relation de l'éducation religieuse de Gertrude masquant et déplaçant celle de l'éducation sentimentale de Marc Allégret, la métaphorisant en quelque sorte. Dès lors, par un retournement/détournement pervers, le texte sacré se trouve appelé à servir en sous-main un procès qu'il condamne. Et le livre immoraliste

8. Parus, le premier en 1970 et le second en 1974, aux éditions du Seuil, ils opposent, en substance, deux projets de société, l'un matérialiste et technocratique, l'autre humaniste et imprégné de spiritualité.

se nourrit de l'évanouissement du Livre sacré.

Le même deuil hallucine le texte dibien tout en lui insufflant une exaltation mystique. Les deux écritures, qui n'ont lieu qu'à la pointe d'une imprégnation par le Verbe divin (chacun dans la version de sa propre culture), se déploient au cœur d'une extase matérielle qui actualise sur la page le flux et le reflux du texte sacré, au risque d'épuiser l'écriture elle-même.

Ainsi, sous la plume de Dib, comme sous celle de Gide, le conflit, le différend entre les deux livres (le sacré et le profane) fait exploser le texte et révèle son alchimie. Chacun des deux livres n'existe que dans la polémique qui l'oppose à l'autre et les constitue tous deux, à la fois dans leur solidarité extrême et dans leur différence radicale. De fait, le dédoublement, comme le différend — Derrida y insiste — introduit dans la différence.

C'est peut-être à cette leçon d'ouverture et de tolérance qu'invitent nos deux auteurs à partir de ce procès de dédoublement et de contestation que leurs fictions élaborent, les associant à leur insu, eux-mêmes doubles gémeaux, si semblables et pourtant différents.



Paul-Albert Laurens et Athman
Biskra, 1893

(Photogr. © Coll. Catherine Gide)

Le Poète sans livre

par

ÉRIC MARTY

Pour aborder les relations de Gide et de l'Algérie, peut-être faut-il en préalable trancher le problème politique qui pèse sur ces liens et qui parasite souvent en France la compréhension de leur véritable nature. On s'étonne en effet, la plupart du temps, que Gide, qui a su percevoir presque immédiatement en Afrique noire l'oppression coloniale, qui lors de son voyage en URSS en 1936 a été l'un des tout premiers, à son retour, à dénoncer le stalinisme et l'oppression bureaucratique, on s'étonne donc que Gide, au cours de ses multiples voyages en Afrique du nord et plus particulièrement en Algérie, se soit tu, et finalement par ce silence, ait cautionné l'entreprise coloniale française et même y ait participé. Cet étonnement est le plus souvent un étonnement feint qui cache mal l'envie de trouver là un défaut si essentiel qu'il disqualifie l'œuvre de Gide dans son entier ou du moins jette sur lui un lourd soupçon. À ce silence, auquel on pourrait apporter mille explications, les critiques de Gide généralement trouvent une explication unique qui ne fait que le condamner davantage : l'Afrique du nord aurait été pour lui un sorte de territoire de ses plaisirs pédophiliques, et ce sont ces plaisirs qui l'auraient poussé au silence, à la complicité avec le système colonial. Les corps d'adolescents arabes lui auraient caché la misère, l'oppression, le système économique de spoliation.

Une telle interprétation est peut-être un peu trop vraisemblable pour être reçue comme vraie, en tout cas trop simple pour ne pas laisser d'autres hypothèses apparaître.

Sans doute, pour comprendre en quoi l'aventure personnelle de Gide a une signification propre, peut-être faut-il quitter les conventions idéologiques et faire le pari de s'appuyer sur la subjectivité qui est toujours, on le sait, plus complexe.

Si Gide apparemment n'a pas vu le colonialisme ou du moins si le colonialisme n'a pas fait l'objet pour Gide d'un discours particulier, s'il n'a pas été tout de suite saisi par le phénomène de l'oppression, c'est parce que ce monde colonisé, opprimé, spolié a d'abord été pour lui, pour son univers subjectif, un espace de libération personnel. Comment Gide aurait-il pu avoir la prétention de penser à la libération d'un peuple dont le premier don qu'il lui faisait était celui de sa propre liberté ? Et l'on arrive à ce paradoxe, qui n'en est peut-être pas un si l'on suit la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel, que, en réalité, Gide s'est placé à l'égard du pays colonisé comme le maître au moment où il perd sa maîtrise, où il perd toute maîtrise et tout pouvoir dans la mesure où il se rend compte que sa propre liberté, c'est l'Autre, c'est l'opprimé qui la détient. Au fond, pour comprendre Gide, il suffit de dialectique, il suffit de comprendre qu'il se place subjectivement au-delà de la relation colon/colonisé telle qu'elle prévalait historiquement et objectivement pour une autre relation dans laquelle les hiérarchies sont renversées, les places de pouvoir abolies, les structures de puissances suspendues. Ce qu'il faut admettre, c'est qu'au sein d'une situation historique donnée, une situation lourde d'enjeux politiques, économiques, idéologiques, un sujet puisse connaître une aventure subjective qui le libère du rôle social que ses origines lui imposent. Ainsi le peuple colonisé n'est pas toujours un peuple à défendre, un peuple sur lequel l'intellectuel occidental apporte, dans un mouvement de compassion, une idéologie libératrice, le peuple colonisé peut être aussi celui qui possède ce que le colonisateur ne possède pas et est incapable de posséder : écouter ce peuple, le voir, l'entendre, ce n'est pas seulement écouter, voir et entendre ses souffrances, c'est peut-être aussi écouter, voir et entendre ce qu'il possède et qu'on ne peut lui dérober à moins de se faire l'un des siens. Évidemment, ce que possède le colonisé est sans valeur pour le colonisateur une fois qu'il s'est saisi des choses tangibles (la terre et le pouvoir), c'est pourquoi il n'y fait guère attention. Gide, lui, est fasciné en Algérie comme dans toute l'Afrique du Nord par ce trésor libérateur dans lequel il se forgera peu à peu une nouvelle identité : le dénuement, le nomadisme, la nudité, la gratuité : tout le contraire de la misère pour lui.

*

À l'origine peut-être de cette relation si particulière au monde arabe, il y a un initiateur : Athman, le poète Athman pourrait-on dire, qu'il ren-

contre lors de son premier séjour en 1893, à vingt-quatre ans, en arrivant à Biskra, malade de tuberculose, et qui demeurera longtemps l'intercesseur, l'intermédiaire entre lui et le monde arabe. Si jusque-là la Mère a été une sorte de guide, elle est soudainement remplacée par l'enfant oisif, l'enfant poète (il a alors quinze ans), l'enfant qui détient une vérité essentielle. Ce n'est sans doute pas par hasard si la dispute la plus violente que Gide eut avec elle tourna autour d'Athman en mars 1895, lorsqu'il veut le ramener en France, comme si celui qui guidait au désert devait demeurer le compagnon y compris une fois de retour à Paris. Mais si l'expérience algérienne n'avait eu comme seul effet qu'un effet psychologique (libérer Gide de sa mère), l'expérience eût été restreinte, ce sont bien d'autres enjeux qui sont alors en cause.

*

Malgré son originalité, Gide, jusqu'à son départ pour l'Afrique du Nord, était resté dans la mystique du Livre, chère aux symbolistes depuis Mallarmé ; or, la véritable révolution spirituelle qui s'opère grâce à ce voyage aboutit précisément à abjurer cette fascination. Ce n'est pas que de manière naïve Gide ait découvert là-bas la « vraie vie », mais il comprend qu'écrire doit amener à une autre forme de subjectivité : le sacrifice de soi menait au fétichisme de l'œuvre, il doit maintenant conduire à autre chose. Ces paroles qu'il adresse à Saül dans *Les Nourritures terrestres* sont aussi adressées à lui-même : « Dans le désert, à la recherche des ânesses — tu ne les retrouvais pas, tes ânesses — mais bien la royauté que tu ne cherchais pas. » Telle a pu être, pour Gide, l'expérience du désert : la découverte d'une royauté sensuelle, née d'une ascèse qui n'a plus le Livre comme objet de culte : « Je me sentais si glorieux que quelque douleur n'eût fait, je crois, que m'exalter encore davantage. Je présidais à tout, sur tout, mais c'était d'une manière impersonnelle : je m'oubliais, m'éperdais dans une volupté imprécise, m'y dévouais absolument. »

D'une certaine manière, la découverte de l'Afrique du nord a coupé la vie de Gide en deux ; il en revient totalement étranger aux préoccupations de son milieu, avec un « secret de ressuscité » qui lui fait tout d'abord connaître « cette sorte d'angoisse que dut goûter Lazare échappé de son tombeau ».

Nomadisme et dénudation, tels pourraient être les maîtres-mots de Gide alors :

Ô torrents écumeux ! cascades, lacs gelés [...] transparents palais de la mer, votre fraîcheur m'attire, puis sur le sable blond, le doux repos près du repliement de la vague, car ce n'était pas seulement le bain que j'aimais, mais la mythologique attente ensuite, de l'enveloppement nu du dieu : en mon corps pénétré de rayons, il me semblait goûter je ne sais quel bienfait chimique ;

j'oubliais, avec mes vêtements, tourments, contraintes, sollicitudes et, tandis que se volatilisait tout vouloir, je laissais les sensations, en moi poreux comme une ruche, secrètement distiller ce miel qui coula dans mes *Nourritures*. (*Si le grain ne meurt*).

Cet hymne à la nudité revient sous d'autres formes, par exemple à propos de la traduction des *Mille et Une Nuits* de Mardrus, il écrit :

On lit ce livre comme on voyage ; partons-nous, que ce soit sans bagages ; il faut n'emporter rien, oublier tout ; ici, comme à Bagdad, l'habit européen fait tache si l'on ne peut d'abord s'y vêtir à l'arabe, alors il faut y entrer nu. J'eus la chance d'entrer nu dans ce livre.

Ce vertige de la nudité ne concerne pas seulement le corps, mais aussi, de manière peut-être plus significative encore, la relation à la propriété dont les *Nourritures* chantent l'abolition. C'est aussi l'abolition du livre comme fétiche, comme objet clos et fixe que chantent *Les Nourritures terrestres* dans la célèbre formule finale où Gide s'adresse au disciple : « Nathanaël, à présent, jette mon livre... » répétée trois fois et par laquelle il invite le lecteur à une nouvelle relation à la lecture et à l'écriture : le livre n'appartient plus à l'univers embaumé de la bibliothèque, il se dissout avec le lecteur, avec la lecture et disparaît une fois celle-ci achevée.

Athman est précisément la figure de l'écrivain sans livre, de celui qu'au fond Gide imite en appelant son lecteur à ne pas s'attacher à l'écriture comme objet. Voici le portrait qu'il en fait dans *Si le grain ne meurt* :

Au demeurant, [...] aussi peu fait pour gagner de l'argent qu'un poète, mais au contraire toujours prêt à dépenser et à donner. Quand il nous racontait ses rêves, on comprenait ceux de Joseph. Il aimait beaucoup les histoires, en savait beaucoup et les disait avec une gaucherie et une lenteur que Paul et moi nous nous plaignions à trouver orientales. Il était indolent et musard et possédait à un haut degré cette charmante faculté de s'exagérer son bonheur et d'évanouir le souci présent dans le rêve, l'espoir ou l'ivresse. Il m'aida beaucoup à comprendre que, si le peuple arabe, artiste pourtant, a produit si peu d'œuvres d'art, c'est qu'il ne cherche point à thésauriser ses joies.

Athman devient ici une sorte de modèle : celui d'une poésie de la dépense, du gaspillage heureux, de la non-thésaurisation et qui en France n'a connu qu'un seul exemple : celui de Rimbaud auquel on pense constamment à propos d'Athman, bien que Gide ne le cite jamais. Deux ans plus tard, de retour à Biskra, c'est encore le poète sans livre qui apparaît :

Athman passe le jour et la nuit à faire des vers. Parfois, il trouve de jolies choses :

Sous les palmiers, il n'y a pas de concerts...

ou encore :

Celui qui connaît
L'amour a bien bu l'eau amère

Et le temps ne l'intéresse plus,
 mais j'ai peur souvent, qu'il ne les trouve par hasard. D'ailleurs, il n'a que dix-sept ans.

Cet âge mythique qui à nouveau est une référence faite à Rimbaud. C'est cette année-là que Gide recueille deux poèmes d'Athman :

Deux ans j'ai cessé de faire l'amour et j'ai dit être religieux.
 J'ai fait mon voyage dans le Nord ; j'ai trouvé dans la fête, Baya...
 Elle a mis le peigne et les boucles d'oreilles.
 Et le poignard, avec la glace...
 Ses cheveux tombent de tous côtés,
 Pesés avec de l'or, bien arrangés.
 Personne ne peut l'acheter.
 Rien qu'elle ou moi...
 Les filles ont demandé quelques pièces —
 Et moi, faible (je suis pauvre),
 demain je vendrai quelques moutons
 Pour les belles avec leurs bagues soignées.

Le second :

Aujourd'hui, en passant elle s'est détournée ;
 Avec une ceinture d'or, les franges sur les cuisses, pendantes —
 Ce qui me fait souffrir, c'est sa propre robe blanche —
 Je passerai toute la nuit en courant,
 Et c'est moi qui fais aboyer les chiens.
 Si Rhamadan était un homme,
 Moi-même je lui casserai les genoux,
 Mais Rhamadan est venu de Dieu,
 Moi et toi acceptons ses souffrances.

Ces poèmes sont des poèmes ou plutôt des chants traditionnels, de sorte qu'Athman n'est pas un poète au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire un créateur, c'est plutôt le passeur, celui qui transmet. C'est-à-dire l'une des dimensions rimbaldiennes de la poésie. Passeur mais aussi passant, celui qui ne demeure pas.

Gide a eu un jour le projet de publier les poèmes d'Athman ; il y a renoncé. En voici quelques-uns, recopiés de lettres d'Athman à Gide¹ :

Si ton ami est miel
 Il ne faut pas le manger.

Extrait d'une lettre écrite pendant son retour de Paris dans le train (1900) :

Elle avait sans doute seize ans
 Je lui ai fait signe

1. Ces lettres sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet. Que M. François Chapon soit remercié ici de m'avoir permis de les consulter.

Et l'ai embrassée deux fois.
 Ses lèvres de cerises rouges ont augmenté mon charme.
 J'ai vu une lune faible sur la verdure du paysage
 Et j'ai vu des arbres noirs come le diable-Martin.
 À cinq heures du matin, la fille est partie.

À Saint-Étienne :

J'ai vu la sortie des ouvriers et des ouvrières
 J'ai pu passer pour ministre car j'ai mis les gants
 Et j'ai porté la serviette de mon ami Brousse
 J'ai dîné dans une grande brasserie
 Où se trouvent des belles filles
 Pour servir à la place des beaux garçons
 Il y avait parmi ces filles
 Une qui me plaisait assez
 Elle s'appelle Marianne
 Elle avait une taille superbe come une sculpture
 Cette fille est belle
 À faire disputer le père avec le fils.

Cet autre qui semble être un haïku :

Ô toi tu es lourd
 Et lourd et lourd
 Ton visage est humain
 Et ton ombrage est Éléphant.

Et cet autre :

Comme un nom oublié
 Depuis un mois je circule
 Pieds nus
 Habit déchiré de toutes les vieilleses
 Mépris couvrant le ciel
 Bouche pleine de sirop, pleine de miel.

Dans une lettre à Rilke, en route vers l'Algérie, et à qui il conseillait de rencontrer Athman, Gide écrit ceci : « Je ne pense à lui qu'avec un serrement de cœur, car un cousin qui l'avait été voir dernièrement me le peignit comme malade, à moitié fou, souffrant des yeux et dans une assez grande misère. » Puis : « Je crois cependant qu'il vous intéresserait et que vous trouveriez profit à parler avec lui. [...] il a cessé de l'être [guide] depuis assez longtemps déjà, ne sort presque plus de chez lui, m'a-t-on dit, complètement *absorbé* par les pratiques pieuses, perdu dans la prière et dans les méditations. »

Alors le poète est réellement sans livre. S'il écrit, c'est en voyageant ou sur les feuilles éphémères de lettres.

*

S'il y a pour Gide une réelle expérience politique de l'Algérie, alors

on pourrait dire que c'est une expérience fondamentale et totale puisque c'est celle du déracinement. Ce déracinement, Gide l'expérimente au désert, bien sûr ; notons tout de suite que c'est cette expérience qui le mettra à l'abri du grand mouvement idéologique de la fin du XIX^e siècle qui s'achèvera avec le grand massacre de 1914-1918 et dont l'idéologue en France fut, parmi tant d'autres, Maurice Barrès. C'est à partir de ces voyages en Afrique du nord que Gide lui dit dans un article célèbre : « Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? j'ai donc pris le parti de voyager. » De fait, l'expérience du désert est toujours l'anéantissement des limites, du territoire, des frontières, des racines. Il dit du désert : « La terre parle ici une langue différente, mais que je comprends maintenant » (*Feuillets*), puis :

J'aime infiniment le désert. La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable puis, dans l'absence de tout but, je ne savais plus m'arrêter et je me fatiguais très vite. Mais l'an passé je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de ne plus voir l'oasis. Je marchais ; je marchais jusqu'à me sentir immensément seul dans la plaine. Alors je commençais à regarder. Les sables avaient des veloutements d'ombre au versant de leurs monticules ; il y avait des bruissements merveilleux dans chaque souffle ; à cause du grand silence, le bruit le plus fin s'entendait, parfois un aigle s'essorait du côté de la grande dune. Cette monotone étendue me paraissait de jour en jour d'une diversité plus précieuse.

On pourrait multiplier les passages où le désert algérien est décrit : chaque fois s'inscrit le même désir de se perdre, non pas seulement au sens de se désorienter, mais surtout au sens de s'éloigner de là d'où l'on vient, perdre son point d'origine. Plus encore, on dira que le désert est l'espace qui l'éloigne de tout but. C'est ainsi que Gide, le protestant, jeune huguenot comme il s'est désigné lui-même, a trouvé au-delà des bréviaires religieux ou littéraires de son temps le véritable espace de son déracinement et de sa liberté. Si Gide, de retour en Algérie en 1903-1904, renonce au « grand projet » qui est le sien, d'en rapporter un livre important où « les plus graves questions économiques, ethnologiques, géographiques » devaient être soulevées, comme il l'explique dans sa petite préface au *Renoncement au voyage*, c'est que, quoique ces questions le passionnent, il est incapable de vivre autre chose que son expérience fondamentale — celle où il se libère de son occidentalité. Ce livre grave, il l'écrira à propos de l'Afrique noire, vingt ans plus tard, en allant au Congo et au Tchad. Il n'y a donc pas cécité ou aveuglement de Gide, au contraire, sans doute une lucidité extrême, celle qui lui faisait écrire à sa mère, dès son second voyage en mars 1895 : « Comme je souffre des Français ! ». Plus tard, d'ailleurs, revenant sur ce projet (en 1933), Gide écrit :

Si j'avais tenu ce journal, lors de mon premier voyage en Algérie, comme j'ai fait quotidiennement au Congo, sans doute eussé-je parlé de l'affaire des phosphates de Gafsa que je pouvais alors suivre de près, du retrait progressif des Pères blancs après la mort du cardinal Lavignerie, et surtout de l'arrivée des tonneaux d'absinthe pour la réduction des indigènes et de l'expropriation des Arabes par le procédé de la banque Cazenave selon une méthode monstrueuse que j'aurais sans doute exposée... (*Journal*, p. 1155).

Mais cette lucidité, ce sens critique extrême ne pouvait sans doute pas recouvrir complètement une autre dimension gidienne, la dimension lyrique, dira-t-on, cette dimension positive, sans ombre, par où, d'une certaine manière, il s'est fait lui-même arabe, homme du désert, homme du dénuement et homme nomade.

Le Désert inversé

par

SAÏD BENMERAD et SIMONE REZZOUG

Le bref récit d'*El Hadj* est écrit au cours des mois de juillet-août 1896, alors même que Gide travaille encore au manuscrit des *Nourritures terrestres*, achevées en automne. Il paraît en septembre dans le deuxième numéro du *Centaure*. Bien que nous ne nous attachions pas ici aux multiples rééditions du « conte », signalons que cette histoire dont Gide au moment de la composition dit qu'elle l'ennuie, qu'il « se rase », que c'est « embêtant à écrire » lui tient suffisamment à cœur pour vouloir la présenter en 1932 dans une édition de luxe accompagnée des illustrations en couleur de Mirza Ali Ispahani ¹.

Le soutien narratif en est constitué par la confidence d'un homme, El Hadj, le Pèlerin, qui raconte *a posteriori* comment de conteur populaire il est devenu prophète malgré lui.

Suivant un peu par hasard une caravane dirigée par le Prince de sa ville, il se voit contraint de jouer un rôle d'intermédiaire entre le peuple et son chef qui reste pour la masse invisible et silencieux. La colonne traverse d'immenses zones désertiques, pour s'arrêter finalement au bord d'un chott. Le prince meurt et El Hadj reconduit la caravane à sa ville d'origine en faisant croire au peuple que le Prince est encore vivant pour éviter que les hommes ne désespèrent. Il invente des règles d'abstinence et de soumission, et produit des miracles pour ramener le peuple à bon port.

1. En 1899, le récit est joint à *Philoctète*, avec *Le Traité du Narcisse* et *La Tentative amoureuse*. En 1912, il est repris dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités.

Le sujet en est le désert, « rien que le désert » écrit Gide dans sa correspondance. Effectivement le texte, sous forme de souvenir, tourne autour du désert comme autour d'un cimetière,

Des os blanchis, des coquilles vidées,
Des traces ; des traces ; des traces,
Que le vent du désert effaçait ².

Le texte est riche de sens et solliciterait de nombreuses lectures. La nôtre est délibérément partielle et partielle. Elle trouve ses bases dans une interrogation générale sur la signification des textes exotiques. Plus précisément, en quoi le lieu ici choisi et défini, en quoi la topographie du désert s'est imposée à Gide au moment de la composition du récit ? Qu'apporte le cadre à ce conte philosophique ? L'espace serait-il signifiant par lui-même, serait-il porteur de sens, y aurait-il un « génie du lieu », pour emprunter l'expression à Michel Butor ?

Sans doute l'aspect informel du désert permet-il une liberté générique. Gide donne le nom de « conte » à son récit de *El Hadj*, qui ne présente cependant que peu d'éléments mystérieux ou magiques. On sait par ailleurs que Gide ne se souciait guère de classification et qu'il a groupé dans la rubrique « récit » des œuvres techniquement fort diverses allant du bref roman à ses carnets de route. L'ambition des thèmes traités dans *El Hadj* trouvait probablement dans l'espace infini du désert la possibilité de se développer. Dans la forme vide qui théoriquement le constitue, peut s'engouffrer un imaginaire qui concilie les contraires, le rationnel et les mirages, la sécheresse du constat et l'élan mystique.

Le désert devient le moule en creux d'une histoire sans nom, hybride, échappant à tous les genres consacrés, brassant l'épopée d'un peuple, le chant d'amour mystique et celui de la poésie profane, le récit d'observation réaliste et la transposition symbolique.

Le désert est également, à un second degré, un espace de pèlerinage, défini comme l'accomplissement d'un certain nombre de rites, discours, actes, qui ne sont plus perçus par les pèlerins comme producteurs de vérités nouvelles, mais qui perpétuent un certain équilibre du monde :

C'était une chose étrange et je m'en étonnais dès lors, que notre marche semblât prévue et la route déjà précisée, comme si, passant avant nous, d'autres l'avaient déjà tracée.

L'aventure particulière, privée en partie de son originalité, s'inscrit ainsi curieusement dans un schéma général, indéfiniment reproduit. À la fin du récit, *El Hadj* envisage la possibilité de recommencer l'expérience

2. Dans le VII^e livre des *Nourritures* : « mon âme, qu'avez-vous vu sur le sable ? Des os blanchis — des coquilles vidées. »

du désert à la suite du nouveau Prince. La répétition ici n'entraîne pas une mécanique caricaturale, mais une schématisation et une abstraction qui vont être l'une des caractéristiques du récit.

Dans cette perspective philosophique, le désert jouerait dans *El Hadj* le même rôle que l'orient mythique dans la conclusion de *Candide*. Le lieu, cependant, dans le récit qui nous intéresse, est dépouillé de toute connotation exotique. L'impression générale est de tristesse et d'abattement : le désert est « morne », « morne le chott » auquel aboutit la caravane, « morne » le cœur d'El Hadj dans la désolation finale.

Aucune magie d'un ailleurs oriental ne se dégage de l'évocation du lieu : la caravane traverse un désert de sable, à plusieurs reprises nommé platement « interminable étendue », sans jamais entrer dans les oasis ni dans les villes. Les habitants des alentours contemplent avec indifférence ce peuple errant, pourtant étrange, dirigé par un prince invisible. Lieu et aventure sont ainsi banalisés à l'extrême. Dans le langage du poète El Hadj, la seule comparaison retenue est un cliché qui associe désert et eau³. Le rythme lyrique des *Nourritures terrestres* est ici et là repris, — « Mais des sables, El Hadj, que dirai-je? » —, de même que le questionnement du texte de Matthieu mis en exergue — « Qu'êtes-vous allé voir au désert, mais qu'êtes-vous donc allés voir au désert? » — ainsi transformé : « La plaine ! El Hadj ! que raconteras-tu de la plaine ? Il n'y a rien. N'est-ce pas que tu n'as rien vu dans la plaine ? » — ; la reprise, au lieu d'opérer une relance de la rêverie, bloque ici l'imaginaire et la parole. Le désert comme espace de dépaysement et de découverte n'est qu'une illusion de touriste. Or le narrateur, El Hadj, n'est pas un étranger, il est parfaitement intégré à son peuple, il sait le comprendre, même dans ses plaisirs futiles, il sait le diriger. Si étranger il y a, c'est peut-être le Prince qui « semblait, dit El Hadj, d'une autre race que nous ».

Gide n'en adopte pas pour autant un point de vue ethnologique. On trouve peu de marques de la civilisation arabe en texte : quelques invocations à Allah, une lune masculine, un rythme des chants, mais rien de précis dans leur contenu et apparemment aucun rappel de la poésie orientale. L'exergue même, empruntée au Coran — « Ô prophète, fais connaître tout ce qui est descendu sur toi à cause de ton Prince ; car si tu ne le fais pas, tu n'as pas rempli son message » — est faussée par la transcription de « Seigneur » en « Prince ». Toutefois il est probable que Gide connaissait certaines légendes qui se racontaient à Touggourt. L'une d'elles lui a

3. Le désert est comparé à une « mer embrasée » ; la tente du Prince, à une felouque ou une barque sur les flots.

peut-être inspiré le retour de la caravane à partir du chott considéré comme infranchissable. Aux environs des chotts Melrih et Merouane, se dresse en effet un rocher appelé « le Rocher du retour », *Kef ed Dar*, où s'arrêtèrent les premiers conquérants arabes, dit la légende, quand ils virent la « glace » inexplicable des chotts briller au soleil.

Le voyage inverse par ailleurs l'orientation attendue : venue d'une capitale du sud, riche en parfums, en lait de palme et en vin doux, la caravane se dirige vers le nord pour trouver un désert de plus en plus nu qui n'offre par lui-même aucune matière, aucun prétexte au chant. Les éléments mêmes du merveilleux sont annoncés ou commentés de façon rationnelle. Si la raison initiale du départ garde quelque mystère, les mirages eux-mêmes sont scientifiquement expliqués.

Poussant encore avant l'inversion des valeurs attendues quand on évoque le désert, Gide « escamote » le lieu : cette étendue sans borne et presque sans relief n'est que le support d'une expérience spirituelle qui ne relève que de la catégorie temporelle, qui n'a besoin que du temps pour se développer. On ne peut pas vivre au désert. Et il n'y a rien à y voir. On ne peut s'y arrêter que pour les haltes de nuit. Ce qui importe, c'est de le dépasser, d'arriver au bout du désert pour trouver quelque repos. Le désert ne serait autre qu'un espace à traverser, mais l'idée même de voyage étant mise en doute, seule demeure la marche, synonyme de fatigue et de tension. Le désert secrète un vertige horizontal provoqué par l'angoisse de cette infinie étendue à franchir.

Il y a bien un déplacement apparent de la caravane, vers le nord, mais le voyage se termine sur une fausse mer, une étendue ni liquide, ni solide où El Hadj s'embourbe dans la fange.

Quand on sait que la ville d'origine de ce peuple errant sans raison signifiée a pour nom *Bab el Khour*, la porte du marais, on ne peut que se demander si cette aventure partie d'un marécage magnifié parce qu'on l'a quitté et y aboutissant dans l'expérience de la mort, celle du Prince, guide, principe directeur du voyage, n'est pas tout simplement annulée par le récit circulaire. Il n'y a eu qu'apparence de déplacement dans l'espace. Le voyage de retour est d'ailleurs rapidement relaté. Seul se trouve consigné un temps d'ascèse pour l'expérience d'une passion dont les données sont à la fois l'intensité et la déception finale, la ferveur et la désillusion.

Mais le désert n'est pas qu'une abstraction, il joue un rôle précis dans cette expérience successive d'enchantement et de désenchantement. Il invite à la passion, fût-elle fausse, il sollicite l'imagination des hommes.

L'immensité désertique, dans sa forme silencieuse et sans vie, impose à l'homme la fable menteuse, l'illusion. Il fournit même un modèle de visions mensongères, celui des mirages. Ces « irréalités », dont « les objets sont ailleurs », représentent métaphoriquement la quête de ces nomades qui avant « l'irrévocable sommeil » de la mort, pour l'attendre ou s'y préparer, se forgent « la vision miragineuse d'on se sait quelle félicité ». Il faut croire pour avancer, pour survivre. C'est alors qu'intervient El Hadj, qui est avant tout poète. Il invente dans ses chants la rencontre du Prince et de sa fiancée sur un rivage au-delà de la mer et ce but fallacieux, œuvre de poésie, aimante la caravane, la soutient dans son expédition. L'ailleurs rêvé ne peut être qu'un anti-désert, un paysage occidental exhibé par El Hadj dans son entreprise de séduction du prince ; le cadre est composé de sources, de vastes jardins, de forêts profondes aux troncs variés, s'opposant à la « monomorphie des palmes ». Et c'est le miracle de la parole qui fait surgir et alimente la passion : « Ce que je chantais devenait ; après l'avoir chanté j'y croyais. »

Le Prince lui-même fait sienne l'idée de ses noces futures, imaginées par le poète et empruntant au chiisme la croyance en l'imam caché, à moins que ce ne soit à Virgile la venue de l'enfant-roi, prédit la naissance du fils qui « porterait son nom rajeuni, ce nom que nul n'a pu connaître et par qui tout le peuple serait gagné ». Pour supporter la terre aride, il faut donc découvrir la ferveur, car :

Tout ce qui n'est pas de feu
Sous cette ardeur se décolore

Aussi El Hadj se voue-t-il totalement à sa passion pour le Prince, passion qui est au début d'ordre quasi mystique : « Prince ! toute mon âme soupire ; mon âme languit après toi... »

Mais jour après jour la passion se fait plus exigeante, El Hadj cherche un signe concret de reconnaissance ; il voudrait éliminer les obstacles, la porte de toile de la tente, le voile qui cache le Prince ; il le supplie de lui montrer son visage. La foi va peu à peu s'en trouver ébranlée au profit d'une tendresse toute humaine. *El Hadj* ne retient pas la leçon des *Nouritures Terrestres* :

L'esprit saisit plus aisément la pensée
Que notre main ce que notre œil convoite.

Le désir en fait est souillure humaine qui entache les absolus. Le dévoilement est un piège. La main fiévreuse du Prince, sur la main d'El Hadj ou sur son front, non seulement n'apaise pas la soif d'amour de Poète, n'attise pas sa ferveur, mais introduit en son âme le doute et la désolation. Les *Nouritures* disent de même : « Dès que notre regard s'arrête

à elle, chaque créature nous détourne de Dieu. »

Le désert, « terre aimée des prophètes » (*Nourritures*), n'est plus le lieu des grands mystiques. Il n'est plus possible d'y découvrir l'absolu. La foi, confiance totale en un être supérieur, don spontané de soi, se dégrade en affection et ne se maintient plus que par un acte de volonté. L'amour demeure, mais nourri de pitié et de compassion ; loin de libérer, il enchaîne dans les lois humaines d'entraide, de solidarité, de responsabilité à l'égard d'autrui. C'est ainsi qu'El Hadj est amené à prendre en charge le peuple et le Prince mort⁴. Il perd la foi, mais assume son métier d'homme qui est pour lui celui de faux prophète. Renversant la réflexion de Kant, « Le ciel étoilé au-dessus de ma tête, et la loi morale en moi », Gide affirmerait : « Au-dessus de ma tête les étoiles "innombrées", et en moi la seule vérité humaine. »

Dans cette entreprise, son chant poétique lui aussi se dégrade : il lui permettait, « baigné d'amour, le soir, [de] crier des vers au bord des places, [et de] faire danser les enfants » ; désormais il ne peut plus que légiférer. Le chant est devenu fabulation. Le seul discours possible est celui qui trompe les hommes sur les motivations de leurs actes, sur les devoirs, les contraintes morales qu'on leur impose, pour leur sauvegarde.

Ce passage obligé de l'absolu au relatif, de la vérité à l'apparence est la leçon du désert. Il renvoie l'homme à la fragilité de sa condition. Après la mort du Prince, pourtant, El Hadj, dans sa solitude, pressent qu'il y aurait peut-être une autre source d'adoration dans la contemplation de « l'infini désert ». Mais il faudrait pour cela se débarrasser de tout ce qui est humain, « du peuple et de l'amour ». Cette joie alors ne pourrait être que silencieuse. Le Prince, avant sa mort, l'avait déjà dit à El Hadj :

Les seules choses périssables
 Ont inventé les seules paroles
 Et [que] celles qui ne doivent point périr
 Se taisent toujours, ayant tout le temps pour parler —
 Et [que] leur éternité les raconte.

Le sublime impose le silence. La foi rend inutile la prophétie ou, inversement, la prophétie feint « la ferveur passée pour dissimuler qu'elle est morte ». La parole ne sert plus que des dieux morts.

La limite du voyage, et de la connaissance pour l'homme, c'est la faus-

4. Écho de cette inquiétude dans *L'Immoraliste* : « Qu'est-ce que je fais donc pour sa joie ? Presque tout le jour et chaque jour je l'abandonne ; elle attend tout de moi et moi je la délaisse ! »

se mer à laquelle parvient la caravane, le chott infranchissable. Beauté apparente de la croûte de sel brillant sous la lune, mais dessous le limon, la vase. Le marais, défini comme « matière encore créée », symbolise l'avant-vie ou l'après-vie. El Hadj, qui a failli s'y enliser à genoux ou couché, rampe vers le sable de la rive. La condition humaine, c'est cet assemblage de brillance et de boue. La sagesse, c'est d'accepter cette dualité.

En 1896, Gide écrivait avec *El Hadj* un récit « rétrospectif » qui se voudrait mise au point de l'expérience vécue, désormais close, récit d'un homme qui aux deux sens du terme est « revenu » du désert. Le conte lui permettrait de rompre avec l'esprit des *Nourritures*, de créer un recul critique, de relativiser l'engouement pour le désert et d'exprimer des valeurs que les *Nourritures* ne pouvaient retenir.

Mais le désert, révélateur de mensonges, conduirait moins au désespoir qu'au scepticisme, à une démystification que l'esprit, tout compte fait, accueillerait avec une certaine complaisance, et avec une certaine sérénité. Par la-même l'aventure d'amour avec le désert, pourtant inscrite sous le signe du désenchantement, est inoubliable et exige inlassablement d'être redite sur le mode de la nostalgie.

« Je ne peux plus n'avoir rien connu que la ville, dit El Hadj à la fin du récit ; n'avoir pas traversé le désert. » . . .

« *Mens sana in corpore sano* » ou l'engendrement du nouvel être

par

MOHAMED LAKHDAR MAOUGAL

Je devais faire de la vie la palpitante découverte.

A. Gide, *L'Immoraliste*.

Il faudra, en parcourant *L'Immoraliste*, patienter jusqu'aux premières pages du second chapitre de la deuxième partie de l'ouvrage pour mettre à jour et découvrir la formule de l'engendrement du récit, ce récit voulu à vrai dire comme une révélation du secret de la vie, le « secret du ressuscité » (p. 144) selon l'expression même livrée et révélée par Michel, le personnage narrateur et organisateur du récit presque autobiographique comme aime à le rappeler Marc Beigbeder¹. Ce ressuscité ou revenant de chez les morts comme cela est souligné encore dans l'ouvrage, est devenu « un étranger parmi les autres » (p. 144) vivants, étranger à ces vivants qui croient vivre en se « contentant de paraître vivre » (p. 140). Et ce revenant donne donc sa première leçon avec toute sa passion nouvelle : « À propos de l'extrême civilisation latine, je peignais la culture artistique, montrant à fleur de peuple, à la manière d'une sécrétion, qui d'abord indique pléthore, *surabondance* de santé [souligné par nous] puis aussitôt se fige, durcit, s'oppose à tout parfait contact de l'esprit avec la nature, cache sous l'apparente persistance de la vie la diminution de l'esprit, forme gaine où l'esprit gêné languit et bientôt s'étiole, puis meurt. Enfin, poussant à bout ma pensée, je disais la Culture, née de la vie, tuant la vie. » (p. 145).

Nous voilà déjà au cœur de l'identité remarquable en présence des deux paramètres organisateurs — l'esprit et la santé — et du cadre cultu-

1. Marc Beigbeder, *Gide*, Paris : Éd. Universitaires, coll. « Classiques du XX^e siècle », 2^e éd., 1961.

rel, civilisationnel et historique qui sert de référence à leur tendue solidarité. Celle-ci est réaffirmée dans une locution, ici même dans le corps du texte, en contexte de proximité à la fin du premier chapitre de cette seconde partie. À la page 129, Michel dit : « Je rentrais ivre d'air, étourdi de vitesse, les membres engourdis un peu d'une voluptueuse lassitude, *l'esprit plein de santé* [souligné par nous], d'appétit, de fraîcheur. » Mais, pour prétendre au caractère opératoire de l'engendrement, la formule se doit de prouver son entité saine de toute altérité, pertinente dans son esprit et percutante dans sa lettre. C'est encore à la contiguïté du contexte textuel qu'il va falloir recourir pour déboucher la solidaire cimentation notionnelle qu'exige la justification de l'usage de la formule de l'engendrement. Cette cimentation apparaît en page 105 dans une expression de Michel subjugué par l'exemple du « tragique élan vers un état plus sauvage et plus intact » du jeune roi Athalaric plus enclin à la société des Goths impolicés qu'à l'insipide et tranquille éducation latine de sa mère. C'est en Michel même que la cimentation se réalise et ce, par le jeu de la construction syntaxique — l'anaphore du possessif : « je cherchais un contentement à y appliquer au moins mon esprit, puisque je n'y occupais plus mon corps ». Cette double détermination syntactico-sémantique est à vrai dire une espèce de catalyse de fusion qui a pour vocation de pousser la solidarité des contraires vers une dissimulation de l'un dans l'autre. Ce que notre formule d'engendrement explicite par le truchement du mot pivot référant à la santé. Il reste dès lors de sortie du texte le projet de l'écriture avec sa force illocutoire, son but illocutionnaire et sa visée. Tout cela est explicitement consigné dans le corps de l'ouvrage.

En ouverture du chapitre troisième de la première partie, qui traite, est-il besoin de le rappeler, de l'expérience de la revivification à travers le discours sur le corps, dans un espace d'oasis (Biskra) à la fin de l'hiver de la fin du siècle dernier, Michel confie :

Je vais parler longuement de mon corps. Je vais en parler tant, qu'il vous semblera tout d'abord que j'oublie la part de l'esprit. Ma négligence, en ce récit, est volontaire : elle était réelle là-bas. Je n'avais pas de force assez pour entretenir double vie ; l'esprit et le reste, pensais-je, j'y songerai plus tard, quand j'irai mieux. (p. 52).

Avant que de se livrer à une vérification de l'engendrement et à une analyse de ses mécanismes et de ses objectifs, il y a lieu de souscrire à ce réflexe, somme toute positiviste — qu'on nous le pardonne — de mettre à épreuve la fiabilité de la formule et de sa signification opératoire. Un pointage, à peu près rigoureux, des trois lexèmes de base qui constituent la charpente lexicale et sémantique de la formule, paraît ici d'une nécessité certaine, attendu que le volontarisme de l'écriture est souligné plus

d'une fois. Le texte de *L'Immoraliste*, dans l'édition Mercure de France de 1948 (c'est ce texte qui sert ici de référence), se présente comme suit. Trois parties textuellement inégales et différemment organisées structurent l'ensemble du récit. La première comprenant 83 pages réparties sur neuf chapitres, articulés eux-mêmes en deux souffles. Un premier souffle profond, longue inspi-aspiration prise pour survivre et pour conter. Il couvre les quatre premiers chapitres qui ont en commun un espace (Biskra), un temps (fin de l'hiver, début du printemps) et une expérience douloureuse du sentiment tragique de la vie ou de la survie, ce que Michel qualifie d'« affreux souvenir sans voix » (p. 39). Le deuxième souffle, longue expectoration qui chasse la maladie et fait sortir avec elle le souffle de la convalescence, rééquilibre l'esprit et le corps et fait renaître l'amour et l'inscrire au présent en le dépoussiérant des valeurs désuètes d'une morale inhumaine, contre nature et étriquée autant que répressive. La visée de l'esprit, détournée des mirages des lectures, est réajustée sur le corps. C'est la « découverte du charme adorable de vivre » (p. 97). Le bonheur est revendiqué à corps et à cris. L'expiration s'articule sur l'inspiration à partir d'une cheville maîtresse qui a charge de « symbioser » la santé et l'amour dans le désir et son accomplissement : « Jusqu'à présent, j'avais été trop las pour aimer » (p. 75). Dans cette première partie de neuf chapitres, les lexèmes organisateurs et de la formule et du récit se distribuent par ordre d'entrée comme suit :

Chapitres →	1	2	3	4	5	6	7	8	9	Total
Lexèmes ↓	19 p.	11 p.	11 p.	9 p.	5 p.	12 p.	4 p.	6 p.	6 p.	83 p.
Esprit	2	0	3	0	1	2	0	0	1	9
Santé	1	0	3	2	2	2	0	1	1	12
Corps	0	1	2	0	0	6	0	0	1	10

Quelques remarques s'imposent à première lecture de ce tableau synoptique. C'est dans les chapitres trilitères où se conjuguent les trois lexèmes organisateurs que se réalisent les rencontres puis la symbiose qui débouche sur le retour de l'état d'équilibre, c'est-à-dire la guérison, le bonheur, l'accomplissement de soi. En relisant de très près les trois chapitres multiples (3, 6, 9), on ne peut manquer de relever leur solidaire complémentarité.

Le chapitre 3, bien que marqué par une prédominance de la spiritualité — le corps étant encore malade et faible —, dit le discours sur le corps en

revivification et l'annonce dès l'ouverture (p. 52). Le chapitre 6, consacré presque exclusivement à la convalescence et au sentiment du présent, voit s'inverser le rapport de l'esprit et du corps. La préoccupation s'est de fait portée sur le corps. Et c'est au chapitre 9 que l'équilibre est enfin atteint, chapitre qui dit la découverte du bonheur et la fin du voyage avec la résolution de retourner au pays d'origine. Tout aussi étonnant est la solidarité qui lie les chapitres 4 et 8. Ils évacuent tous deux les lexèmes / Esprit — Corps / et ne retiennent tous les deux que le lexème / santé /. Ces deux chapitres ont aussi en commun la mise en valeur de la quête de la vie, le recouvrement des sens et la tension vers la « découverte du charme adorable de vivre » (p. 97).

Un chapitre se singularise dans cette première partie ; c'est le septième, qui évacue totalement toute référence à la formule de l'engendrement. En fait, toute cette première partie semble sous-tendre une quête et une exigence, qui, derrière les préoccupations spirituelles, corporelles et sanitaires, expriment en réalité une tension extrême vers le « savoir être libre » (p. 20).

On peut dire que cette partie-préambule pose en réalité les fondements de la nouvelle phénoménologie qui reconstruit l'ÊTRE et la vie à partir d'un rééquilibrage de l'esprit comptable du temps et du corps mesurant l'espace dans une expérimentation de revivification et de recouvrement de la sensibilité et de la sensualité.

La deuxième partie du récit, la plus importante textuellement parlant (en nombre de pages et de signes), est consacrée au retour en France, et principalement aux deux séjours en Normandie, entrecoupés par l'intermède parisien. Dans cette partie composée de trois chapitres plus consistants, plus analytiques, l'inscription des lexèmes organisateurs du récit et de la formule traduit une nette réduction quantitative et une distribution pertinente.

Chapitres →	1	2	3	Total
Lexèmes ↓	28 p.	41 p.	32 p.	101 p.
Esprit	3	3	1	7
Santé	1	2	0	3
Corps	0	0	1	1

Il apparait clairement dans cette deuxième partie que la préoccupation corporelle a cédé la place à la spiritualité, comme pour traduire une re-

chute dans le mal originel, le mal distillé par cette éducation corporelle, stricte, sévère et qui ne s'intéresse qu'à l'esprit.

Pourtant, il y a tout lieu ici de distinguer, en affinant l'analyse descriptive, les parts de l'esprit et celles du corps dans l'expérimentation phénoménique des espaces et des temps. Les lieux semblent, en tant que matrices de cette expérimentation, jouer un rôle déterminant, avec les temps, bien entendu. Dans le premier chapitre de cette partie, celui du retour en Normandie et de la prise de possession du domaine familial hérité et quelque peu délaissé, le corps qui n'est plus objet et but de préoccupation est évacué. L'esprit se définit par la santé comme si le lieu de l'enfance et de la première éducation protestante rigoureuse reprend ses prérogatives de façonnage et de modelage de l'être ; cet être guéri, qui n'est dès lors appréhendé, selon la formule de Michel lui-même, que comme un « esprit plein de santé » (p. 129). Ici se joue le processus du retour du refoulé qui va procéder, de par l'action du chronotope « normand », à reconverter la phénoménologie curative et rééquilibrante en une nouménologie recomposant l'être à partir des repères des valeurs culturelles et civilisationnelles, ces mêmes valeurs qui furent à l'origine du déséquilibre premier : « cependant je réservais de mon mieux la fin du jour et de la soirée à la préparation de mon cours. Mon travail avançait ; j'en étais satisfait et ne considérais pas comme impossible qu'il valût la peine plus tard de réunir mes leçons en volume. » (p. 121). Et la vie spirituelle de reprendre ses droits : « je m'ingéniais laborieusement à dominer sinon à supprimer tout ce qui la [l'apologie de l'inculture] pouvait rappeler autour de moi comme en moi-même. » (p. 130). Le renforcement de la référence spirituelle est manifeste avec le changement de la matrice chronotopique. Dans le second chapitre de la deuxième partie, la préoccupation corporelle est totalement absente ; et c'est l'esprit qui accapare l'être. Le lieu en est tout indiqué : Paris. Et c'est le temps du retour à la vie de l'esprit et aux préoccupations intellectuelles et morales (cours au Collège de France, soirée avec Ménilque, etc.). C'est le retour à la condition du « chartiste », préoccupation qui n'est pas propre à Michel. Les quatre usages du lexème /esprit/ dans ce second chapitre traduisent le point de vue et l'observation distante de l'esprit (« frivole des salons » [p.140], vivace et plein de santé quand il est en contact avec la nature [p.145], « mort une fois gagné dans la Culture devenue figée » [p. 145]). Cet esprit dont il est question est celui, factice, qui participe au lexème à l'illusion. Le sort qui est fait ici même dans ce chapitre au lexème /santé/ est quasi identique à celui du lexème /esprit/. Les deux usages de ce lexème traduisent aussi une observation distante : « surabondance de santé » des civilisations latines et de la culture artistique « en phase de jeunesse » (p. 145), « la santé exigée

par la vie hasardeuse et dangereuse de Ménélaque » (p. 154).

En fait, par rapport à Michel lui-même, on peut conclure que ce second chapitre est manifestement celui de l'intellection et de l'effacement de toute référence explicite phénoménologique. Ce chapitre où il est surtout question de réflexion sur la Culture et sur ses nocives influences, est un chapitre qui traite de l'aliénation de l'être qui vise plus à paraître et à parader qu'à réellement et intensément exister : « il me parut que la plupart ne vivaient point, se contentaient de paraître vivre et, pour un peu, eussent considéré la vie comme un fâcheux empêchement d'écrire... Les uns et les autres causaient habilement des divers événements de la vie, jamais de ce qui les motive. » (p. 141). Il y a chez Michel une conscience aiguë de cette contagion dissolvante de la vie qui lui vient de ces êtres obnubilés par l'esprit : « Ils vivent, ont l'air de vivre et de ne pas savoir qu'ils vivent. D'ailleurs, moi-même, depuis que je suis auprès d'eux, je ne vis plus. » (p. 143). Ainsi s'explique l'effacement de la formule phénoménologique dans cet espace parisien de l'écriture et ce temps gaspillé des convenances et des parades.

Dans le troisième chapitre de cette seconde partie, qui se veut en quelque sorte un prolongement provincial de la vie parisienne, les mêmes effets se prolongent. Cette retraite à la campagne est l'expression d'un repli sur soi-même, sur la vie du couple éprouvé par la perte du bébé, par la mort. Ce troisième chapitre accentue la distanciation. Le corps autant que l'esprit ne sont ni exprimés ni appréhendés en fonction de l'être en question, en situation de « moi » ou du « Je ». Mais ce qui est ici intéressant à souligner, c'est que l'être en question est celui-là que Michel nomme « un loustic nommé Bute, que le régiment venait de nous renvoyer tout pourri — j'entends quant à l'esprit, car son corps allait à merveille » (p. 192). En fait, Bute serait le pendant opposé de Michel de la première partie du récit — l'un ayant l'esprit sain et le corps malade, l'autre l'esprit malade et le corps sain. Dans cette seconde partie le dit du corps et de l'esprit caractérise Bute, alors qu'il est observé un non-dit pour ce qui concerne Michel. Peut-être parce qu'il y a à ce moment entre ces deux êtres une certaine similarité qui explique que Michel ait été attiré par ce personnage : « c'était un de ceux de mes gens avec qui je causais le plus volontiers ». (p.192). Peut-être aussi que ce qui rapproche ces deux êtres devenus somme toute semblables, c'est qu'ils ont tous les deux des corps sains mais surtout des esprits façonnés. En tout cas, seul Bute fait l'objet d'une observation dans ce chapitre quant à l'esprit et au corps jusque-là restés la préoccupation première et essentielle de Michel. Toujours est-il que cette relative sympathie du maître pour son employé, et le désir de le rencontrer et de l'entretenir, tranche d'avec l'étrangeté souli-

gnée et confirmée que ressent et exprime Michel au milieu de ses semblables collègues et confrères parisiens, étrangeté déjà évoquée au chapitre précédent.

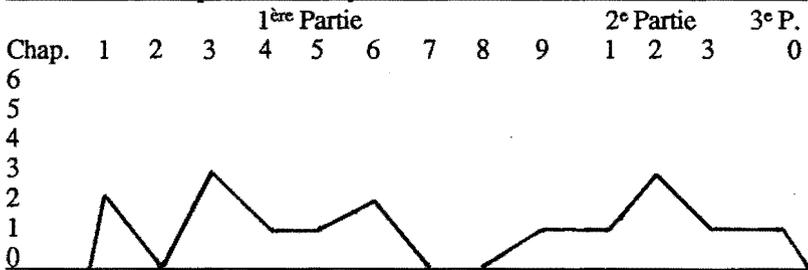
La troisième partie du récit, ensemble lisse et uniforme sans subdivision, relate le second voyage qui s'ouvre sur une première désaliénation de Michel, par le projet de mise en vente du domaine hérité de la Morinière. C'est le récit de la rupture des amarres et du besoin presque oppressant de partir, car partir est devenu une nécessité vitale, tant l'enracinement et l'immobilisme ont fini par stériliser la Culture, la rigidifier, figer l'esprit, confiner le corps et effacer ces différences qui font l'être. Partir c'est rompre avec le sol car, en reprenant le chemin de l'ailleurs, Michel semble reprendre à son propre compte ce jugement d'André Gide lui-même qui écrivait une décennie auparavant : « Le même sol ne réussit pas longtemps la même culture. » (*Journal*, 1891). Partir, c'est chercher à assouvir un appétit et un désir de nouveauté, indispensables réflexes pour empêcher la Culture de se figer en éducation stérilisante. Celle-ci ne visant qu'à créer des types en effaçant ces originalités qui font les êtres authentiques (Gide, *Nourritures*, p. 21). Ce deuxième voyage, qui prend en apparence prétexte de la maladie de Marceline — ici le corps malade de l'épouse — est en fait le voyage de la revivification de l'esprit qui n'a pas su se reprendre, se renforcer et se consolider ; l'esprit a succombé car il n'avait pu ni se prémunir lors du premier éloignement du lieu d'origine. Est-ce à dire que Gide ici souligne le caractère profond de l'aliénation spirituelle par la Culture ?

Tout porte à le croire. Interrogeons pour ce faire les lexèmes organisateurs du récit et de la formule. Dans toute cette dernière partie, le lexème /esprit/ ne se manifeste qu'une seule et unique fois, et c'est justement dans un usage très pertinent qui traduit l'extrême aliénation. Parlant de son propre esprit, Michel dit : « Ah ! désemparrasser mon esprit de cette insupportable logique !... Je ne sens rien que de noble en moi. » L'esprit est donc devenu le point nodal de focalisation des préoccupations de Michel, si bien qu'il pervertit les intérêts intellectuels et spirituels en une quête ciblant la recherche de la connaissance de soi en vue de rétablir l'équilibre de l'être : « D'Histoire il n'était plus question ; depuis longtemps déjà, mes études historiques ne m'intéressaient plus que comme un moyen d'investigations psychologiques. » (p. 220). Pour ce qui est du lexème /corps/, son usage dans cette partie laisse percevoir un retournement de situation par rapport à la partie précédente. Son occurrence est plus marquée que celle du lexème /esprit/ et ses usages sont ici particulièrement significatifs. Le corps est exprimé avec distanciation et une certaine admiration (« ces beaux corps », p. 241, et « son corps », p. 256).

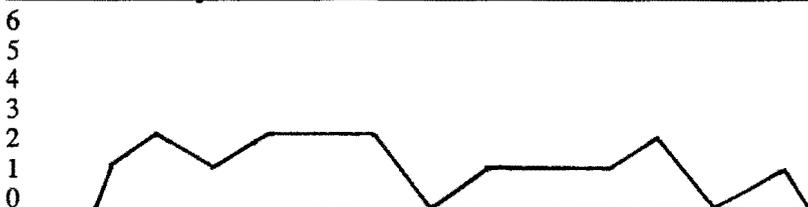
Mais il y a comme l'expression d'une nostalgie car la distanciation n'est pas théâtrale, elle est temporelle. Il s'agit de souvenirs de corps, tout particulièrement les corps des enfants biskri autrefois très beaux mais enlaidis depuis, et le corps de la sœur d'Ali, la belle « naïliya » (des Ouled Naïls). Quant au troisième usage impersonnellement marqué, il participe en fait à mettre en valeur les rapports du corps avec la santé, et cela pour souligner le commun réflexe de préserver le corps pour préserver la santé, alors qu'ici Michel dit explicitement que sa « nouvelle santé » (p. 234) le dispense de toutes ces précautions habituelles qui servent à préserver le corps. Cette relation du corps et de la santé trouve ici sa pleine signification de par la contiguïté contextuelle. En effet, c'est dans la même structure phrastique que les deux lexèmes sont employés, et tout particulièrement ici pour dire la solidarité de la santé et du corps, cette santé retrouvée grâce à laquelle le corps n'est plus soumis à toutes ces précautions imposées qui l'obligent et le façonnent.

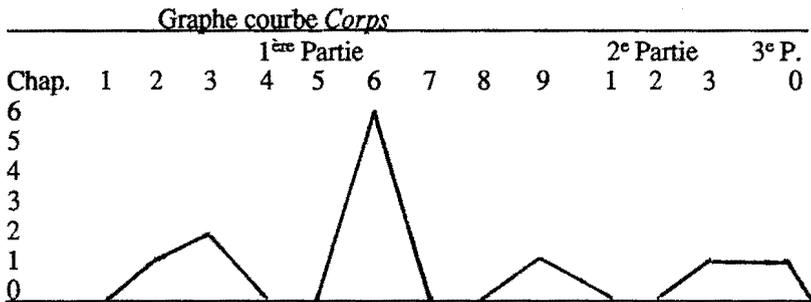
Pour en finir avec cette approche descriptive, une représentation graphique pourrait aider à visualiser de manière plus claire et plus explicite les relations de solidarité, de contiguïté et d'exclusion entre les trois lexèmes de la formule. La saisie en graphe des contiguïtés — contextualisation textuelle — permettrait de voir l'investissement de la formule de l'engendrement géno-textuel dans le texte même du récit.

Graphe courbe *Esprit*



Graphe courbe *Santé*





Après avoir décrit et analysé le fonctionnement du récit à partir de la formule géno-textuelle, non pas structurée et structurante — le génotexte, dit Julia Kristeva, n'est pas une structure ² —, mais une opération avec des catégories analytico-linguistiques dont la fonction n'est pas communicative mais productrice de signification, essayons d'interroger le texte à partir de deux lieux illocutionnaires privilégiés qui semblent surdéterminer le sens et le but de l'œuvre : le prologue et l'épilogue. Ces deux surfaces textuelles qui cernent le récit se veulent en situation de procès présent, de temps de confrontation plus que de confession.

D'abord l'*incipit* — prologue — est une lettre adressée par le narrateur rapporteur du récit à son frère resté en France pour solliciter une rapide et urgente intervention en faveur de Michel sur le point d'être perdu pour la société par enfermement sur soi-même. Cette lettre a une fonction perlocutionnaire évidente, renforcée par des assertions expressives très marquées. Dès l'annonce du récit qui doit faire l'objet de la communication en vue d'une intervention salvatrice, le jugement est alarmiste : « il [le récit] me paraît affreux » (p. 13), et ce côté alarmiste est expressément exagéré pour accentuer l'intérêt pour le récit et aiguïser à outrance sa fonction apéritive : « Quand je reçus de Michel ce mystérieux cri d'alarme, je prévins aussitôt Daniel et Denis et tous trois, quittant tout, nous partîmes. » (p.15).

Le prologue met alors en place le cadre de contextualisation situationnelle qui va préparer la profération du texte-récit lui-même. Cette mise en place se développe dans quatre directions ou selon quatre axes :

- le locuteur, son statut, son état et sa situation
- le lieu où va se dérouler le récit-confrontation

2. Julia Kristeva, *Recherches pour une sémanalyse*, Paris : Éd. du Seuil, coll. « Tel Quel », 1969.

- le temps de la mise en place du rituel initiatique
- les actions.

	locuteur	lieux	temps	actions
Statuts	sans, asocial	terrasse, maison élevée, village haut, isolement	sans chronologie, pas de précisions	ritualisées : baisers graves, 10 paroles, mutisme, silence, recueillement
États	désespoir, envoûtement, mutisme, esseulement	désert, maison pauvre, sans fenêtres, entrée du village	déclin du jour. Nuit	dîner frugal
Situations	détresse	Oasis, Biskra	fin de jour, veillée	prise de parole nocturne

La distribution des catégories actanciennes permet dès ce prologue de noter et de relever l'existence d'une construction d'un univers exceptionnel devenu à force d'épreuves l'univers habituel de Michel comme si ce dernier avait fini par s'intégrer totalement à ce microcosme dont l'harmonie complète est bien séduisante et en tout cas captive et envoûte les amis venus « sauver » la brebis égarée. À croire que ce microcosme dans lequel s'est réfugié Michel est une espèce de retraite, de refuge aux caractéristiques très parlantes et que l'on peut décrire par une énumération lexico-sémantique très pertinente : associabilité ou marginalité ou retraite, esseulement dans le mutisme et dans le désespérant envoûtement vécu dans l'austérité (tout cela caractérise le locuteur). Le locuteur est comparé à Job le personnage biblique (p. 18). Cet état dans lequel se trouve Michel est en adéquation presque parfaite avec le lieu où il demeure : maison isolée à l'entrée du village, lui-même surplombant la plaine désertique. Cette élévation met cette maison, la première du village, en situation de havre d'hospitalité ouvert à tout (pas de fenêtres). Ce qui renforce cette idée de refuge plus que de retraite est le fait que le village se trouve dans l'oasis. Le troisième paramètre des caractérisations est encore plus explicite : temps sans chronologie, sans précisions autres que les repères naturels solaires. Deux grands moments distribuent le temps : le jour et la nuit. Le jour ou la fin du jour est le temps de la rencontre, du délasserment, du recueillement, du silence ; cependant la nuit c'est le temps de l'échange verbal, du discours de confession voire d'implication et de complicité :

Et tous trois, pareils aux trois amis de Job, nous attendîmes, admirant sur la plaine en feu le déclin brusque de la journée. Quand ce fut la nuit, Michel

dit... (p.18).

Eu égard aux caractérisations dégagées par l'analyse dite des A.D.E.L. (Analyse des discours à entrée lexicale), la fonction de ce récit qui semble ici être privilégiée parmi toutes les autres, c'est la fonction communicative à intention initiatique : accueil grave, maîtrise de soi, échange parcimonieux de paroles, sustentation frugale, élévation pour voir les espaces infinis, références bibliques, début de discours avec le déclin du jour. Les invités font aveu de transfiguration après un premier passage par un état statique neutralisé à vocation préparatoire au nouvel état extatique :

Je ne suis ni triste ni gai, l'air d'ici vous emplit d'une exaltation très vague et vous fait connaître un état qui paraît aussi loin de la gaieté que de la peine ; peut-être que c'est le bonheur. (p. 14).

L'épilogue rompt tout d'abord le long récit par un long intermède où Michel observe un silence qui permet au narrateur-rapporteur du récit de reprendre à son compte la narration et de donner les états d'âme du moment. Le récit a fait de l'effet, il a envoûté, il a arraché le sentiment de compréhension, voire de complicité des amis :

Il nous semblait, hélas ! qu'à nous la raconter, Michel avait rendu son action plus légitime. De ne savoir où la désapprouver dans la lente explication qu'il en donna, nous en faisait presque complices. Nous y étions engagés. (p. 253).

L'épilogue est ensuite focalisé sur le locuteur-narrateur comme pour le présenter et pour le donner à voir après l'avoir longuement entendu. Mais il n'est pas décrit, il est apprécié et jugé moralement et subjectivement, comme pour noter fondamentalement son changement d'état d'esprit et de mentalité. C'est précisément ce changement qui aura frappé ses amis en premier lieu, ce qui est du reste rapporté dans le prologue :

Un changement se produisait en lui, que nous n'expliquions pas encore... (p. 15).

Il ressort des observations que Michel a acquies une grande, voire parfaite maîtrise de soi : « Je ne distingue pas en lui, même à présent, la part d'orgueil, de force, de sécheresse ou de pudeur. » (pp. 253-4). Là encore, le repérage lexico-sémantique permet de mieux cerner le changement qui s'est produit en Michel, et ce à partir soit de mots soit d'expressions : « sans un tremblement de voix ; sans inflexion ni geste ; sans émotion quelconque, cynisme, orgueil ; etc. » Si le récit est raconté sans grands états d'âme, il est toutefois rapporté avec des appréciations et des jugements qui apparaissent dans les textes du prologue et de l'épilogue. Les impressions livrées dans le prologue s'attachent surtout à décrire les états d'âme des convives et amis venus au secours de Michel. Elles disent l'étonnement et même le ravissement, comme si ce dépaysement forcé, nécessité par l'appel au secours de leur ami, les a presque obligés à ac-

complir eux-mêmes une sorte de « hadj » ou pèlerinage initiatique. Il semble que c'est ce ravissement, cet enthousiasme, cette exaltation très vague (p. 14) qui constituent le socle subjectif et émotionnel qui a pour fonction de préparer les interlocuteurs de Michel à recevoir son récit dans une perspective perlocutionnaire qui les prédisposerait à accomplir ses volontés, attendu que les leurs auront été par le récit envoutées, subjuguées, soumises, préparées à exécuter ses désirs et ses souhaits. Ils auront au bout du récit atteint ce stade de disposition exprimé par ce même lexème qui est formulé en page 14 dans le prologue, dans une structure phrastique interrogative : « peut-être que c'est le bonheur ? », interrogation à laquelle répond dans l'épilogue cette assertion de Michel : « je sens le bonheur trop présent. » (p. 254).

Comment cela a-t-il pu se faire ? Comment Michel, cet homme autrefois si austère, si puritain et si docte, aux regards si clairs (p. 15) est-il devenu cet être sans volonté (p. 255) et comment ses amis risquent-ils de connaître le même sort ? C'est encore dans l'épilogue que nous en avons l'explication. Avant que de venir à Biskra de sa Normandie, Michel était malade, mais la plus terrible de ses maladies, celle-là même que portent encore en eux-mêmes ses amis, c'est le déséquilibre de l'être dont l'éducation rigoureuse n'aura touché que l'esprit, la pensée, l'intellect et ce monde des idées, « cette grande fixité de la pensée qui fait les vrais hommes » (p. 254). Ce monde mental, ce monde des idées et des mots qui prétend fonctionner en lui-même et pour lui-même se constitue en cible et en centre. Il est de par l'éducation conditionnement valorisé comme la cible de la visée d'ajustement à laquelle le monde se doit de référer. Nul doute dès lors qu'entre le monde et les mots s'instaure un nouveau rapport auquel Michel voudrait sensibiliser ses amis, ses adeptes, et cette nouvelle adaptation qui bouscule des siècles d'éducation-conditionnement où l'esprit s'est taillé l'essentiel, au détriment du corps, au détriment du bonheur, au détriment de la vie. La libération du corps par la pratique inassouvie du désir et des plaisirs (p. 254) a provoqué un nouveau déséquilibre qui accuse une mutation de la phénoménologie spirituelle première en une phénoménologie corporelle et jouissive. Ce nouvel « état d'être », dit Michel, est entretenu par le climat, par la persistance de l'azur, par l'omniprésence de la splendeur et de la mort (pp. 254-5). Il y a lieu de relever ici l'adéquation entre la pensée et l'environnement, car ce dernier impose une volupté à laquelle il est impossible de résister, d'autant que la volupté est soutenue par le désir. Ce microcosme dans lequel semble être fait prisonnier Michel a pu paraître, en tant qu'envers de l'espace européen de l'éducation première, un lieu de libération parce qu'il a commencé par être un lieu de guérison et de rééquilibrage. Dès lors qu'il envoûte,

qu'il emprisonne, le voilà devenu un lieu d'aliénation d'où Michel a grand mal à s'éloigner. Et c'est ce qui explique l'appel au secours qu'il a fini par lancer à ceux-là mêmes dont il avait commencé par se détacher. Et si ce lieu est en tout cas vide — mise à part la présence justifiée des enfants et de la jeune femme qui vend ses charmes, ou l'allusion aux personnes couvertes de vermine à Touggourt sur la place, il devient évident que la libération de Michel n'est nullement fonction de ses contacts avec les autres êtres (il n'y a ici ni altérité ni altruisme), Gide a sans doute voulu rester fidèle jusqu'au bout à sa morale de l'époque — à savoir le début du siècle et avant la période de ses grands engagements —, s'autonomiser et s'individualiser et rompre avec ses fréquentations. C'est en tout cas ce que laisse penser son critique et biographe Marc Beigbeder. Cette hypothèse de l'individuation ou de l'individualisation est peut-être à corriger, au risque de servir ici de base à la référence immoraliste.

Or cet ouvrage, « immoraliste », n'est pas un manifeste immoraliste ou l'apologie de l'immoralisme dont Michel dit en souffrir à vouloir y échapper. Mais la focalisation sur soi est à notre sens une souscription au code de composition littéraire mis au point et donné en référence par Montaigne, qui aura beaucoup intéressé, sinon passionné Gide. Or le commentaire de Gide aux *Essais* de Montaigne est ici instructif à plus d'un titre, d'autant qu'il porte sur la quête de « l'être authentique », « être réel », qu'« une figure conventionnelle de l'humanité tente de recouvrir³ ».

Gide précisera ce projet de Montaigne comme s'il expliquait le sien propre : « Il se peint pour se démasquer » ; autrement dit, il se démasque pour mettre à jour en lui « l'être véritable [qui] est le commencement d'une grande vertu », phrase de Montaigne, mots admirables dont il dira : « je les fais miens ». Reprenant Montaigne pour mieux expliciter son projet, Gide dira cette assertion tirée des *Essais*, Livre III, chap. 2 : « Je ne peins pas l'être, je peins le passage » ; formule qui dit substantiellement *L'Immoraliste*. Et comment dire le passage sans passer soi-même par cet état ou ce statut d'ÉTRANGER, étranger à tout et à commencer à soi aussi. L'étrangéité dans *L'Immoraliste* est une donnée première de la logique des possibles narratifs. Michel ne s'intéresse aux autres que pour autant qu'ils lui permettent de prendre conscience de lui-même par ses désirs, par ses loisirs, par ses comportements. Même pour le monde extérieur des choses et de la nature, il est étranger et, comme Meursault, cet autre étranger corporicide celui-là, Michel est victime du climat, du soleil, de la chaleur, de l'éblouissement. En en prenant conscience, il ne

3. Gide, *Les Pages immortelles de Montaigne*, Paris : Corrèa, 1946.

pense qu'à échapper à cet engrenage, il craint pour sa santé mentale, pour ses convictions, pour sa morale, il craint en un mot d'en arriver un jour au geste fatidique de Meursault, lui qui croit en l'Homme.

Alger, le 17 mars 1993.

André Gide en Algérie. Les écrivains d'Algérie face à la morale gidienne

par

GUY DUGAS

Mon propos, comme l'indique le titre donné à cette contribution, sera triple : il s'agira d'abord de présenter, très rapidement, les divers voyages de Gide en Algérie (partie « Itinéraires ») et le rôle qu'a joué ce pays dans son œuvre (partie « Inspiration »), pour ensuite renverser la perspective et tenter de voir comment les idées et les œuvres de Gide ont été perçues par les écrivains de l'Algérianisme, puis de l'École d'Alger (partie « Réception »).

I. ITINÉRAIRES

Il y a eu cent ans en octobre, le 18 octobre 1893 très exactement, André Gide, sans rien connaître de ce qui l'attendait outre-Méditerranée, s'embarquait à Marseille, en compagnie de son ami le peintre Paul-Albert Laurens, en direction de Tunis et de l'Afrique du Nord.

Pour quelles raisons ? Dans quel but ?

En réalité, cette découverte, qui tournera vite à la fascination, est déjà tout entière contenue dans l'enfance et les aspirations contradictoires du jeune Gide, Normand et catholique par sa mère, Cévenol et protestant par son père, dans son adolescence écartelée entre ferveur religieuse et sensualité. L'Orient mythique, il l'avait déjà approché par ses lectures, notamment celle des *Mille et Une Nuits*, qui restent, selon ses dires, parmi les rares souvenirs heureux de son enfance « solitaire et rechignée ». Si bien que — instant privilégié de l'existence où la réalité semble subitement rejoindre les mythes entrevus dès l'enfance — l'arrivée à Tunis constitue

un moment d'exaltation rare : « Nous étions à cet instant de la vie où le ravissement de toute nouveauté vous enivre ; nous savourions à la fois notre soif et son étanchement », écrit Gide dans *Si le grain ne meurt*. Très vite, munis d'une recommandation du Résident Général Rouvier, les deux voyageurs envisagent de rallier Biskra par le Sud tunisien. Il semble même qu'ils aient conçu — bien avant Myriam Harry qui, dans *La Tunisie enchantée* (en 1931 seulement), se flatte d'avoir été la première à en tenter la traversée — le projet un peu fou de traverser le légendaire et dangereux Chott el Djérid, ce dont fait foi une lettre de Gide à sa mère : « Nous regretterons malgré tout et toujours cette promenade qui nous eût laissé d'inoubliables souvenirs, si nous en étions revenus — mais il y avait vraiment trop de chances pour y rester. » (Biskra, 25 nov. 1893). Projet abandonné d'autant plus vite que Gide semble se ressentir de plus en plus d'une « sorte de rhume sournois », contracté avant son départ de France : « Sans cesse je devais prendre des précautions, m'inquiéter si je n'étais pas trop couvert, ou trop peu. Dans ces conditions, se lancer dans le désert était folie. Mais je ne voulais pas y renoncer. » (*Si le grain ne meurt*). On trouve trace de ces soins attentifs et égocentriques dans *L'Immoraliste*, où ils sont transposés sur la personne du héros, Michel.

André Gide et Paul Laurens feront donc demi-tour et, via Tunis, gagneront Constantine en train, puis Biskra, où ils seront rejoints par la mère de Gide, appelée en renfort. Après, toutefois, que celui-ci ait été initié, à Sousse, aux plaisirs homosexuels, par le jeune Ali — « petit épisode dont le retentissement en moi fut considérable. Il est plus mensonger de le taire qu'indécemment de le raconter. » (*Si le grain ne meurt*).

De janvier à avril 1895, Gide fera un second séjour en Algérie, avec l'intention marquée de s'y fixer : à Alger tout d'abord, puis à Biskra, où Gide fait l'acquisition d'un terrain. Mais la brutale maladie, puis la mort de sa mère écourteront ce voyage, que rendront décisif ses retrouvailles avec Oscar Wilde, que le jeune écrivain avait déjà eu l'occasion de fréquenter à Paris et en Italie. Cette fois-ci les théories de l'auteur du *Portrait de Dorian Gray* ont le temps de séduire le jeune Gide, et les deux hommes deviennent amis et compagnons de débauche, jusqu'à ce que Wilde regagne Londres, où l'appelle l'instruction du procès qui lui est intenté. Selon le professeur Jean Delay, c'est même le scandale qui suivit la condamnation de Wilde qui, lui ouvrant les yeux sur le genre de relations que son fils pouvait entretenir avec l'Irlandais, provoqua l'attaque qui emporta Madame Juliette Gide (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 554).

En février-mars 1896, au cours de son voyage de noces, Gide entre-

prend un long périple qui le mène de Suisse en Algérie, à travers l'Italie, Malte et la Tunisie. Retour ardemment souhaité à la terre de la Révélation, à l'Orient du rêve et de la volupté, pressenti dès l'Italie du Sud, où les nouveaux mariés restent tout un mois :

Obsessions d'Orient, du désert, de son ardeur et de son vide, de l'ombre des jardins de palmes, des vêtements blancs et larges — obsessions où les sens s'affolent, les nerfs s'exaspèrent, et qui m'ont, au début de chaque nuit, fait croire le sommeil impossible. (*Feuilles de route*).

N'empêche : ce troisième séjour sera celui de la déception et la période qui suivra sera nettement plus calme — mais également plus obscure, le *Journal* de Gide des années 1896-1902 n'ayant pas encore été recueilli.

Sur la foi d'une « allusion très précise » dans *Si le grain ne meurt*, au chapitre où est relatée la mémorable nuit du 30 janvier 1895 avec Wilde et Mohamed, Jacqueline Chadourne croit pouvoir conclure en un nouveau séjour de Gide en Afrique du Nord, « très peu mentionné » par ses biographes, au début de 1897. En réalité, si Madeleine et André Gide ont bien projeté, durant l'hiver 1897-98, un nouveau voyage vers l'Afrique, un mauvais rhume de Madeleine a, au dernier moment, empêché leur embarquement. Retenu à Marseille, l'écrivain en profita pour lier connaissance avec le Docteur Mardrus, futur traducteur de ces *Mille et Une Nuits* dont la lecture était le régal du jeune Gide, et lui-même très connaisseur du Maghreb, tout comme sa femme, la poétesse Lucie Delarue.

Ce n'est donc qu'en mars 1899 que les Gide pourront accomplir une nouvelle traversée, une fois encore retardée par le mauvais temps : le 13 ou 14 mars de cette année, ils embarquent à Marseille, en direction de Bône. Après trois journées dans cette ville, ils passent en Tunisie. Séjour à Tunis du 19 au 28, puis c'est le Sud algérien via Sousse et Kairouan. Alger vers le 10 avril. Retour en France par l'Espagne.

Plus encore que les précédents, ce séjour fut pour Gide l'occasion de laisser libre cours à sa soif de rencontres homosexuelles et à sa quête sensuelle : « Je m'applique à être sensuel et instantané. »

Souvent pourtant, ces aventures tourment court : à Bône ou Oran, le danger inquiète Gide et le fait hésiter ; à Tunis, il court en vain les plaisirs dans Halfaouine... Partout, hanté par le souvenir de ses séjours précédents, il éprouve un même sentiment d'ennui et d'échec :

Le voyage m'a fait palper ma vieillissure [...]. Seigneur, me suis-je assez ennuyé, de Tunis à Kairouan, de Sousse à Tunis, de Tunis à Batna ! Je voyageais comme on accomplit des formalités de deuil. » (Lettre à Valéry, Alger, 11 avril 1899).

Dans une lettre à Marcel Drouin, Gide tirera donc les conclusions qui s'imposent :

Quel meilleur profit tirer de ce voyage que de sentir que je n'aime plus voyager ? Vive une idolâtrie nouvelle ! Laquelle, je n'en sais rien encore. [...] Tant que cette terre m'a servi pour m'émanciper (terre = religion, moeurs, coutumes, aspects, etc.) je l'ai aimée, et avec quelle passion, tu le sais. À présent je la regarde en ennemie, mon amour pour elle me retenait. L'ennui aujourd'hui m'arme contre elle : tant mieux. » (Tunis, 27 mars 1899).

Mais il y aura néanmoins d'autres séjours en Algérie, et d'abord dès l'hiver 1900-1901, en compagnie de Madeleine et Henri Ghéon. Départ de Marseille le 5 novembre, arrivée à Biskra le 22. Y laissant Madeleine seule, Gide et Ghéon partent bientôt pour « un tour de douze jours dans le Soufi ».

Ghéon ayant directement rallié Kairouan, Gide est à nouveau à Biskra pour Noël, à Tunis — où il retrouve Ghéon, qui s'embarquera le 4 janvier — pour la Saint-Sylvestre. Retour en France à la mi-janvier.

Sixième séjour en Afrique du Nord durant l'hiver 1903-1904, avec la volonté d'en ramener non plus un ouvrage de fiction, mais une œuvre réaliste, engagée, reflet des préoccupations et des observations de Gide sur la Colonie. D'Alger, où il arrive le 15 octobre, l'écrivain gagne Bou Saada, puis revient à Alger. De fin novembre à mi-décembre, il est à Biskra. Départ pour Tunis le 28 décembre ; retour en Europe début janvier. Il passe tout le mois en Italie, et ne regagne Paris que le mois suivant.

Ce sixième séjour, dont Gide au lieu du « livre très épatant » qu'il en espérait, ne ramènera qu'un charmant « recueil de notes et d'impressions subjectives » intitulé *Amyntas*, signe bien son « renoncement au voyage », du moins en Afrique du Nord, où il ne remettra plus les pieds avant 1923 (deux voyages au Maroc puis en Tunisie), et 1926 (trois semaines en Tunisie, durant lesquelles Gide se liera d'amitié avec le libraire Tournier¹, correspondant et guide de bien des écrivains). Puis à nouveau en 1930, afin de montrer à Elisabeth Van Rysselberghe « un pays neuf pour elle ». En Algérie, Gide n'y reviendra qu'en 1929, pour une dizaine de jours, en compagnie de Marc Allégret. Mais on est loin désormais de la ferveur et de l'enthousiasme des premières traversées : le pays paraît laid, l'ennui est constant, et l'écrivain désabusé constate : « Pour moi, je retourne ici comme dans une ornière. » (Lettre du 23 juillet 1928 à Roger Martin du Gard).

Pendant plus de dix ans, Gide se désintéressera donc de l'Afrique du Nord, où il ne fait plus que de rapides incursions, au Maroc (et 1932 et 1935) ou en Algérie (cinq jours à Alger en 1936 avec Marcel de Coppet,

1. Sur Marcel Tournier et ses rapports avec André Gide, voir BAAG n° 96, octobre 1992, pp. 453-68.

en route pour l'Afrique Équatoriale). Pour n'y revenir que pendant la guerre ; alors il s'y installera pendant deux ans, en Tunisie d'abord, puis à Alger.

II. INSPIRATION

On peut mesurer, à l'énoncé de tous ces voyages, la place exceptionnelle que prit l'Afrique du Nord — et en premier lieu l'Algérie — dans l'œuvre gidienne.

Sans compter les récits ramenés de certains de ces voyages (*Amyntas, De me ipso et aliis*), ce sont pratiquement tous les ouvrages de Gide qui en garderont trace, en totalité (*El Hadj, Si le grain ne meurt, L'Immoraliste*), ou en partie (*Les Faux-Monnayeurs, Les Caves du Vatican*).

Dégager l'inspiration africaine d'André Gide pourrait en soi faire l'objet d'une conférence ou de toute une recherche. Au reste, cela a déjà été fait, par Jacqueline Chadourne ou Gabriel Michaud. Je ne m'arrêterai donc que fort peu sur l'inspiration nord-africaine d'André Gide, et seulement afin d'ajouter quelques remarques personnelles à ce qui a été dit par ces chercheurs.

On a abondamment souligné le pouvoir libérateur de l'Afrique du Nord, qui a tout à la fois permis à Gide de se distancier par rapport à sa famille et de s'accomplir dans sa nature intime : « Tous mes efforts ont porté cette année sur cette tâche difficile : me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit, et qui limitait ma nature », confie Gide au retour de son premier voyage. Ailleurs, dans une lettre à son ami Eugene Rouart, il a une formule qui résume cette volonté : « Chercher le bonheur loin de soi m'apparaît une rare folie. » Incontestablement, une part d'André Gide l'attendait en Algérie.

Ainsi a-t-on pris l'habitude d'opposer, dans des œuvres comme *Si le grain ne meurt* ou *L'Immoraliste*, l'influence sensuelle et solaire du Sud méditerranéen aux brumes humides du climat normand, la joyeuse insouciance des Arabes aux esprits torturés de la Capitale, la rigueur toute protestante de l'enfance aux débordements de sensualité qu'offre cette terre. Mais ce que l'on a moins vu, c'est que l'Algérie elle-même est terre de contrastes et d'oppositions dans l'imaginaire gidien : à la verte et riante oasis parcourue de séghias, s'oppose sans cesse l'infini du désert qui suscite interrogations et parfois conduit à la perte : *L'Immoraliste* n'est pas seulement construit, comme on le pense généralement, sur un parallélisme entre deux voyages : Biskra/France/Biskra ; un rigoureux équilibre géographique et spirituel : le premier itinéraire du Sud au Nord est celui

de la guérison du héros, Michel ; le second, de Paris en Algérie, étant celui du déclin de la santé de son épouse Marceline. Reste qu'au retour à Biskra, Marceline se trouve à peu près dans la situation qui était celle de son mari au moment de quitter cette ville, c'est-à-dire « à demi mort », selon les termes de Gide. À demi morte donc, mais pas encore tout à fait. Ce qui conduit Marceline à la mort, et rompt l'équilibre géographique, structurel et spirituel du roman à ce moment précis, c'est l'injustifiable décision de Michel de poursuivre vers le désert, de quitter la douceur et la pénombre de l'oasis pour l'aveuglante désolation des sables. Le désert agit ici, comme ailleurs dans *El Hadj*, à la manière d'un espace à la fois fascinant et subversif — espace de transgression de toutes les normes (les amis de Michel n'ont cessé de le faire revenir en France afin de le remettre dans le droit chemin), mais aussi de la perte et de la mort (on comprend que l'explication fournie à Gide de la fin de son ami Athman disparaissant dans le désert, l'ait particulièrement touché, en ce qu'elle rejoint tout à fait le sort des héros de certaines de ses œuvres).

Autre symbolique apportée à l'œuvre de Gide par ses expériences algériennes : celle du *seuil* rejoint d'ailleurs la précédente : le désert est, nous l'avons vu, cet espace qui interroge l'individu : faut-il s'y plonger, s'y perdre comme Michel ou Athman, ou bien doit-on au contraire prudemment rester à son seuil ? Cette image du seuil est également récurrente lorsqu'il s'agit d'évoquer la fréquentation des cafés maures, des hammams, de tous ces lieux un peu louches, que Gide fréquente en secret, sans rien en dire à sa femme, ou aux amis qui l'accompagnent.

Le dernier point que je souhaite évoquer à propos de l'inspiration nord-africaine de Gide est celui des reproches qui lui sont souvent faits, au Maghreb tout particulièrement, au sujet de son appréhension de la Colonie, et des problèmes qui s'y posent. Comment cet homme sincère et engagé, dénonciateur féroce des méfaits du colonialisme dans son *Voyage au Congo*, a-t-il pu rester insensible aux misères des indigènes qu'il côtoyait quotidiennement, aux problèmes de l'Afrique du Nord sous tutelle française ?

Nous avons d'ailleurs vu que lorsqu'en 1903-1904 l'écrivain accomplit son sixième voyage, c'est afin d'en ramener une œuvre soulevant « les plus graves questions économiques, ethnologiques et géographiques », qui — ajoute-t-il — « le passionnèrent ». Il est néanmoins vrai, comme le souligne Claude Martin dans sa biographie, que rien dans les premiers récits de Gide, ni même dans sa correspondance ou son *Journal*, ne matérialise encore ses préoccupations sociales.

Mais comment aurait-il pu en être autrement ? Que l'on songe à l'état

d'esprit du jeune homme s'embarquant pour Alger... Comment aurait-il pu se montrer attentif à la libération d'autrui, quand c'est d'autrui qu'il attendait sa propre libération ?

III. RÉCEPTION

Mon but n'est pas de revenir dans cette dernière partie sur les débats passionnés et bien connus qu'ont soulevés en France l'œuvre et les engagements gidiens dès la publication des *Nourritures terrestres*, d'abord au plan moral, plus tard au plan politique. Mais de tenter de voir comment ces débats ont été ressentis et se sont prolongés, des décennies durant, outre-Méditerranée, où — petit point d'histoire littéraire — ils servirent même d'arguments dans la querelle qui, à dater des années 1935-40, opposa en Algérie deux sensibilités d'écriture : *les Algérienistes* et *l'École d'Alger*.

Pour ce faire, je commencerai d'abord par brosser un tableau historique des Lettres françaises en Afrique du Nord pendant la période coloniale. Tableau qui — je le précise immédiatement — sera forcément rapide, et orienté dans le sens qui concerne mon propos. Je ne reviens donc pas sur les prétentions que se fixait la littérature à la Colonie, sinon pour souligner combien cette production nord-africaine souhaite s'inscrire en son sein, et en rupture avec toute une littérature d'exotes et de voyageurs, à laquelle est reprochée une méconnaissance de pays, et le peu d'attention qu'elle apportait aux populations indigènes. Or Gide se présente-t-il autrement dans ce pays que comme un voyageur et un exote ?

Si c'est d'une scission avec une Société des Écrivains de l'Afrique du Nord, première en date des associations d'écrivains de l'Afrique du Nord (siège à Tunis, organe : *Les Nord-Africains* [1919-29], puis *La Kahèna*), qu'est née en 1920 l'Association des Écrivains Algériens (siège à Alger, organe : *Afrique*), du moins l'idéologie de tous ces groupements officiels d'écrivains du Maghreb colonial était-elle assez semblable, dans ses fondements, ses références et ses refus, très inspirée par la forte personnalité de chefs de file, qu'il s'agisse d'Arthur Pellegrin (1891-1956²) à la tête de la Société tunisienne, ou de Jean Pomier (1886-1977³) et Robert Randau (1873-1950³) à celle de l'Association des Écrivains Algériens (ce groupement ne sera-t-il pas très tôt nommé « algérieniste », du titre de l'un des romans de ce même Randau ?).

2. Voir la notice biographique que nous lui avons consacrée dans *Hommes et Destins* (Paris : Académie des Sciences d'Outre-Mer), t. VII.

3. Voir les notices de Xavier Yacono et Jean Déjeux, *ibid.*, t. IV.

Pour ces chefs de file, qui ont accordé autant d'importance à leur rôle de théoriciens qu'à leur œuvre (Jean Pomier, par exemple, a fort peu écrit), la littérature « est toujours un instrument de propagande » (Randau). Premier motif de leur opposition à André Gide : il est vain à leurs yeux de prétendre, comme lui, faire œuvre d'esthète, détachée de toutes les contingences. À l'origine de leur différend, une conception indéniablement opposée de l'art : alors que pour les artistes de la Colonie l'œuvre doit être utile, servir à faire connaître et aimer le pays dans lequel ils vivent — d'ou l'énergie considérable qu'ils déploient pour se faire reconnaître en Métropole, et la situation de dépendance aigrie dans laquelle ils se trouvent vis-à-vis d'elle lorsqu'elle ne consent pas à le faire : Randau n'en finit pas de pester contre « l'inexplicable mépris que ne cessent de nous prodiguer les critiques parisiens ». Et il ajoute : « Intellectuels d'un peuple de 7 millions d'âmes en Algérie, publiant des livres, des revues, des journaux, nous ne pouvons compter, au dire de ces messieurs, dans le mouvement littéraire contemporain, parce que nous vivons loin de Paris. » (Corresp. inéd., 26 mai 1936).

La dépendance des Algérienistes par rapport à la Métropole ne peut en effet manquer de s'irriter du peu de crédit porté outre-Méditerranée à leur mouvement : on les voit s'emporter à plusieurs reprises contre tel ou tel, telle ou telle revue de Métropole, accusés de passer sous silence les écrits de leurs membres... La *Nouvelle Revue Française* d'André Gide ne peut même pas être accusée d'un tel manque d'intérêt pour les Lettres nord-africaines, mais c'est encore pire : « Elle fit tant de mal à nos lettres nationales en laissant croire à l'étranger qu'une revue de petite chapelle représentait l'ensemble de notre littérature. » (Lettre de Randau à Pellegrin du 23 juin 1943, évoquant sans doute un article précis paru dans *La N.R.F.*, que je n'ai pas pris la peine de rechercher.)

D'où également la nécessité pour les Algérienistes de faire œuvre positive, de composer des romans à thèse, d'un réalisme fort, visant à présenter la Colonie et ses habitants sous leur jour le plus favorable.

À cette volonté positiviste et réaliste s'oppose le refus de Gide de s'impliquer dans le réel autrement que par le symbolisme et l'allusif. Si bien que, pour Randau, « la lecture de ses œuvres incompréhensibles est un supplice. Il jure qu'avec de la patience intelligente on y découvre l'alpha et l'oméga, les secrets rugissants de l'alchimie défunte ».

Les écrivains coloniaux, qui conçoivent l'écriture comme un engagement, et estiment devoir mettre leur plume au service de l'Action française outre-mer, comprennent mal cet artiste « prêtre du beau [qui] se tient, par métier, au-dessus de toutes les mêlées, [...] et récite la *Prière sur*

l'Acropole en songeant à la tasse de café qui le rafraîchira tout à l'heure ». (« Inactualité d'André Gide » in *Afrique*).

D'où tous les procès d'abord faits à l'auteur des premiers récits nord-africains, jugés trop exotiques (nous verrons avec notre exposé sur *L'Immoraliste* ce qu'il y a lieu de répondre à ce reproche), puis ceux intentés à des essais plus tardifs comme *Attendu que...* et autres *Interviews imaginaires* publiés à Alger pendant la guerre, pour indifférence au milieu sur lequel ils sont écrits, détachement excessif par rapport au contexte d'énonciation, « distraction du présent » dans un contexte aussi dramatique.

Je me demande s'il n'est pas exagéré, pour un écrivain qui a la notoriété de M. André Gide, de choisir le moment où la France est crucifiée, trahie et martyrisée, pour publier un recueil de chroniques qui ne sont que de bons morceaux de littérature. (R. Randau, rendant compte de *Attendu que...* dans *Afrique*).

Toujours le même mirage d'un certain réalisme utilitaire : l'actualité *hic et nunc* ne doit, selon les Algérienistes, jamais disparaître de l'œuvre littéraire.

Mais aussi, sans aucun doute, dépit de voir le célèbre écrivain se désintéresser, jusque durant ses plus longs séjours en Algérie, d'un mouvement intellectuel nord-africain qui, aujourd'hui comme hier, en appelle volontiers, comme témoins ou propagateurs de ses idées, à des écrivains métropolitains « de bonne volonté ».

Il est en effet significatif de voir combien André Gide, durant ses multiples séjours nord-africains, s'est longtemps soigneusement et volontairement tenu à l'écart des mouvements et des animateurs locaux. Non seulement des sociétés littéraires officielles qui, certes, défendaient des théories ne correspondant pas à ses propres idées, et avec lesquelles certains de ses amis, comme Montherlant, connaissaient aussi bien des déboires (voir son article dans *Marianne* du 13 septembre 1935, et les propos que Jean Pomier tient sur lui dans sa *Chronique d'Alger*⁴) — mais aussi de bien d'autres personnes avec lesquelles Gide se serait incontestablement senti davantage en accointance. N'est-il pas paradoxal de constater que des noms comme ceux de Claude-Maurice Robert, Armand Guibert, ou François Bonjean⁵ sont totalement absents du *Journal* alors que nous verrons que tous trois entrèrent très tôt en relation épistolaire avec André

4. Paris : La Pensée Universelle, 1972.

5. Sur François Bonjean, voir *Hommes et Destins*, op. cit., t. II. Un volume d'hommage a été consacré à Armand Guibert (1906-1990) : *Une famille de rebelles* (Poitiers : éd. Le Torii, 1992).

Gide ? Mieux encore : quelqu'un comme Jean Amrouche, qui, comme on sait, fut dans les dernières années de la vie de Gide, et jusque sur son lit de mort, le familier et le confident de l'écrivain, n'y apparaît pour la première fois qu'à la date du 9 octobre 1942, alors qu'il était entré en contact avec son Maître dès 1928, afin de lui avouer son admiration après une lecture de *L'Immoraliste* !

En réalité, si le procès d'André Gide au Maghreb — qui soulèvera, comme nous le verrons, d'intenses débats pendant la guerre, alors que l'écrivain est accusé d'avoir trahi la France et aussi la littérature en y encourageant « l'invasion des Barbares » — lui est intenté tardivement, au moment même où il y séjourne longuement, « assembl[ant] de vieux articles et s'amuse[ant] à commenter la tragédie de *Phèdre* et le jeu des acteurs dans des interviews imaginaires », cependant que « les Boches et les Vichysois multiplient les meurtres sur la terre de France » (R. Randau, *ibid.*), son instruction est plus ancienne et les charges contre lui sont accumulées depuis bien longtemps.

Deux autres griefs, plus moraux que politiques, avaient en effet été régulièrement adressés, depuis le début du siècle, à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*.

Il s'agit des reproches portant sur son individualisme et sur ses mœurs homosexuelles. C'est que les algérienistes prônent également la force, l'énergie, l'action... — valeurs considérées à leurs yeux comme hautement viriles, au regard desquelles individualisme et homosexualité passent pour de graves faiblesses, de même qu'ils croient farouchement aux valeurs de la race et de la famille, en leur pérennité qu'ils estiment menacées par le trop célèbre « Familles, je vous hais ! » ou le « On croit que l'on possède, et l'on est possédé » de Ménélaque.

Même la période communiste de l'écrivain, à la sincérité de laquelle les Algérienistes ne semblent d'ailleurs avoir jamais cru — « Ils étaient naguère les plus snobs des communistes... » (Corr. inéd. de R. Randau, 11 mai 1942) — est très sévèrement considérée, à un moment où la crainte du bolchevisme est plus sensible encore outre-Méditerranée qu'en Métropole.

Sur le chapitre de la morale, c'est encore Randau qui, en privé, se montre le plus virulent, entonnant un refrain connu de tous les Français qui, marqués par une éducation chrétienne et traditionnelle, reprochaient, avec Massis, à Gide son homosexualité militante et une attitude corruptrice à l'égard de la jeunesse. L'homosexualité est par eux considérée comme scandaleuse et intolérable, synonyme d'une permissivité et d'une pas-

sivité qui ne peuvent être sans conséquence au plan collectif et national : « Plus de famille, plus d'enfants, plus le goût de l'effort, une littérature toxique », se plaint Randau dans une lettre inédite où aucun nom n'est cité, mais où il paraît évident que c'est l'esprit gidien qui est visé.

D'autant plus que, sur ce point, la Colonie s'est toujours considérée comme un exemple (le fameux rôle éducateur du colonisateur), et un réservoir d'énergie pour la Métropole, plus atteinte par les travers et les vices occidentaux. Pour Randau, Pomier ou Pellegrin, l'Afrique du Nord peut jouer, au plan moral, social et même culturel, un rôle régénérateur pour la France. C'est là une antienne répétée par les Algérianistes depuis les troubles des années 30 jusqu'aux heures sombres de la défaite en 1940 et de l'Empire.

Et voilà qu'avec des « invertis » comme André Gide, venant assouvir au Maghreb leurs penchants homosexuels, c'est — prétend-on — l'inverse qui se produit ! Très tôt, avant même l'instauration des sociétés littéraires officielles, les séjours de débauche que firent en Afrique du Nord des écrivains connus comme André Gide ou Montherlant et — souvent à leur invitation — de nombreux autres comme Oscar Wilde, Fr. Jammes, Pierre Louÿs..., ne font pas « bon genre » dans la Colonie, allant à l'encontre de cette volonté déclarée de « donner l'exemple » devant « l'indigène ». Offrant une image déplorable de l'entreprise coloniale et des relations entre colonisateur et colonisé, ils introduisent — juge-t-on — un véritable « colonialisme sexuel ». Un universitaire connu, directeur des Centres Sociaux Algériens, auteur d'une thèse et de deux études peu tendres pour André Gide⁶, affirme qu'il

fut ainsi le premier à affirmer ostensiblement son homosexualité, à développer le thème du « petit Arabe » (disons en passant qu'il vit l'Algérie de la façon la plus sordide qui soit, comme une terre de luxure), à faire entendre à partir des satisfactions homosexuelles qui le rendirent si différent des autres les appels à la fidélité à soi-même, à la nécessité de faire naître en chacun « le plus irremplaçable des êtres », l'être le plus représentatif, à la révolte contre les familles et à la disponibilité la plus totale. (Max Marchand, *Du Marquis de Sade à André Gide*, Oran : Fouque, 1956).

Les ouvrages de ce critique sont d'ailleurs en eux-mêmes tout à fait révélateurs de ce débat qui, dès les années 1935, opposa en Algérie par-

6. Voir notice biographique de Serge Jouin dans *Parcours*, dictionnaire biographique de l'Algérie, n° 16-17, 1992, où il est précisé que Marchand « obtint en 1957 le Grand Prix Littéraire d'Algérie pour son œuvre sur André Gide »... Or ce prix, décerné entre 1921 et 1961, fit toujours la part belle aux idées des Algérianistes, qui siégeaient en force au jury (voir Jean Déjeux, « Le Grand Prix Littéraire de l'Algérie », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1985, n° 1, pp. 60-71).

tisans et adversaires du gidisme. Débat qui franchit même les murs de l'Université d'Alger (à moins qu'elle en ait été le point de départ, comme j'en avancerai plus loin l'hypothèse), puisqu'aux cours publics de Jean Hytier « suggérant que le point de vue esthétique était le seul où l'on devait se placer pour juger sainement de [l']œuvre [de Gide] », le professeur Delnaud, maître de Max Marchand et dédicataire de l'un de ses essais, réplique par la méthode psychopathologique, qui « éclaire toute [cette] œuvre du jour cru et impitoyable des salles de dissection et la fait apparaître, en dépit de tous les thuriféraires du grand artiste, dans sa nudité sordide, que ne parviennent plus à voiler les oripeaux chatoyants d'un style à nul autre pareil » (Max Marchand).

On comprend donc que l'installation d'André Gide à Alger, quelques années plus tard (à partir de mai 1943, après un séjour d'un an en Tunisie) ait été vécue par l'intelligentsia locale comme un véritable défi, d'autant plus que l'écrivain — contrairement à ce qu'il avait fait au cours de ses séjours antérieurs — n'y restera pas inactif, rencontrant beaucoup de monde, publiant plusieurs ouvrages, notamment chez l'éditeur local Edmond Charlot, et apportant un appui actif, et souvent une participation effective à des revues comme *Fontaine* ou *L'Arche*.

À propos de cette installation, Randau n'hésitera pas à évoquer « l'invasion des barbares », alors que la génération des Claude-Maurice Robert et Amrouche parlera au contraire d'un « véritable bonheur ».

Il faut dire que l'admiration de cette génération — née avec le siècle — pour André Gide ne date pas d'hier. Nous avons vu que la première lettre de Jean Amrouche à Gide date de l'été 1928. Frais émoulu de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il n'a alors que 22 ans. Et c'est, comme beaucoup de jeunes de sa génération, pour lui faire part de ses impressions après une lecture de *L'Immoraliste* qu'il écrit au Maître :

« Ce n'est pas que je juge *L'Immoraliste* un très grand livre. Mais vous avez écrit 70 pages, celles précisément de la renaissance de Michel, qui porteront jusqu'à la fin des temps le même brusque éclaircissement dans les âmes souffrantes qui composent le meilleur de la jeunesse.

Il souhaite aussi apporter à Gide « un hommage de sa race » et lui avouer « qu'il est des catholiques qui ne suivent pas toujours Massis ». Il achève sa lettre sur un vœu : « Si vous passez, cet hiver, à Tunis, puis-je espérer de vous voir ? » et une proposition : « J'aurais voulu écrire un livre sur vous, un portrait intérieur d'André Gide par un tout jeune homme. [...] Ce projet aurait-il votre agrément ? »

En retour, Gide se déclare enchanté par les projets d'écriture de son jeune correspondant, mais « effrayé » par la sympathie qu'il lui témoigne,

craignant « que la route où s'aventure à présent [s]a pensée ne s'écarte beaucoup de [lui] ». (Corr. inéd., citée dans le catalogue de l'exposition *Jean Amrouche, l'éternel Jugurtha*, Archives Municipales de Marseille, 1985).

Choisissant de demeurer sur une prudente réserve, Gide ne rencontrera finalement qu'au printemps 1942 celui qui, n'étant pas parvenu à écrire sur lui le livre envisagé, n'en deviendra pas moins après-guerre son interlocuteur privilégié.

Il en va à peu près de même en ce qui concerne Armand Guibert, collègue d'Amrouche à Sousse, puis à Tunis dans les années 30, animateur de revues et éditeur⁷, dont les relations avec Gide, mieux connues de nous, paraissent encore plus éclairantes.

Début 1932, Guibert adresse à Gide son recueil poétique *Enfants de mon silence* : pas de réponse... À la fin de la même année, il lui écrit pour la première fois. Probablement influencé par son ami Amrouche, il entend lui déclarer « non pas [s]on admiration, ce pain dont vous devez être rassasié, mais [s]a ferveur, une ferveur qui se manifeste par un désir d'offrande où tout [s]on être est engagé » (Lettre inédite, Tunis, 16 déc. 1932). Sans doute veut-il aussi corriger une bévue, très significative des querelles et des procès qui nous intéressent ici : dans le premier numéro de la revue *Mirages* qu'anime alors Armand Guibert, avaient en effet paru, sous la plume d'un des tenants de la tradition, « certaines considérations ineptes » relatives aux sympathies pro-soviétiques de Gide — celles-là mêmes qui, nous l'avons noté, étaient considérées au Maghreb comme peu sérieuses ou insincères, et auxquelles le chroniqueur de *Mirages* avait semblé emboîter le pas (voir ci-après, dans notre dossier annexe, le document n° 1).

S'excusant auprès de Gide — qui semble avoir lu ce numéro de *Mirages* puisqu'il fait part à Amrouche de leurs divergences de pensée — du « malentendu » que ce malheureux article a pu susciter « auprès des foules moutonnières », Guibert lui annonce, en guise de rectificatif, un article de trois pages de Jean Amrouche, dans le numéro suivant de sa revue : « il fallait prendre position, en un pays où prendre position est plus qu'ailleurs réputé séditieux. » (Corr. inédite).

De fait, l'article d'Amrouche, intitulé « André Gide communiste » (Document n° 2), souligne combien Gide sort grandi et plus humain de sa

7. Sur son rôle à Tunis dans les années 30, voir notre article : « Armand Guibert à Tunis : de la revue *Mirages* aux *Cahiers de Barbarie* », *La Revue des revues*, n° 12-13, 1992, pp. 85-96.

fréquentation du communisme. Au moment où « le monde se meurt de scepticisme », il faut faire « quelque chose pour porter remède à cette souffrance » ; et l'engagement de Gide, loin d'être une soumission à la mode ou une volonté de plaire à la jeunesse, témoigne de ses convictions, et de sa sincérité d'intentions. La jeunesse du Maghreb et d'ailleurs doit reconnaître le courage de sa démarche intellectuelle.

Gide n'a pas couru après son plaisir, après sa jeunesse, mais seulement après lui-même. Son plus pressant souci était de se connaître, de se découvrir sous les vêtements mensongers qui nous déguisent : de creuser, toujours, impitoyablement, jusqu'à cet être secret que Dieu seul connaît. Il ne s'agit pas de complaisance envers soi-même, mais bien d'une grande vertu, peut-être le seul courage qui soit au monde, à l'état pur : celui de se voir soi-même tel qu'on est, et d'accepter d'être ce pauvre homme. (*Mirages*, n° 2, déc. 1932).

Encore une fois, pas la moindre réponse de la part de Gide, ni à cet article, ni aux correspondances passionnées de Guibert : il faudra attendre dix ans, l'arrivée de Gide en Tunisie et son compte rendu, dans *Fontaine*, d'un autre ouvrage de Guibert, pour que celui-ci ose renouer le contact, en une lettre au ton très « gidien », expédiée depuis Lisbonne où il se trouve depuis l'automne 41 :

Cher André Gide, il est écrit que je ne vous rencontrerai jamais et je m'en console difficilement. Vingt fois j'ai fait taire mon désir d'aller à vous, mais j'aurais reçu comme une grâce votre venue au lieu où je me trouvais. Je l'ai quitté, et avec lui tout ce qui m'était cher en ce monde. L'Afrique était mon lieu d'élection, mon climat vital, la condition de mon épanouissement. Depuis que j'ai quitté « le continent de la passion », je ne suis plus qu'amertume et dessèchement. Ceux que Jupiter veut perdre... Oui, c'est bien cela, ma folie a commencé avec cet acte d'abandon. (Lettre inédite du 30 juin 1942).

Troisième épigone précoce, mais tout aussi transi :

Claude-Maurice Robert écrit dès 1927 à André Gide, époque à laquelle il se lie aussi d'amitié avec Montherlant. Il lui adresse un poème plein d'effusion et d'admiration, dont il fera par la suite la dédicace d'un de ses recueils poétiques :

Alors que j'errais, solitaire,
 Dans un univers désolé,
 Maître, vous m'avez révélé
 Le beau visage de la Terre.

Maître, pour être ivre de vivre
 Quand j'étais ivre de dégoût,
 Il m'a suffi de lire un livre
 Et que ce livre fût de Vous.

Et si je dis que je vous aime
 Et le clame avec tant de foi,
 C'est que vous rencontrer, pour moi,
 Ce fut comme un second baptême.

Beaucoup plus tard, Claude-Maurice Robert se fera franchement lyrique en évoquant sa découverte de l'œuvre de Gide :

André Gide a bouleversé ma conception du monde et mon sens de la vie : tel Jésus à Cana, il a changé mon eau en vin. Il a transubstantié en allégresse ma détresse, mes lamentos en hosannahs et mes thrènes en péans. Il m'a guéri de mes langueurs et de mes rancœurs romantiques, de mes anxiétés et de mes transes pascaliennes. J'étais élégiaque, il m'a rendu dionysiaque. Il m'a appris que mon royaume, *sans offenser Dieu et sans nuire à quiconque*, pouvait être de ce monde, devait l'être, car le bonheur est un bien, non un mal, un dû et un droit : il suffit d'en être digne et de le mériter. Et il m'a inculqué la volonté d'être heureux, et d'y parvenir. (« Reconnaissance à André Gide », *Afrique*, n° 228, mars 1949).

Le livre révélateur n'étant pas, cette fois, *L'Immoraliste* mais *Les Nourritures terrestres*. N'empêche que le vocabulaire reste le même : « seconde naissance » pour Jean Amrouche, ici « second baptême ». Et Claude-Maurice Robert, qui vécut une bonne partie de sa vie au désert, d'associer « l'influence irrésistible » que l'œuvre gidienne a exercée sur lui à son envoûtement par le Sud algérien.

Déclaration de dette ou de reconnaissance qui, une fois encore, demeurera des plus discrètes et — pour autant que je puisse en juger — ne provoquera pas la moindre réaction du Maître... Je pourrais continuer à citer, par dizaines, des relations de ce type, enflammées mais timidement affirmées, mal payées en retour, entre Gide et la génération des jeunes poètes et écrivains nord-africains nés avec le siècle : Gabriel Audisio, Georges-Albert Astre, puis Albert Camus et Jean Sénac, qui écrit à Jacques de Laprade, chroniqueur à *Arts* :

J'ai découvert Gide voici bientôt deux ans, aux approches de la seizième année. D'ennemi déclaré, je suis inconsciemment devenu un des ses admirateurs. (Lettre inédite, été 1945).

Tant que l'Algérianisme tiendra le haut du pavé, tant que Gide ne fera en Algérie que de rapides et discrètes incursions, sans le moindre contact avec l'intelligentsia locale, il n'y aura pas de véritable débat d'idées autour de sa pensée et de son influence. Il faudra attendre les années de guerre, l'installation de Gide en Afrique du Nord où il choisit d'être publié, et simultanément le tassement de l'influence algérianiste devant l'émergence des jeunes écrivains de « l'École d'Alger » — ceux-la mêmes qui, nous l'avons vu, s'étaient déclarés débiteurs ou admirateurs de Gide — pour

voir surgir le débat au grand jour. Sans doute d'abord à l'Université d'Alger, comme nous l'avons noté, puis dans les revues locales. Randau affirme à Pellegrin :

Le gibier de Kaâ a trouvé des sympathies dans les parages de l'Université, où mijotait à l'ombre humide de mûrissantes sottises heureuses de frotter leur épiderme défraîchi à des peaux de demi-mâles. (Lettre inédite de mai 42).

Si l'attitude des Algérienistes à l'égard de Gide, surtout celle de Randau et de Marcello-Fabri — est alors franchement hostile, leurs arguments à l'encontre du gidisme sont pourtant infiniment contradictoires et changeants entre 1940 et 1945.

Il est vrai que l'époque est déroutante, et dure pour tout le monde. Avant-guerre, nous l'avons vu, c'était surtout le défaitisme de Gide qui était tancé. Sous Vichy, c'est bien évidemment son homosexualité et la complaisance avec laquelle il l'affiche désormais ; toute sa pensée paraît aller si fort à l'encontre de la devise pétainiste : « Travail, Famille, Patrie » ! Les journaux tunisiens et algériens sont alors nombreux à colporter de multiples ragots et rumeurs sur la vie privée de l'écrivain, présentée de la façon la plus fielleuse et parfois la plus sordide.

Inquiétude et jalousies ne sont pas non plus absentes du procès fait à Gide. C'est que son arrivée en Algérie, en même temps que d'autres exilés ou réfugiés, et sa participation à la vie culturelle locale, coïncident avec l'émergence d'une École d'Alger, concurrente de l'Algérianisme, et dont les idées (Audisio, Sénac, Max-Pol Fouchet, Camus...) empruntent parfois à celles de Gide. Écoutons Randau fustiger ces nouveaux venus, dans une lettre inédite assez belle dans son emportement :

Nous sommes les victimes (peut-être innocentes) de l'invasion des Barbares. Ils ont un jour débarqué en Afrique et ont jugé que nous étions bons à réduire en esclavage, que nos efforts pour comprendre et restituer la lumière née en nous avec la familiarité du soleil étaient absurdes ; notre désir de clarté et de raison était trop latin pour n'être pas digne de l'ergastule. Ils n'ont d'abord été que sourires puis, peu à peu, quand ils eurent usé de notre hospitalité et de notre bénignité, ils proclamèrent qu'ils étaient les maîtres, et que nous suivrions leurs traces ou disparaîtrions. Et que nous apportaient-ils, à nous les enfants du soleil, amoureux de la beauté classique, fidèles de l'Apollon et de la Vénus de Cherchell, amoureux des dieux retrouvés au fond de la mer, communiant avec la vie qui grouille dans les rues de la médina comme à la casbah d'Alger, habiles à décrire les splendides fleurs de vin qui se déversent dans nos cuves bouillonnantes ? Ils ont voulu nous enseigner l'art d'être obscur, de fermer les yeux à la réalité, de faire tam-tam avec les mots et de sacrifier aux vilénies du troisième sexe. Ils ont profité des événements pour couvrir d'une peau de lion leur pelage d'ânes ; ils étaient naguère les tenants du plus snob des communismes, ils ont pris la voix et les apparences des Anges du dernier

jour. [...] En réalité, ils n'ont importé chez nous que l'esprit d'impuissance.

Les griefs personnels débouchent dès lors sur une querelle d'écoles ; et rien ne sera épargné aux parties en conflit :

Coups bas : sur intervention de l'A.E.A, la Censure officielle interdira, en 1942, une conférence de Claude-Maurice Robert, cependant plus proche des Algérianistes que de l'École d'Alger, sur « André Gide ou l'optimisme ». Un an plus tard (retour de bâton ?), *Afrique* se verra privé de papier, au bénéfice de *Fontaine*.

Débats virulents, et même insultes et algarades : le 6 mai 1942, le jour même de son arrivée en Tunisie, Gide assiste à une conférence au cours de laquelle le « jeune professeur Astre » épingle vertement Randau et les romanciers algérianistes (voir *Journal* de Gide au 7 mai). Randau, qui en est promptement averti, déclarera à Arthur Pellegrin : « J'ai été injurié par un de vos polissons de Tunis. Pour m'accabler, il a protesté que j'étais — puisque je n'aime ni Gide ni Giraudoux, ces destructeurs — indigne du nom d'écrivain. Quelle rigolade ! » Et encore, dans une lettre plus tardive : « Que sont devenus Astre et consorts, qui m'avaient privé de la qualité d'écrivain parce que je n'aimais pas Gide et que j'aimais Louis Bertrand ? »

Viendra le débarquement allié, la collaboration de Gide à certaines revues locales comme *L'Arche* de Jean Amrouche, ou *Fontaine* de Max-Pol Fouchet, véritable « bête noire » de Randau et Pellegrin qui ne le nommeront jamais autrement que « l'arriviste de l'école gidienne » et sa revue « une réédition de la NRF ». Ces querelles s'aggravent inmanquablement des problèmes matériels du moment : manque de papier et d'encre, favoritisme supposé de l'administration, facteurs de nouvelles jalousies : « Des appuis permettent à la revue *Fontaine* d'avoir de gros numéros mensuels, alors que la dotation des autres périodiques est infime », peste Randau.

À partir de 1944, chez Edmond Charlot, l'éditeur de l'École d'Alger, Gide publie successivement plusieurs essais qui suscitent une floraison de comptes rendus. C'est ainsi qu'au printemps 1944, *Afrique* qui, en vingt-cinq ans d'existence, n'avait encore jamais rendu compte d'une seule de ses œuvres, accuse violemment André Gide, à propos de son plus récent livre : *Attendu que...* « d'avoir nié les Dieux de la cité, et corrompu la jeunesse ». En accordant son soutien « à une doctrine qui accorde toute primauté au culte exclusif de la virilité » et en bannissant de leurs écrits toute notion de l'actualité, des écrivains comme lui se sont faits, consciemment ou non, « les propagateurs d'une sorte de défaitisme moral dont les conséquences ont été funestes par les ravages qu'elles ont produits

dans le cerveau de certains éphèbes ». (Robert Randau, « Inactualité d'André Gide », Document n° 3).

Viendra l'Épuration... Plus féroce encore à Alger qu'en Métropole, elle n'épargnera aucun des deux clans, et les accusations de Randau contre Gide seront reprises, presque point par point, quelques mois plus tard, par l'Assemblée Consultative Provisoire (Débats du 7 juillet 1944, question n° 27). À propos d'un article de Gide paru dans le numéro d'avril-mai 1944 de *L'Arche*, celle-ci réitère les vieilles accusations de « narcissisme et d'égoïsme ». Gide y est à nouveau traité d'« écrivain frelaté qui a exercé une trouble influence sur les jeunes esprits » et « fait du défaitisme en pleine guerre. Sa manie de l'originalité et de l'exotique, son immoralisme et sa perversité en font un individu dangereux. » Et l'accusateur (comble de l'ironie : il est membre du Parti Communiste Algérien !) de conclure : « C'est pourquoi je réclame la prison pour André Gide et des poursuites contre le gérant de *L'Arche*. »

... Poursuites qui n'aboutiront heureusement pas, mais affecteront profondément Gide (voir sa correspondance avec Dorothy Bussy).

Viendront encore la Libération de la France, le départ d'André Gide d'Algérie, l'irréversible déclin des Algérienistes au profit de l'École d'Alger, s'instituant un peu rapidement pionnière de la littérature algérienne :

J'ai été informé par René Maran de la revendication d'Audisio protestant d'avoir été le créateur de la littérature algérienne. Vous avez raison en ce qui concerne le rôle initiateur joué par Louis Bertrand. (Lettre de Randau à Pellegrin).

C'est alors seulement que les jeunes s'enhardissent à affirmer ouvertement, dans les revues locales, leurs goûts, leur penchant pour l'œuvre gidienne longtemps dénigrée par leurs aînés. En mars 1949, Claude-Maurice Robert publie une longue « Reconnaissance à André Gide » dans *Afrique* qui semble ainsi ouvrir enfin ses pages aux amis de Gide. Mais, preuve que les différends ne sont pas clos pour autant, dès le numéro suivant (n° 229, avril-mai 1949), Jean Pomier, directeur de la revue, se sent obligé d'introduire — en réponse à plusieurs demandes de lecteurs étonnés « de voir faire place dans une revue fort éloignée de toute gidolâtrie à un dithyrambe aussi chaleureux » — une note de deux pages : « À propos d'un article de Claude-Maurice Robert », expliquant laborieusement que la revue ne se sent pas de ce fait en contradiction avec elle-même. D'abord parce qu'elle s'est toujours déclarée « organe commun d'opinions individuelles ». Ensuite parce que personne ne s'y sent « contempteur systématique d'André Gide. Un Robert Randau, par exemple, comme

aussi un Marcello-Fabri, n'ont jamais discuté la valeur de *l'artiste* ». En résumé,

ce n'est pas tant contre Gide *ut singulus* que beaucoup ont pu prendre position, mais contre tous les utilisateurs d'un Gide dont ils n'ont presque toujours pris leçon que pour ruiner des âmes déjà désemparées. Tout écrivain, surtout à l'échelle d'un Gide, me paraît strictement comptable de tout ce que sa pensée publiée aura pu susciter (sinon provoquer) de défaites, de reniements, de débâcles. Et dès lors, étant donnée la connexion indubitable des philosophies et des physiologies, leurs indéterminations et tout le complexe que représente écrire et penser, ne doit-on pas poser la question — et on l'a posée : que fût-il advenu de l'art de Gide, et des démarches de son esprit, si l'écrivain n'eût pas fait le lit de tous les abandons ? À coup sûr, on peut avancer qu'un tel Gide eût eu une chair-d'œuvre totalement différente en suc, en texture, en vitamines, toute gonflée d'un sang de révolté. Et qui aurait nourri vraiment les hommes. (Voir Document n° 5).

Nous sommes en 1950. Entre Algérienistes et École d'Alger le divorce est consommé. Randau, puis Gide et Pellegrin mourront, à quelques mois près. Restera la jeune génération, qui, n'ayant pu trouver auprès des aînés de quoi étancher la soif de ferveur et de liberté née de sa fréquentation des écrits gidiens, s'est tournée vers d'autres revues, et a créé son propre mouvement, dans une grande proximité avec la pensée du Maître...

*

Parvenu au terme de ce parcours d'un siècle de relations entre André Gide et l'Algérie, on peut donc constater que si cette terre a exercé une influence prodigieuse sur l'écrivain, la pensée gidienne n'est pas davantage restée sans influence sur la vie intellectuelle nord-africaine, puisqu'elle y fut au cœur du conflit des générations littéraires.

Et aujourd'hui, me direz-vous ? L'Algérie arabe et musulmane, celle d'aujourd'hui, rongée par l'intégrisme et le terrorisme, a-t-elle encore quelque chose à voir avec l'œuvre de Gide ? Il y a six mois à peine, ma réponse à cette question aurait été pleine de circonspection, moi qui n'ai jamais pu mettre sans difficulté des œuvres comme *L'Immoraliste* ou *Les Faux-Monnayeurs* au programme des universités maghrébines où j'ai travaillé. À présent, de retour d'Alger où, malgré un contexte déplorable et explosif, nos *Rencontres André Gide* se sont admirablement passées, je suis moins pessimiste : nos collègues de l'Université d'Alger ont su montrer les influences gidiennes sur l'œuvre de Mohammed Dib, Jean Sénac, Albert Memmi, ou encore Tahar Ben Jelloun.

Et puis surtout, pendant qu'à côté de nous on assassinait au nom de la religion, deux cents à deux cent cinquante jeunes algérois ne cessaient de

nous dire, en pleurant quelquefois, leur volonté de se libérer du carcan des traditions et des arriérations.

Sentaient-ils qu'en parlant ainsi, ils emboîtaient le pas à André Gide en route vers leur pays ?

André Gide et l'Algérie

II *Documents annexes*

Sur quelques lettres d'Athman

présentées par
PIERRE MASSON

Les lettres d'Athman que nous pouvons lire à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet ne sont assurément pas les seules que le jeune Algérien ait adressées à André Gide et aux familiers de celui-ci. Encore ne pouvons-nous donner de ces quelques lettres une présentation tout à fait satisfaisante : les imperfections de l'orthographe, de la syntaxe et de l'écriture additionnées rendent leur déchiffrement parfois problématique. Si les deux premières ne présentent pas de difficulté, c'est justement parce que Gide avait pris soin de les recopier, pour des raisons qui se révèlent à la lecture. Pour les autres, nous avons rétabli la ponctuation, corrigé l'orthographe, et retouché la syntaxe seulement lorsque le sens risquait de paraître obscur.

Les lettres de Gide sont, à coup sûr, perdues ; mais il serait tout de même intéressant, en prospectant les fonds de ses divers amis de l'époque (Jammes, Rouart, Louÿs, Ghéon, Rosenberg, etc.), de rechercher d'autres lettres d'Athman. À défaut de pouvoir raconter l'histoire de ce personnage assez vite rendu à son mystère, il serait bon d'en dresser la figure la plus précise possible, pour rendre justice à celui qui a joué un rôle important dans la rencontre entre les écrivains français et l'Afrique du Nord à la fin du XIX^e siècle. Puissent la présente publication, et l'étude d'Éric Marty qui la précède, servir de point de départ à cette entreprise.



Dans la palmeraie de Biskra

ATHMAN

(Photogr. © coll. Catherine Gide)

La première lettre se situe au moment où Gide s'apprête à revenir en Algérie pour la troisième fois, en compagnie de Madeleine qu'il a épousée en octobre 1895. En février 96, le couple excursionne en Sicile ; il aborde la Tunisie en mars où il retrouve Fédor Rosenberg, avant de se rendre à Biskra où Eugène Rouart doit les rejoindre. Athman n'a encore jamais rencontré ce dernier, mais Gide, à son précédent séjour, lui a tellement parlé de ses amis (voir Si le grain ne meurt, in Journal 1939-1949, Pléiade, p. 603) qu'il a l'impression de les connaître déjà... De son côté, Gide a fait connaissance de l'entourage d'Athman, comme Sadeck, le grand frère d'Athman, qui venait, la nuit, jouer de la flûte dans la chambre de Gide, ou Ouardi, dont les jardins s'étendent dans l'oasis (Amyntas, Gallimard, 1925, pp. 41-2). Ils s'étaient quittés en avril 1895, Gide gardant d'Athman une image pathétique :

Tout à coup, du train qui fuyait, très loin déjà d'El Kantara, j'aperçus au bord de l'oued son burnous blanc. Il était assis là, la tête dans les mains. [...] Longtemps, tandis que le train m'emportait, je pus voir cette petite figure immobile, perdue dans le désert, accablée, image de mon désespoir. (*Si le grain ne meurt*, éd. cit., p. 604).

1. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

4 février 1896

Biskra Algérie

Bonjour Mr Dame

Mon cher André j'ai envoyé hier une lettre à l'adresse de Paris.

Ma mère est venue ce matin me voir chez le cardinal ¹ ; j'ai été très content de la voir ; elle m'a porté des crêpes ; j'ai été bien triste de ne pas vous faire goûter comme d'habitude ; ça sera à votre arrivée ; je ferai faire un délicieux plat de couscous ; bientôt nous serons ensemble et nous aurons rien à penser ². Je veux être dans le service de personne, si on me coupe même la tête.

Le bonjour de ma part à Mme et à Monsieur Eugène et à tous ceux que je connais. Vous serez à Biskra pour mon mariage avec la cousine de ma belle-sœur et vous verrez comment c'est la fête de mon mariage ³.

1. Athman désigne peut-être ainsi l'Hôtel de l'Oasis, où Gide a logé lors de son premier voyage, occupant la chambre qui était préparée pour le cardinal Lavigerie.

2. « Tu m'écrivais, Athman : "Je garde les troupeaux sous les palmiers qui vous attendent. Vous reviendrez ! le printemps sera dans les branches ; nous nous promènerons et nous n'aurons plus de pensées..." ». (*Les Nourritures terrestres*, in *Romans...*, Pléiade, p. 232).

3. Cette nouvelle surprend d'autant plus qu'une note ultérieure de Gide, dans

Je vais vous dire des nouvelles de nos amis : le petit Bachir est comme guide à l'hôtel de l'Oasis et le grand Bachir il travaille avec un peintre lyonnais qui loge dans votre disposition de dans le temps ; il est avec sa femme ; je manque jamais d'aller chez Mr Ferrandis pour voir s'il a de vos nouvelles, et à la poste. Je me souviens de tout ce qui s'est passé l'année dernière. Je pleurai pendant cinq heures après votre départ à El Kantara. Le jeune Ouardi va à l'École arabe, et qu'il a appris la huitième partie du Koran, et il me charge de vous souhaiter le bonjour quand j'écrirai cette lettre ; il était en face de moi et qu'il a fait comme mon maître.

J'ai pas mal fait d'aller à l'école ; j'ai été à l'école exprès pour augmenter mes connaissances et mes amis dans les langues françaises.

Mon père et ma mère et mes frères Sadeck et Amour et mon beau-frère de lait qui s'appelle Abd el Mousseuh vous souhaitent le bonjour du fond du cœur, et surtout moi.

Le bonjour de ma part à Madame Rondeaux — à Madame Desmarest⁴ et à tous ceux que je connais.

Athmann ou la lampe merveilleuse⁵
Biskra

La seconde lettre fait un peu double emploi avec la première, au point qu'il est difficile de décider laquelle des deux est la plus ancienne ; peut-être la seconde est-elle cette lettre envoyée par Athman à Paris...

2. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[S. d.]

.....
Je me souviens du jour même quand nous étions dans la chambre au Royal Hôtel quand le petit Bachir a commencé de vous dire que vous êtes gentil et que vous étiez mécontent de lui. Dans ce jour-là je me souviens quand vous étiez chez le bicycliste avec Mr. F. et nous étions sur la route

son *Journal*, situerait plutôt le mariage d'Athman aux environs de 1904 ; peut-être faut-il se référer à ce passage de *L'Immoraliste* : « Boubaker ? — Il s'est marié. Il n'a pas quinze ans. C'est grotesque. — Non, pourtant ; je l'ai revu le soir. Il s'explique : son mariage n'est qu'une frime. C'est, je crois, un sacré débauché. » (*Romans...*, p. 466).

4. Il doit s'agir de Lucile Rondeaux et de Claire Démarest, deux tantes d'André Gide.

5. Athman « sait par cœur l'histoire d'Aladdin et signe à présent ses lettres : "Athman ou la lampe merveilleuse" ». (*Amyntas*, éd. cit., p. 48).

du Château Landon ⁶, et que vous avez appris à monter tout de suite ; je pense souvent à vous et je vous oublie jamais ; je compte les jours par heures, pensant à la heureuse journée que vous serez sur le train pour Biskra, ma pauvre ville où il pleut jamais. Vous direz à Monsieur Paul ⁷ qu'il faut pas croire que je l'oublie ; vous lui direz aussi que depuis l'année dernière je ne suis pas monté à cheval. À Monsieur Eugène Rouart j'aurai le plaisir de le voir ; vous me direz s'il arrivera le même jour que vous ; je vais retenir des chambres ; les chambres que vous avez eues la première fois sont louées ; il y a les chambres d'en face qui sont bien garnies, et vous pourrez rester tranquillement là ; quand vous viendrez, nous visiterons nos jardins et ma maison de terre. Maintenant il y a sur la route de Touggourt on a construit en face la maison des Frères Blancs, un hôpital où il y a les sœurs blanches.

Je suis toujours chez Monsieur Salle, qu'il va mieux maintenant.

Ouardi viendra nous voir tout le temps ; à présent il nous quitte jamais là-bas chez Monsieur Salle. Je parle de vous à tous ceux que j'aime mais pas à d'autres. Dans dix jours ça sera le Carême et je ne mangerai plus, parce que je me souviens du jour quand le prêtre avait [illisible] pour appeler à la prière et j'ai mangé avant le coup de canon [qui annonce la fin du jeûne] ⁸ que vous m'avez un peu grondé.

Au revoir mon cher ami

Je suis toujours ton grand ami

Athmann ben Salah

Les retrouvailles ont lieu aux environs du 15 mars 1896, racontées par Gide dans l'un des plus beaux passages d'Amyntas (pp. 38-9). Quelques jours plus tard arrivent Jammes et Rouart. Les dons d'improvisateur de Jammes éblouissent Athman qui se met, à partir de ce moment, à multiplier les tentatives poétiques, avec, selon Gide, une réussite inégale.

Le séjour à Biskra, entrecoupé d'une excursion à Touggourt, s'achève un mois plus tard ; Jammes est déjà reparti, et le couple Gide se rend à Alger en compagnie de Rouart et Rosenberg, pour regagner Marseille. Trois années vont s'écouler avant que Gide ne revienne en Algérie.

6. À proximité de Biskra, dans le village nègre, Château-Landon est une demeure quasi princière, entourée d'un grand jardin d'accès libre.

7. Paul-Albert Laurens, qui fut le compagnon de Gide lors de son premier voyage en Algérie, en 1893-94.

8. Ces deux mentions entre crochets sont de la main de Gide.

3. ATHMAN À EUGÈNE ROUART

Biskra 4 mars 1897

Mon cher ami

J'ai l'honneur de vous informer de quelques lignes pour vous dire que je suis en bonne santé et j'espère que vous êtes aussi de même.

Cher ami vous devez me dire comment allez-vous et me donnez de vos nouvelles ; peut-être vous êtes mécontent de moi et triste aussi parce que je ne vous ai pas écrit. Vous jugez que je vous oublie. Cela ne sera pas, j'en suis sûr. Vous doutez qu'Athmann oublie des amis et oublie aussi le beau proverbe qui dit que les amis de nos amis sont nos amis. Et voici le proverbe que j'ai deviné pour augmenter ce proverbe délicieux : celui qui oublie des amis n'a pas d'esprit.

Cette année il a fait très beau à Biskra, jusqu'à présent il fait un temps délicieux. Le joli climat mieux que les autres, le beau ciel mieux que de l'eau, le joli coucher de soleil et rose sur la montagne à la direction de Droh sur la route de Chetma ; hier il a plu deux jours, c'est-à-dire les deux jours passés, et ça a donné des verdure aux arbres : les cassies, les mûriers, les grenadiers ont des fleurs rouges comme des fleurs du jardin transparent d'Aladin ; l'eau jaillit au milieu et à côté de nos maisons en ruines ; le désert et loin ailleurs comme la mer Méditerranée envoie des mirages sur la route de Sidi Okba à 5 kilomètres de Biskra. Pour le pauvre vieux Biskra on nous donne des fontaines pour boire; c'est de l'eau propre parce que l'eau que nous buvons comme d'habitude nous donne trop de fièvre, elle fait une mine insupportable pour les pauvres gens. Mais maintenant nous remercions Dieu et les Français qui nous font beaucoup de bien.

J'ai envoyé une lettre à Monsieur Francis Jammes et je n'ai pas reçu de réponse. Je ne sais pas trop ce qu'il est devenu ; cette lettre je l'aime beaucoup parce que c'est une réponse où il y a beaucoup de souvenirs; si elle est perdue, je vous avoue que ça me fait beaucoup de peine. Mais *[illisible]* que moi je suis devenu plus grand que l'année dernière et j'ai des regrets *[in]imaginables* qui me font toujours, puisque cette année nos amis ne sont pas venus. Serai-je assez fort pour aller les voir à mon tour ? Mais que tous les jours passent et ne repartent pas les jours passés parce que ce qui passe ne reviendra pas !

La distance qui est entre nous n'est pas bien grande mais je vous assure que je voudrais bien être à côté *[de]* mon véritable.

Vous me direz si Monsieur Gide est à Paris ou s'il est en voyage et comment il va. Ce cher ami aussi n'a pas reçu mes lettres que je lui avais envoyées il y a quelques semaines, mais *[illisible]* je l'avais envoyé le 29 février. Si il les a pas reçues, il doit être très fâché contre moi, j'en suis

bien sûr. J'étais avec une artiste peintre qui était très gentil. Son nom est Melle Hourse [?]; je suis resté 9 jours avec elle et que elle m'avait dit que connaît M. Paul Laurens et M. J.P. Laurens.

[...]

Je vous ai envoyé une lettre pour Monsieur André Gide ; l'avez-vous reçue ? Monsieur Gide m'avait dit que Monsieur votre jeune frère Louis Rouart est parti pour faire une année de service militaire et que Monsieur Pierre Laurens aussi.

[...]

J'ai rêvé que vous et Monsieur Gide et Mme Gide étiez du côté du chott et que vous étiez habillés de blanc, que ça doit être du velours ; cela s'est passé seulement hier soir. Mais avant j'ai rêvé encore une seconde fois que Monsieur Gide dit cette petite récitation que c'est moi qui doit le dire à [propos] du regret de l'absence de mon ami.

Vers de Mr Gide

Il m'a laissé en chagrin
Quand il est parti
Mon cœur fut petit
Tout seul faisait un refrain

Cela m'a laissé un souvenir et une blessure dans mon âme indiscreète.
[...] Je vais écrire à Mr Francis Jammes et à Mme Gide aussi et à M. Gide. [...]

4. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[Fin juin 1897 ?]

Mon véritable cher ami

J'ai l'honneur de vous adresser cette lettre.

Tu voulais bien me répondre !

Je suis dans un chagrin épouvantable de ne pas avoir reçu des nouvelles de toi. Je ne suis pas si content. Je suis fâché d'être très loin de vous.

Cependant cher ami je crois que tu m'oublies pas ; je crois que tu es mon véritable ; je crois et j'en suis sûr que c'est toi ma protection, que c'est toi mon secours et que j'aurai bien raison de m'adresser à toi.

[...]

Je vous ai envoyé 2 bonnes lettres, une que j'avais adressée à M. Rouart pour vous la [re]mettre. Je me souviens de ce que tu m'as dit et de ce que je vous ai dit de ce qui se passe de notre amitié bien blessée de notre séparation ; au hasard donc je pourrais vous envoyer ces vers :

Les cœurs des amoureux ont yeux
Qui voient ce que les autres ne voient pas
Aux moindres des choses ont des douleurs

Je vous donne ces vers pour vous faire penser à moi.

Nous sommes à la fin de juin. Il fait encore très beau ; un vent frais, des verdure dans tout le long des canaux dans lesquels j'ai calmé ma soif...

[...]

Athman écrit encore d'autres lettres à Gide ; celui-ci, le 12 octobre 1898, écrit à Henri Ghéon : « Je t'écris — osait dire Athman — afin d'augmenter tes désirs. » (Correspondance Gide-Ghéon, Gallimard, 1976, t. I, p. 170).

En mars 1899, le couple Gide retrouve Athman à Tunis ; leur circuit les mène à Sousse, Batna, El Kantara, Alger et Tlemcen, avant le retour par l'Espagne en chemin de fer. Les lettres de Gide à Ghéon relatent ses virées nocturnes en compagnie d'Athman : « Ce peuple est toujours mystérieux ; comme il ne manifeste pas, on ne sait ni ce qui l'étonne, ni ce qui lui plaît, ni ce qui le heurte. Sans Athman, je n'y comprendrais rien. Athman c'est mon unique clef, mon "Sésame ouvre-toi." (Ibid., p. 189).

De longues conversations entre les deux hommes (Athman à vingt ans à présent) établissent une entente morale et intellectuelle de plus en plus profonde (v. ibid., pp. 196-7). Au début de 1900, Gide recommande Athman à son ami Ducoté, directeur de L'Ermitage, qui s'accorde quelques vacances en Algérie. Mais surtout, quelques mois plus tard, il met à exécution le projet qu'il avait jadis formé, en 1895, et que sa mère l'avait obligé à annuler : faire venir Athman à Paris. L'occasion de ce voyage est l'Exposition Universelle, où Gide entraîne Athman à plusieurs reprises, au cours du mois de mai. Un tableau immortalise cet événement, c'est bien sûr celui que peignit Jacques-Émile Blanche, plaçant, dans le décor du café maure de l'Exposition, Gide et ses amis : Eugène Rouart, Charles Chanvin, et surtout Athman au centre, entouré de Gide et de Ghéon, ce dernier légèrement penché vers le jeune Algérien vêtu comme un prince...

La chronologie des deux lettres suivantes fait problème : il semble qu'Athman ne soit pas resté longtemps à Paris, et le récit de son retour en Algérie devrait faire l'objet de sa première lettre ; mais elle est datée du mois d'août 1909 (l'année au moins est une erreur, il est évident qu'elle est de 1900) et elle évoque Madeleine Gide « souffrante » ; or, c'est le 18 juin que celle-ci a eu les deux bras écrasés par les roues d'un camion, et le petit poème qui suit est forcément la réaction d'Athman à cette nouvelle... Mais il fait très chaud, cet été-là, et cela pourrait suffire à faire souffrir Madeleine Gide...

5. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

[Août (?) 1900.]

Mon cher André

Je ne t'ai écrit aucune lettre amusante, aucun récit, aucune aventure depuis que je t'ai quitté. Et il est vrai que nous avons que des nouvelles touchantes les uns les autres. Et comme maintenant ça va mieux, on peut toujours oublier la tristesse, comme disait un philosophe : si l'individu trouve la gaieté, pourquoi court-il à la tristesse ?

et encore :

lorsque deux personnes se disputent et se rendent, il ne faut plus leur parler des fâcheuses aventures passées, parce que ça leur rappellera à tous deux la malfaisance de l'un et de l'autre.

Mais cela, cher André, n'est qu'une simple morale. Mais la morale qui convient [à] l'oreille est plus que proverbe, alors il faut dire

Si ton ami est miel

Il ne faut pas le tous manger.

Mais qui comprend cela, qui comprend la raison d'un ami qui comprend la bienfaisance ? On a prétendu que la civilisation est ; ce n'est pas trop vrai ; car depuis que cette fameuse civilisation existe, l'homme a plus de peine et de soucis et plus d'injustices ; l'égalité moderne est un rêve ; peut-être en France, oui. Mais elle est rare l'égalité en Afrique. Le Pauvre n'est plus écouté, le pauvre n'est plus vu, et on s'en moque des pauvres ; l'instruit qui a eu beaucoup de peine pour s'instruire meurt de faim en cette époque, car ses parents sont pauvres. Mais si ce pauvre avait l'ignorance maternelle, il aurait probablement moins de peine et moins de soucis ; on l'instruit et on le jette au diable comme que l'on arrose un arbre pendant une durée et le laisse sécher après ; devinez, devinez.

Enfin, cher tendre franc André, je te supplie, par celui qui t'a informé l'intelligence et qui t'a créé sage, de laisser les ennemis personnels rire ou bavarder à leur aise, car il n'y a pas moyen de les faire comprendre.

Ah, laissons tout cela, car il ne faut plus parler de la tristesse passée.

Lorsque j'ai quitté Paris la fleur, j'étais très triste à pleurer comme que tu m'as quitté. Alors, j'avais dans mon compartiment un Monsieur, une Dame et une Demoiselle assis (Zaina ; belle ; elle avait sans doute seize ans ; ses parents dormaient et elle aussi. Mais pas ce qu'on appelle sommeil naturel, car elle bougeait tout le temps comme qu'il y avait des puces dans le train, et moi qui ne dormais pas du tout, car je sais bien que c'est une farce de pouvoir dormir dans un train ; je lui fais signe, mon cher André, et l'ai embrassé 2 fois ; ses lèvres en cerise rouge ont augmenté

mon charme ; j'ai vu une lune faible sur la verdure du paysage et j'ai vu des arbres noirs comme le diable Martin.

À cinq heures du matin la fille est partie et je suis resté seul jusqu'à six heures ; enfin arrivé à Lyon ; je sais qu'à Lyon on fait de bon saucisson, mais le saucisson ne m'est pas convenable. Je suis allé pour voir Mr. Brousse, celui-ci est absent pour 2 jours ; j'ai loué une chambre et mangé dans mon hôtel.

Dans cet hôtel, il y avait une jolie fille de 18 ans, qui ne cessait de me regarder ; c'est la fille de la propriétaire. J'ai demandé en riant sa main. Elle me l'a accordée ; j'ai ri et je suis allé me promener en tramway car tu sais que mon Pourceaugnac de pied n'allait pas très bien ⁹. Enfin les deux jours furent écoulés et voici mon ami Brousse qui me reçoit. Mon ami Brousse m'a amené au Casino, où j'ai [vu] quelque chose que je ne connaissais pas même le nom, ce sont des personnes habillées en peau, bien vilaines, et ils ont une odeur de synagogue. Ils ont des cheveux assez longs, mais leurs cheveux sont comme les cheveux des chèvres.

J'en avais jamais vu d'aussi vilains hommes et d'aussi vilaines femmes que les leurs ; ce sont des lapons de rien du tout et des sauvages ; ils se moquaient de moi en riant, car ils me trouvaient un peu noir et des pays chauds ; en me regardant, ils me montraient du doigt en faisant audace, Ha, Ha, Ha, Ha. Alors j'ai résolu de les appeler esquimal au singulier ; j'ai visité le théâtre qui me plaît assez. J'ai visité le parc dimanche, où j'ai [vu] une des brasseries au bout du lac, où j'ai pris un bock, où tout le monde me prenait pour un prince, et il y en a qui rient, mais je [illisible] de tout cela, car tu sais que ça m'est bien égal.

Le soir, vers minuit, je rencontre des filles qui m'appellent. Mais les pauvres filles ne réussissent pas [illisible]. Un jour, mon ami Brousse me mène à St-Étienne où j'ai vu la sortie des ouvriers et des ouvrières qui me prennent pour ministre car j'ai mis des gants et j'ai porté la serviette de mon ami Brousse. J'ai dîné dans une grande brasserie où se trouvent de belles filles pour servir à la place de beaux garçons ; il y avait parmi ces filles une qui me plaisait assez. Elle s'appelle Marianne. Elle avait une taille superbe, comme une sculpture ; bon Dieu, que je disais à Brousse qui riait, cette fille est belle à faire disputer le père avec le fils, c'est-à-dire Harpagon. Mais tout cela n'est que pour me distraire de ma tristesse ; car tu sais ? tu sais ?

Nous avons quitté St-Étienne. Mon ami Brousse s'est donné beaucoup de peine et m'a amené dans une maison d'Ouled Naïl lyonnaises, où j'ai

9. Déjà, lors de son séjour de 1899, Gide note qu'Athman a mal au pied (*Corr. Gide-Ghéon*, p. 197).

choisi une jolie fille de 20 ans. Elle s'appelle Marcelle, propre et bien faite, mieux que celles de Paris.

Je suis allé à Aix-les-Bains, la ville des Princes disait-on ; il a plu à grosses gouttes pendant deux heures, puis le soleil d'Afrique vint. J'ai vu des jolis jardins, de jolies maisons, et un curé ivre. Le soir même j'arrivai à Lyon à huit heures, et à 11 heures j'ai pris mon train jusqu'à la gare de Marseille. Je suis arrivé à Marseille tout essoufflé comme un *[illisible]* et je suis allé à la Villa, vague souvenir de Rosenberg ¹⁰. J'ai déjeuné là-bas et j'ai quitté la France à 5 heures.

Notre bateau qui porte le nom de Kléber est parti, peu à peu on ne voit plus de montagnes ; il me faut un autre cœur que le mien, car j'ai pleuré, j'ai pleuré comme un pauvre amoureux qui *[se]* sépare ; et Kléber marche toujours, notre Kléber semble fameux ; tous les passagers de 2^{ème} classe me regardaient et au moment de manger tout le monde essayait de me parler parce que je les faisais rire, en leur racontant des farces sur Bacchus dont j'appelais le vin sa baignoire, et j'appelais la bouteille autrement, tout appartenant à Bacchus. Enfin, comme j'ai vu que ça leur faisait plaisir, j'ai bu du vin blanc en insultant les Anglais, et riant des Juifs ; il y avait une dame qui est venue me dire : Ainsi, Monsieur, je vous félicite, si ce n'est vous je ne pourrais pas manger, et ils étaient tous aimables, car, cher André, ils sont venus tous me serrer la main et me disaient au revoir.

Je suis descendu à Bône où je n'ai rien vu du tout, mais je sais que je n'avais cessé de boire. Le soir du lendemain de mon arrivée, à six heures, je me suis dirigé à Philippeville où j'ai vu de belles misères ; c'est grâce à toi qu'après quatre jours j'ai trouvé ma lettre ; voici mon passage, mais à te dire, je n'aime pas les Chinois ni les Lapons ; ce sont ce qu'on appelle sauvages.

Enfin, cher André, j'ai écrit à tout le monde sauf à Mr Rouart et à Cremnitz ¹¹. Mais je vais leur écrire bientôt. Je n'ai pas écrit ni à Mr Drouin ni à Mr Georges Rondeaux ¹². Veuille s'il te plaît m'envoyer leur adresse, parce que tu sais qu'il me faut leur écrire ; j'ai écrit à Madame Gide une lettre où se trouve une aventure d'Abinaouas ¹³, parce que, étant

10. Fédor Rosenberg habitait Marseille ; c'est là que le couple Gide était passé le prendre, en avril 1897, avant de se rendre en Italie.

11. Maurice Cremnitz, poète et critique d'art.

12. Le premier, en tant que mari de Jeanne Rondeaux, le second en tant que frère de Madeleine, étant tous deux beaux-frères d'André Gide.

13. Abinaouas, autrement dit Abou-Nowas, est un poète arabe qu'Athman et

que, étant souffrante, ce pourrait toujours la distraire. À toi, cher, je te prie de ne pas cesser de me donner de ses nouvelles ; car tu sais que ça m'afflige beaucoup sa souffrance et que lorsqu'elle va mieux, cela me réjouit. Je suis à Constantine pour quelques jours, je me porte très bien comme santé et très mal comme bourse, mais la patience est dure et bonne à la fois. Mais si l'homme s'appartient pas, que fera-t-il ?

Enfin, cher André, les melons et les pastèques sont en abondance et les dattes, disait-on, commencent à mûrir ; cette nouvelle prouve que la joie s'avance lentement et que bientôt j'aurai la faveur de te revoir avec l'automne. J'ai lu dans les journaux que la chaleur est grosse ; que deviens-tu par cela, que devient la pauvre Gide, elle qui ne supporte pas beaucoup la chaleur, tu me diras tout cela la prochaine fois.

Je vois devant mes yeux ta figure, ta maison, l'exposition et notre assemblée, je vois Ghéon. Mais, cher André, je t'assure que Ghéon me semble un ombrage à côté de nous, et que son ombrage est très léger ; c'est pour cela que je te disais que Ghéon n'est pas de ce monde. Parce que tu sais qu'il y a des personnes qui sont lourdes comme des fardeaux, et qui sont trop méprisées, dont les yeux s'aveuglent en les voyant. C'est ceux qui sont nos ennemis personnels, quant aux hommes légers, ce sont ceux-là qui, lorsque tu les vois, tu souris. Lorsqu'ils te parlent tu trouves qu'ils sont gentils comme les oiseaux ; et sur les hommes lourds, a dit le Poète

Ô toi tu es lourd
Et lourd et lourd
Ton visage est humain
Et ton ombrage est éléphant

J'ai reçu une lettre d'Amor et une lettre de l'individu qui m'a écrit à Paris, le guide qui me disait des *[illisible]* dans sa lettre ; alors, étant arrivé à Constantine, j'ai écrit à un de mes amis à Biskra où je lui ai chargé de lire à cet individu ma lettre, où se trouvent plusieurs jolis mots qui lui servent de chemise, alors le pauvre me renvoie une lettre où il me demande pardon, où il me supplie par ma mère, alors, que veux-tu, il faut le pardonner.

La lettre d'Amor mon frère me donnait de bonnes nouvelles de lui, de ma mère, de mon neveu le fils de mon frère mort. Je suis heureux de

recevoir de bonnes nouvelles comme cela et grâce à Dieu j'espère recevoir encore un peu de tes nouvelles et de tous les amis en bon état ; écris-moi [*illisible*] car tu sais que je ne peux m'en passer de songer à toi. J'ai écrit une lettre à Droulers [?] où je lui reprochais le retard de sa réponse et où je lui disais que j'aurai honte de lui écrire sans réponse ou qu'il me fasse savoir le pourquoi.

Vers

J'ai songé à la journée de notre assemblée
 Mon cœur excité est rempli de flammes
 Je vous jure que ce n'est pas par mon vouloir
 Que je vous ai séparé mais c'est par le vouloir du temps curieux.

Au revoir mon cher André. Je souhaite que la présente te trouve un peu content, et je souhaite d'avance que tu me pardonnes le tout car j'ai trop parlé dans ma lettre, mais que veux-tu, il m'est dû de te raconter tout car je suis ton grand ami

Athmann ben Salah

6. ATHMAN À MADELEINE GIDE

[Juin 1900.]

Chère Gide

Quelle terrible nouvelle quelle terrible histoire
 Qui a surpris mon cœur ainsi que mon espoir
 Et ma joie de même
 Ô Mon Dieu je connais votre douce bonté
 Veuillez ô mon Dieu tout puissant suprême
 Guérir la Gide et la rendre comme elle était

Ô Dieu tu es le plus puissant
 Pourquoi punir un bon innocent
 Pourquoi donner la bonne santé
 À ceux-là à qui vous avez donné
 La malveillance et la méchanceté
 Ô Dieu pardonnez pardonnez
 Rendre Gide comme elle était
 Je vous supplie ô Dieu de bonté

Comment, Madame, au moment où vous alliez écrire à votre serviteur, il vous est arrivé cet accident ! Que Dieu, chère Madame, vous guérisse et vous délivre pour ne point me faire souffrir.

Saluez André

Athmann ben Salah

En septembre, Gide donne à Ghéon l'adresse d'Athman. Un nouveau voyage déjà se prépare, qui va emmener Gide, Madeleine et Ghéon en Algérie, de novembre 1900 à janvier 1901. À Biskra, où ils descendent à l'Hôtel Royal, Athman est là pour les accueillir. Fin décembre, Gide, Ghéon et Athman font une randonnée dans le Souf, au départ de Touggourt où ils ont laissé Madeleine.

En mai 1901, c'est Madeleine Gide qui écrit à Ghéon : « Athman nous écrit de belles, belles lettres. Il quitte Tunis pour retourner "dans la chaleur de Biskra". » (Gide-Ghéon, p. 335). Et le 1^{er} novembre de la même année, Gide écrit à Ghéon : « Athman, il y a un mois, m'écrivait une admirable lettre désespérée puis, plus rien. Je ne puis songer à rien de là-bas sans angoisse. » (Ibid., p. 373)

Mais en 1902, subitement, c'est Athman qui revient en France, comme le révèle Gide à Ghéon le 9 mai : « Mais Seigneur ! qu'est-ce qu'Athman vient faire à Paris ! ? Il m'écrit qu'il arrive le 15... » (Ibid., p. 425). Le 16, cette arrivée est confirmée, qui semble embarrasser un peu un Gide débordé. Nous ne savons rien de ce séjour. Mais d'octobre à décembre 1903, Gide retourne encore une fois en Algérie, seul d'abord, puis rejoint par sa femme : « Athman était à la gare, par hasard paraît-il, car il n'avait pas reçu la dépêche où j'annonçais notre arrivée. Toujours le même, affectueux, bouffi, bafouilleur et pas nietzschéen pour deux sous ; carrefour de tous les respects, de toutes les prudhommeries mahométanes et autres, au demeurant charmant, souple, accueillant à tout et plus poète dans tous les sens du mot que les trois quarts de ceux qu'on fait passer pour tels à Paris. » (À Ghéon, Biskra, 29 novembre 1903, ibid., p. 555).

Le couple Gide reste près d'un mois à Biskra, toujours excursionnant en compagnie d'Athman. En juillet 1904, la correspondance échangée par Gide et Ghéon évoque quelques problèmes de santé à propos d'Athman, puis c'est le silence. Pourtant, les relations de Gide avec Athman se poursuivent, comme le montre ce passage du Journal de Gide de novembre 1905 : « Je copie cette phrase dans la dernière lettre d'Athman, cette phrase que ne comprendrait pas Mardrus, et que je voudrais ne pas oublier : "Je l'aime beaucoup (il s'agit de sa très jeune femme) et j'ai pu tout de même la rendre sincère envers ma mère et moi ; elle est brave, et je ne fais que la traiter bien doucement comme que l'on traite un petit enfant." ¹⁴ »

14. *Journal 1889-1939, Pléiade, p. 182.*



ATHMAN

(Photogr. © coll. Catherine Gide)

7. ATHMAN À ANDRÉ GIDE

Biskra janvier 1908

Mon cher André

Quelques lignes pour t'informer que Je suis en parfaite santé, ma mère et ma femme également. Mais toute ma famille a du chagrin et moi aussi pour une chose désolante que je n'ose te raconter en ce moment.

Il fait beau temps à Biskra, moins frais que l'année passée ; il y a aussi moins de touristes. Je ne vis que dans la confiance que j'ai en Dieu et je sais qu'on ne peut jamais y arriver sans son consentement. Et tu verras, mon cher André, que si je vivrai plus longtemps, je deviendrai un homme, pardon ! Ne serait-ce pas la vieillesse qui cause le mutisme ? c'est parce que tu es devenu vieux que tu es si silencieux et isolé ? Allons, mon brave, ne t'éloigne pas tant que cela de tes amis. Je sais parfaitement que, malgré ton silence, ton cœur rêveur, ton cœur plein de bonté est toujours près des cœurs de ses amis.

Je n'étais pas fâché de toi à cause de ce silence, mais j'étais toujours inquiet, allez, parce qu'en réalité les soucis entourent le cœur et la pensée elle-même s'affaiblit peu à peu puisque l'inquiétude la fait souffrir de tous côtés.

Songe d'y venir à Biskra le plus tôt possible et ne te laisse pas entraîner par la paresse ; il y a une seule vie comme une seule mort, par conséquent on doit faire tout le possible de faire du bien et d'en garder et laisser un bon souvenir.

J'ai fait un grand voyage dans le Djerid : Nefta, Tozeur, Gafsa, Sfax, Tunis, Constantine, après avoir visité Touggourt et El Oued. J'ai vu le petit hôtel d'El Oued, ta chambre avec Ghéon, etc...

C'était avec un capitaine anglais que j'ai fait ce voyage ; il vient justement de m'écrire en m'envoyant 20 f pour Noël et en m'annonçant son arrivée pour le 18 janvier ; je l'attends.

Pour le moment, je suis juste comme une balance puisque je balance moi-même, et si je balance, ce n'est pas de ma faute puisque le cœur balance et voyage.

Je suis professeur pour un américain et sa sœur, à qui je donne des leçons de français, puisque je parle anglais de plus en plus.

J'ai commencé le 1^{er} janvier ; cette famille américaine doit rester plus de trois mois.

Je suis si connu parmi les Anglais et les Américains qu'on me croit naturellement le plus célèbre, non seulement des guides, mais des poètes et interprètes et compagnons de route ; et mon nom est si connu maintenant en Angleterre, en Amérique, que chaque famille qui vient à Biskra désire me parler ; et je dois cette réputation bienfaisante à Mr. Robert Hichens,

parce que c'était son livre, *The Garden of Allah*, qui est la cause. Alors je suis surnommé Batouche [?]. Ce livre a été vendu pour 70.000 livres sterling.

Au revoir ; donne le bonjour à Madame Gide et à toute la famille. Salue aussi tous les amis, tous les Gide ; ma mère et ma femme vous envoient leurs souhaits pour la bonne année. Souhaite-leur toi-même ce qu'elles désirent, puisque leur seul désir est le bien et la tranquillité pour ton vieux, ton vieux ami et serviteur

Athmann

Les échanges semblent tout de même se raréfier. En 1909, Gide transmet à son ami André Ruyters, pour raviver sa fièvre nomade, ce curieux billet, qui semble bien être d'Athman, mais qui demanderait bien des éclaircissements :

Port-Saïd, 9 avril 1909

Mon cher

Je part sans faute pour Bagdad écris moi Poste Restante la ba et représentante mon regret à Mr Me Drouin.

Je t'embrasse.

Aloui Athmann ¹⁵

8. ATHMAN À ANDRÉ ET MADELEINE GIDE

[1914 ?]

Monsieur et Mme André Gide

Je vous ai écrit hier et je vous écrit aujourd'hui pour vous faire connaître de mes ennuis pleins de chaleur comme le feu à peine éteint, comme une lune éteinte, comme un nom oublié, depuis un mois que je circule pieds nus, habit déchiré de toutes les vieilleses, mépris couvrant le ciel, bouche pleine de sirop, pleine de miel, vieux amis, depuis eux, rien ?

écrivain intelligence prince finesse tristesse : l'ami ? Soleil sable palmes et gazelle, tourterelles eau fleur et chaleur comme la gourmandise. Brise d'Ostende montrant d'autre brise. J'ai entendu que vous avez organisé une revue, tant mieux pour l'éloquence et notre chance. Je félicite autant qu'on la récite

dites

votre ami meurt de faim

et il ne faut pas oublier Athmann ben Salah ou Aloui Athmann ben Salah

15. *Correspondance André Gide—André Ruyters*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1990, t. II, p. 61.

qui est comme adresse finale

Café Ben Djenane
rue Berthe
Biskra.

Faute d'autres documents, nous sommes obligés de supposer que les relations entre Gide et Athman s'arrêtèrent aux environs de la Grande Guerre. Il faut dire que Gide resta près de trente ans sans retourner en Algérie ; il n'oublia pas pour autant son ami, comme le montre ce passage des Cahiers de la petite Dame d'avril 1920 : « Il nous parle d'Athmann, de ses dons de poète, de ses images charmantes (les poumons sont l'éventail du cœur) et de l'influence détraquante que Jammes eut sur lui ¹⁶. » Quand il y revint, en 1943, Athman était, aux dires de certains, mort depuis une dizaine d'années : « ... d'une mort extraordinaire qu'il s'est donnée lui-même et qui lui ressemble étonnamment : un certain soir, dans une crise aiguë de poésie et de mysticisme, on l'a vu partir seul, à pied, dans le désert. Il a dû marcher, marcher... Nul ne l'a jamais revu ¹⁷. »

16. Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 41.

17. Marcelle Schweitzer, *Gide aux Oasis*, Nivelles : Éd. de la Francité, 1971, p. 86.

Les Algérianistes et Gide

dossier rassemblé par
GUY DUGAS

1. Extrait de la « Revue des revues » d'André Brojeat, *Mirages* (Tunis), 2^e année, n° 1, novembre 1932, pp. 36-7.

[...] L'événement du jour est la publication, dans le même fascicule de *La Nouvelle Revue Française*, ainsi que dans le fascicule d'octobre, de quelques pages du *Journal intime* d'André Gide. Il y a là un mélange de réflexions philosophiques, familiales, esthétiques et religieuses, le tout imprégné d'un air de détachement supérieur qui donne tant d'attrait à ce *Journal*. Pages qui ne revêtent pas un caractère d'égotisme forcené : pour la première fois sans doute dans ses œuvres, le père d'Amyntas attaque de face les questions politiques et sociales. Politiques... Que ce vocable sonne mal aux côtés du nom de Gide ! Le fait est là, cependant. André Gide a d'ailleurs décidé d'affronter dans ce *Journal* « d'autres questions qui grandissaient en moi, et qui sont maintenant parvenues à l'âge adulte ».

Une de ces questions larvaires était sans doute l'adhésion du cœur et de l'esprit de l'auteur des *Nourritures* à quelque doctrine politique. Il ne le cache pas : le communisme a toutes ses sympathies, tel qu'il est pratiqué en U.R.S.S.. André Gide a pris comme plateforme cette proposition, qui est au demeurant d'un cartésianisme irréprochable : « Je ne parviens pas à me persuader que les Soviets doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de ce pour quoi nous vivons. » Ceci, le 21 février 1932. Mais sur cette table rase, il a tôt fait de rebâtir un système personnel en tous points semblable à celui des Soviets ; et il s'échauffe assez pour écrire, le 23 avril : « S'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U.R.S.S., je la donnerais aussitôt. » Le martyr étant néanmoins problématique, André Gide, que nous n'avons pas accoutumé de voir si positif, passera aux actes : « Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès, que je souhaite de toute mon âme, auquel je

voudrais pouvoir travailler... » Le cœur même est pris : « Ma conviction d'aujourd'hui n'est-elle pas du reste comparable à la foi ? » Pourquoi faut-il que, quelques pages plus loin, l'auteur observe qu'il n'entend rien aux questions politiques, économiques et financières et, son adhésion donnée, retire son épingle du jeu : « Au demeurant, conclut-il, parfaitement inapte à la politique ; ne me demandez donc point de faire partie d'un parti » ? [...]

2. Jean Amrouche, « André Gide communiste », *Mirages*, n° 2, décembre 1932, pp. 71-3.

Gide atteint un grand tournant de sa destinée. Depuis quarante ans, il trace patiemment les traits divers, contradictoires, de son visage. D'un livre à l'autre nous le trouvions changé, et, parfois, d'une manière si totale que nous nous demandions si, volontairement, il ne cherchait pas à nous mystifier. Comment reconnaître le même homme dans l'auteur de cet acte de foi passionné en la vie que sont *Les Nourritures terrestres*, et le démon ricanant qui a écrit *Le Prométhée mal enchaîné* ?

Gide semblait jouer sur plusieurs tableaux. Et le lecteur naïf qui veut toujours vivre en pays de connaissance, qui a horreur de toute complication, ne voulait pas comprendre. Pourtant, Gide s'est bien souvent expliqué, avec une franchise totale. Bien décidé à ne rien réserver de soi, avec un courage magnifique, que certains qualifient d'impudeur et de cynisme, il a donné dans *La N.R.F.* des pages de journal. Celles qui viennent de paraître nous semblent d'une importance capitale.

Certes nous ne devons pas nous laisser prendre trop facilement : la sincérité est souvent une feinte. Mais, pour Gide, aussi subtil, aussi sceptique et attentif à démasquer ses trahisons qu'on puisse être, il est difficile, quand on l'a relu, de ne pas reconnaître sous l'enchevêtrement des réticences, des contradictions apparentes ou réelles, le même visage d'homme. On peut haïr Gide, mais, en ce cas, il faut bien prendre garde que, plutôt que haine singulière et personnelle, notre haine a pour objet l'homme, au sens classique du mot.

Gide lui-même a pu s'y tromper, bien qu'il soit, sans doute, l'homme au monde le plus passionné de conscience. C'est un jeu stupide que de le prendre en flagrant délit de mensonge, comme si c'était mentir que de dénoncer aujourd'hui ce qu'hier on croyait vrai. Si l'on s'arrête à la surface des livres on est ébloui, ou stupéfié, par la prodigieuse multiplicité de cette nature. Henri Massis traçait naguère de Gide un portrait démoniaque, André Rouveyre un portrait grimaçant. Il serait facile de leur oppo-

ser un Gide auréolé, une figure de saint ou de héros, tout aussi vraisemblable ; et, tout bien considéré, peut-être ce dernier portrait serait-il moins faux que les précédents. Lequel de nos aînés, de nos maîtres, nous enseigna-t-il de plus hautes vertus ?

Gide n'a pas couru après son plaisir, après sa jeunesse, mais seulement après lui-même. Son plus pressant souci était de se connaître, de se découvrir sous les vêtements mensongers qui nous déguisent ; de creuser, toujours, impitoyablement, jusqu'à cet être secret que Dieu seul connaît. Il ne s'agit pas de complaisance envers soi-même, mais bien d'une grande vertu, peut-être le seul courage qui soit au monde, à l'état pur : celui de se voir soi-même tel qu'on est, et d'accepter d'être ce pauvre homme.

Gide nous a ouvert les yeux sur le monde ; il nous a appris la terre et le ciel, et l'eau, et combien la lumière est belle. « Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur. » Nous n'entendions plus cette voix inoubliable. Et le frisson vivant, le délire d'amour qui gonflaient tous les mots semblaient disparus de la phrase sèche des *Faux-Monnayeurs* ou des lames acérées, cruelles, d'*Edipe*. Nous nous demandions si l'âge n'avait pas desséché Gide, ne l'avait pas réduit à la seule intelligence.

Et voici qu'aujourd'hui, à l'heure où sans doute l'amertume de la vie toujours gaspillée monte aux lèvres, le regret de n'avoir pas fait tout ce qu'on rêvait de faire, et d'avoir si mal fait ce qu'on désirait, Gide se montre à nous tel qu'autrefois :

« Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur. » Le monde se meurt de scepticisme. Et ceux qui, aujourd'hui, accusent Gide de changer, de se convertir au communisme parce que c'est la mode, ne le comprennent pas. Ce n'est pas non plus parce qu'il veut plaire aux jeunes, toujours avides de détruire un ordre où les bonnes places sont prises. Ce qui le pousse c'est ce même amour de la vie, cette humanité profonde qui le guidait dans son *Voyage au Congo*. Le monde souffre. Et, au lieu de sourire lâchement ou de demeurer immobile, il faut faire quelque chose pour porter remède à cette souffrance.

Gide, en pleine gloire, aurait pu ne pas prendre parti. Mais il n'est pas de ceux qui se désintéressent du monde, de ce monde qu'il faut, peut-être, reconstruire. Et si la Russie Soviétique l'attire, s'il suit avec une sympathie passionnée l'ordre nouveau qu'on y instaure, c'est pour cette noble raison qu'il veut, de toutes ses forces, faire son œuvre d'homme parmi les hommes, servir.

Barrès aussi nous commandait de servir. Mais peut-être aujourd'hui faut-il voir plus loin que la terre et les morts, plus grand qu'une province.

3. Robert Randau, « Inactualité d'André Gide ¹ », *Afrique* (Alger), tome XII, n° 195, mars-avril 1944, pp. 14-6.

À tort ou à raison, M. André Gide a été considéré, depuis une vingtaine d'années, comme l'évangéliste d'une certaine religion, que la voix populaire qualifie de détestable hérésie, châtiée par une pluie de feu dans le septième cercle de l'Enfer. Bien qu'il professe le mépris des charmes et des plaisirs de la femme, cet ordre n'a rien de monastique ; ses enfants de chœur ne pratiquent point l'austérité non plus que la vie érémitique. S'il recommande la philanthropie, il a soin de s'écarter avec dégoût du sexe féminin et prétend de renouer les temps de la Grèce classique à l'époque moderne. Cette forme de l'humanisme était jadis si peu goûtée en Europe, pendant les siècles d'obscurantisme qui précéderent la Révolution, que les tribunaux envoyaient ses adeptes au bûcher pour y être réduits en cendres. Le code Napoléon les affranchit de la poursuite légale et du fagot en omettant délibérément leur cas dans ses dispositions. Ainsi émancipés, ils s'accrurent en nombre et acquirent de la puissance. Leur patrie d'élection fut cependant l'Allemagne.

Je ne reprocherai pas à M. André Gide le soutien qu'il apporte à une doctrine qui accorde toute primauté au culte exclusif de la virilité. Je suis trop ami de la liberté même de penser pour dénier à autrui le droit de penser autrement que moi en toutes les choses de l'esprit. M. Gide n'a pas outrepassé, dans ses ouvrages les plus populaires, les lieux communs de la bienséance. Les hérésiarques ont été justifiés ou plutôt ceux qui se donnent pour tels. Mais, poussant plus loin que leur maître, ils se sont faits les propagateurs d'une sorte de défaitisme moral dont les conséquences ont été funestes par les ravages qu'elles ont produits dans le cerveau de certains éphèbes.

Ces désordres ont porté plusieurs bons esprits à se demander si M. André Gide mériterait d'être, à Athènes, traduit devant la juridiction populaire, comme le fut Socrate, et condamné à boire la ciguë, reconnu coupable d'avoir nié les dieux de la cité, et corrompu la jeunesse. La mort de Socrate fut à l'éternel opprobre de sa ville natale. Au demeurant, il est possible que les justiciers d'Athènes, citoyens raffinés dans leurs mœurs et qui partageaient les préventions du philosophe en faveur de la beauté masculine, aient eu surtout dessein de se débarrasser d'un insupportable bavard et d'échapper enfin au supplice quotidien de tels interrogatoires subtils sur le beau et le vrai qui les conduisaient à avouer leur ignorance.

1. À propos du plus récent livre d'André Gide : *Attendu que...* (un vol. in-18, Charlot éd., Alger).

Mais M. André Gide n'a rien du caractère de Socrate, qui n'écrivait pas ; il hante les libraires plus que la place publique et ne prononce des oracles que dans les salons de la littérature. Je suis convaincu en outre qu'il ne tient en aucune façon à boire la ciguë. Il n'est qu'un homme de bonnes lettres transformé en nabi par les non-conformistes. Il leur a témoigné de la complaisance dans son *Journal*. Sans être chasseur, on peut aimer le faisandage ; sans être un débauché, on peut être latitudinaire en matière d'érotique.

L'amour est en effet, pour ce théoricien, un état affectif général un peu morbide qui ne peut, sans étroitesse, ne marquer que les relations sentimentales d'un homme et d'une femme. Il s'applique aussi légitimement aux liens qui assemblent entre elles les créatures, sans qu'il soit distingué entre les sexes. Il faut être un étriqué de la comprenette ou un fanatique du stupre pour repousser cette opinion avec horreur. L'amour est une amitié poussée à son terme logique. Je proclame que M. Gide a le droit de poser ce fondement à la base de sa notion de l'amour.

Ce qui est plus grave, c'est qu'il s'arroge le droit, à une période tragique de l'histoire de France, de bannir de ses écrits la notion de l'actualité. Comme les narrateurs des contes de fées, il ne veut écrire que l'éternité. Dans certains cas, c'est bravoure ; en d'autres cas, c'est bravade.

Je me demande, à ce propos, s'il n'est pas exagéré, pour un écrivain qui a la notoriété de M. André Gide, de choisir le moment où la France est crucifiée, trahie et martyrisée, pour publier un recueil de chroniques qui ne sont que de bons morceaux de littérature. À telles distractions intellectuelles se récréaient, quand ils perdirent le sens de la liberté, les avocats et les fonctionnaires érudits de l'empire romain qui prenaient leurs vacances dans une fraîche villa du Latium, et occupaient leurs loisirs, loin des soucis de leur profession et du tumulte des Saturnales. N'est-on pas en droit de dire qu'alors que les Boches et les Vichysois multiplièrent les meurtres sur la terre de France, M. Gide s'était retiré en terre tranquille, rassemblait de vieux articles et s'amusait à commenter la tragédie de *Phèdre* et le jeu des acteurs, dans des interviews imaginaires ? Il demeurerait calme et impassible, souriant au milieu de l'indignation universelle. En vérité, il a été trop choyé des jeunes générations. À se désintéresser du temps présent, croit-il devoir gagner et mériter l'audience du futur ? Sa nonchalance a les dehors de l'indifférence. Il semble que ses penchants l'inclinent à la passivité.

Il a eu le tort de ne pas souffrir de notre souffrance, tort de ne point montrer, lui qui tend à être un exemple de résignation, que quelque chose de lui est entré dans l'affliction de tous les Français. On se survit à soi-même, on se dépasse, non pas en préconisant une doctrine plus ou moins

plausible de l'amour, mais à encourager les jeunes guerriers et nos patriotes au combat.

Le drame actuel, s'il se joue dans notre chair, se joue davantage encore sur le plan de l'idée ; les valeurs démoralisantes, les forces mauvaises au service des surhommes s'opposent aux puissances qui, avec le communisme, se sont ralliées autour de la spiritualité née du christianisme. Ce n'est pas le moment de s'isoler ni de baguenauder.

Mais il convient encore de ne pas exagérer en telles matières. Je me rends parfaitement compte que pour M. Gide, la qualité essentielle à tout écrivain n'est pas d'être héroïque, non même combatif ; son rôle n'est point de présenter à son peuple le détail d'une action militaire ou d'une mise en valeur économique, de prêcher la concorde et de secouer les veules, de dénoncer les pleutres et de consoler les victimes de l'ennemi. L'artiste est, par excellence, le prêtre du beau. Prendre parti est pour lui se mêler de politique ; il se tient, par métier, au-dessus de toutes les mêlées, et par intérêt aussi, car il se doit de ménager sa clientèle, qui appartient comme lui à tous les partis.

Il n'est point le guerrier des Thermopyles ; il est celui qui récite la *Prière sur l'Acropole* en songeant à la tasse de café qui le rafraîchira tout à l'heure.

4. Claude-Maurice Robert, « En l'honneur des cinquante ans des *Nourritures terrestres* : Reconnaissance à André Gide », *Afrique*, tome XXVII, n° 228, mars 1949, pp. 1-20.

« M. André Gide a eu le prix Nobel. Envers et contre tous ; envers et contre lui-même, qui n'a jamais quémandé les honneurs, qui a combattu ses propres intérêts. On va donc l'avouer "grand Français". Échec aux philistins. Échec aux pharisiens. »

Robert KEMP.

« On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. »
Ernest RENAN.

Fils unique du juriconsulte Paul Gide, neveu de l'économiste Charles Gide, avec qui, avant sa célébrité, on le confondit souvent, André Gide est né, le 22 novembre 1869², « d'un père Uzétien et d'une mère Normande ». Il atteint donc, ce mois même, et presque à l'heure où j'écris,

2. C'est la date qu'il donne dans *Si le grain ne meurt...* Mais dans son *Journal*, il dit le 21.

sa 79^{ème} année : on vit longtemps lorsqu'on vit bien.

Les Cahiers d'André Walter, son premier ouvrage publié, datant de 1891 et son activité littéraire ne s'étant pas interrompue, il y a donc, en 1948, 57 ans que Gide est fidèle à l'écritoire. À l'occasion du 79^{ème} anniversaire du plus pur et du plus grand écrivain français vivant, à l'occasion aussi du cinquantenaire du plus célèbre de ses ouvrages, *Les Nourritures terrestres*, parues en 1897, il m'a paru obligatoire d'évoquer cette haute figure que, dès 1925, André Rouveyre nommait : « le Contemporain capital ».

Et si, à certains objecteurs, plus ou moins conscients ou de bonne foi, je paraissais trop laudatif, je me disculperais par l'argument de Gœthe, que je cite de mémoire : « Ce que l'on ne dit pas avec une partialité pleine d'amour ne vaut pas la peine d'être dit. » Et je rappelle que je m'acquiesce d'une dette de gratitude.

UN ESPRIT NON PRÉVENU

Pour le grand public (mieux vaudrait dire : « gros public ») qui lit pour se distraire ou se désennuyer, mais jamais pour s'élever, André Gide est ce qu'on nomme un auteur « difficile » ; les snobs diraient « abscons ». C'est d'abord qu'il méprise généralement l'anecdote et l'affabulation, n'ayant souci que des caractères et de la peinture du cœur. Enfin, sa constante étude fut toujours de se défendre d'être enrégimenté, de se laisser « engager » dans ce qu'il nomme quelque part « l'irritante question sociale ».

L'individualisme et la vie à l'écart, loin du tumulte du forum, qui nuit à l'équilibre serein de la pensée, constituent, pour André Gide, le climat vital de l'artiste. Cette réserve, qui le préserve des passions dissolvantes, n'exonère pas l'écrivain de ses tâches de citoyen, elle ne le détache pas de la communauté humaine ; en dehors des polémiques, mais non hors de la vie ; sa retraite n'est pas une rupture avec ses congénères, le *nolo* égoïste des stoïciens ataraxiques. Il veut suivre sa pente, mais la suivre « en montant », laquelle le porte au-dessus des querelles partisans. Il s'en explique dans son *Journal* :

Certes, je ne tiens pas à ce que la tour où je me réfugie soit d'ivoire ! Mais je ne vauds rien si j'en sors. Tour de verre, observatoire ou j'accueille tous les rayons, toutes les ondes, tour fragile où je me sens mal à l'abri ; ne veux point l'être, vulnérable de toutes parts ; confiant en dépit de tout, et les regards fixés vers l'Orient.

Et si Gide fut un temps séduit par le communisme (il s'en est dégagé des qu'on voulut *l'enrôler* et le faire écrire par *ordre*), c'est qu'il y était enclin par son esprit évangélique. Il croyait que le marxisme rachèterait les carences et les abdications (lui dit les trahisons) dont il accuse le chris-

tianisme, lequel, à son jugement, est responsable de l'avènement et des progrès du communisme. « *Le communisme n'aurait pas même sa raison d'être si le christianisme n'avait pas failli.* »

Et Gide ajoute : « Si le christianisme fait faillite, le Christ ne peut en être tenu responsable. » Pas le Christ, répète-t-il, mais le Clergé et les Églises, qui ont trahi sa doctrine de liberté et d'amour, en s'inféodant au pouvoir temporel, et qu'il rend responsables de l'athéisme moderne. « La religion est mauvaise, précise Gide, parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'oppresseur. » D'où, dès 1901, son projet d'écrire un livre qu'il eût intitulé : *Le Christianisme contre le Christ*.

Esprit non prévenu, *irreligatus*, Gide est au-dessus des partis, des dogmes, des systèmes, des écoles, des mystiques, des églises. Et s'il s'avoue « sincèrement croyant », il affirme, par ailleurs, au spectacle des « fois » qui se combattent et s'entretuent : « L'athéisme peut seul pacifier le monde aujourd'hui. »

UN HUMANISTE CLASSIQUE

Plus que romancier, qu'il n'est guère, Gide est un essayiste et un esthéticien, un moraliste, un humaniste de la façon et de la classe de Michel de Montaigne qu'il a souvent commenté, de Jean-Jacques et de Goethe, « le plus intelligent des hommes ». Enfin, Gide écrit bien, beaucoup trop bien, pour être compris « à vue d'œil » par les lecteurs hâtifs de romans policiers et de magazines humoristiques.

Comme son ami Valéry, ses « charmes » sont plus secrets. Classique de formation et de goût, racinien fervent, sa pensée est subtile, ailée, profonde, « et certainement beaucoup plus vaste et synthétique que celle de Marcel Proust » (Léon Daudet *dixit*).

À la dilution, il préfère la concision ; à l'hyperbole, la litote. Pour l'entendre, il faut l'écouter, je veux dire lui prêter une attention lucide ; sa lecture exige entre son lecteur et lui une manière de connivence ; une collaboration tacite. Gide peut dire après Descartes : « Je n'ai rien écrit que pour ceux qui se donnent la peine de méditer avec moi. » Au terme d'*Amyntas*, ne dit-il pas lui-même : « Je relis aujourd'hui ces notes de voyage. Pour qui les publier ? Elles seront comme ces sécrétions résineuses qui ne consentent à livrer leur parfum qu'échauffées par la main qui les tient. » Disons de lui ce qu'il dit de La Fontaine : « On ne saurait rêver art plus discret... Il faut se prêter au jeu, sous peine de ne pas bien l'entendre. » D'où, pour certains lecteurs, ou distraits, ou épais, la déception d'une première lecture et la surprise charmée d'une lecture plus attentive. Gide lui-même nous l'a dit : « Je n'écris que pour être relu. »

L'ÉTRANGE DESTIN DES *NOURRITURES TERRESTRES*

C'est à ces qualités et à ces exigences qu'André Gide doit d'avoir attendu vingt ans la véritable Renommée, celle avec un grand R, qui sonne de l'olifant. Le cas des *Nourritures terrestres*, son septième livre par ordre de publication, est un exemple éloquent des caprices de la gloire. Selon les inventaires de leur premier éditeur, qui était le *Mercur de France*, il s'en vendit, en dix ans, de 1897 à 1908, cinq cents exemplaires seulement. « Elles rencontrèrent une incompréhension totale », a écrit Gide lui-même. Ce n'est qu'après la guerre, vers 1920, que l'œuvre de Gide, et singulièrement *Les Nourritures terrestres*, atteignirent le vrai public et la notoriété. « Cette longue attente, m'écrivait-il en 1944, trouve aujourd'hui sa récompense, beaucoup plus précieuse, à mon cœur, que le succès le plus bruyant. »

Rééditées pour la première fois en 1917, *Les Nourritures terrestres* n'ont plus cessé de l'être et elles sont actuellement traduites dans toutes les langues. Et l'on vit, en 1946, à l'Hôtel Drouot, un exemplaire broché de l'édition originale atteindre le prix invraisemblable de 139.000 francs.

Ainsi, cette œuvre âgée déjà d'un demi-siècle est aussi jeune aujourd'hui qu'au jour de sa naissance. Curieux destin d'un livre ! Mais aussi quel soufflet aux Aristarques patentés dont pas un — pas un — ne sut déceler dans ce dense petit livre l'œuvre essentielle de l'époque, laquelle devait survivre à des milliers de gros bouquins auxquels ces mêmes Aristarques prophétisaient l'éternité !

Et n'avons-nous pas le droit, aujourd'hui, de nous montrer cinglant pour les milieux intellectuels parisiens, qui se croient l'élite de la planète, et qui restèrent indifférents devant des œuvres de la classe de *Paludes*, d'*El Hadj*, du *Prométhée mal enchainé*, de *L'Immoraliste*, des *Nourritures terrestres* enfin, et d'*Amyntas* ? Quant aux Aristarques, qui s'estiment des limiers de la chose littéraire, les détecteurs de chef-d'œuvres, leur silence unanime jusque vers 1910 sur les livres précités, aujourd'hui universellement recherchés, indique sans équivoque que leur flair est soumis à de fâcheuses intermittences.

Que Gide, en dépit de tout, ait triomphé, sa gloire en est plus pure et son mérite plus grand, mais que MM. les Critiques cessent de croire qu'aucune œuvre de mérite n'échappe à leur sagacité. L'enseignement de cette épreuve, c'est qu'une œuvre digne de vivre parvient à s'imposer envers et malgré tout : il n'est que de savoir attendre.

Ennemi du bluff publicitaire, André Gide attendit. Sans amertume pour le public indifférent et les chers confrères distraits, il a continué son œuvre de lucidité et de ferveur.

Mais une question s'impose : Que fût devenue l'œuvre de Gide si, né

pauvre, il n'avait pu faire face aux frais de l'édition de ses premiers ouvrages, et jusqu'à son *seizième*, qui date de 1906, et s'appelle *Amyntas* ? La réponse est aisée : il n'y aurait pas aujourd'hui d'André Gide écrivain. Je le cite : « Durant de nombreuses années, non seulement ils ne m'ont rien rapporté (mes livres), mais, si je n'avais assumé les frais d'impression, je n'aurais pu trouver d'éditeur. » Or, si un livre de valeur peut attendre, encore faut-il qu'il soit connu de quelques-uns, lesquels seront ses « inventeurs » et les hérauts de sa gloire ; donc, qu'il soit publié.

Quant à l'appauvrissement que serait l'absence de Gide pour notre littérature, je pense que les moins « gidiens » de nos contemporains ne discutent pas là-dessus. Gide absent, c'est l'un de leurs plus rares joyaux, l'un de leurs « crus » les plus authentiques et les plus capiteux qui manquerait aux lettres françaises ; l'un aussi de leur ferment le plus actif. Car, non seulement l'œuvre de Gide, toute son œuvre, critique et lyrique, est d'une valeur exceptionnelle de style et de pensée, mais son influence, à l'étranger comme en France, est sans analogie. En même temps que l'une des gloires de l'Intelligence française, Gide est un maître à penser — à sentir aussi — de la Culture universelle.

GIDE CONTRE BARRÈS

Ni Barrès, ni Claudel, ni Valéry, pas même Péguy peut-être, n'ont nourri autant d'âmes, fécondé autant de cerveaux, imprégné autant d'esprits que l'auteur des *Nourritures*. Pour ne parler que d'elles, qui dénombrera tous ceux que leur éthique a renouvelés, dont elle a bouleversé la théorie de l'univers en leur insufflant une énergie sereine, un optimisme résolu, une euphorie lucide, le goût de l'Action enfin et l'amour de la Vie, faute de quoi l'homme s'étre et baille en gémissant ?

André Maurois l'a dit : « Je connais beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles de notre temps pour lesquels *Les Nourritures terrestres* sont le livre qui leur a, le premier, donné le goût de la vie. »

Tandis que Barrès, l'Adversaire n° 1, voué au culte du moi, des ruines et de ses morts, nous enseignait le repliement, « l'enracinement » dans le tuf du traditionnalisme, c'est-à-dire la stagnation, Gide commande de tout sacrifier à la vie, de tout préférer à soi-même, de sortir des polders de l'habitude, du labyrinthe de sa pensée, des torpeurs du passé, de sa famille, de sa ville, de sa chambre, de son cœur. Il incite à quitter le port pour la pleine mer et ses houles.

Gide précise : « J'en veux mortellement à toute thèse qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu. Je languis dans les contrées sans risque et reconnais les Hespérides d'abord en entendant rugir le Dragon. »

C'est la vie intense et dangereuse du dépaysement, voire l'acte gratuit, opposée à l'immobilisme et à l'égotisme barrésiens. Gide ajoute cette maxime que l'on jugerait cornélienne : « J'aime tout ce qui met l'homme en demeure d'être grand ou de périr. » Et il conclut : « Peut-être pourrait-on mesurer la valeur d'un homme au degré de dépaysement (physique et intellectuel) qu'il est capable de maîtriser. »

Quant à nous, Africains, fondateurs d'un empire que l'univers jalouse, avons-nous réfléchi que tous les conquérants, les pionniers, les argonautes, les missionnaires de tous les temps et de tous les pays, étaient des « Déracinés » ? Cette seule constatation, n'est-ce pas la condamnation de la doctrine de Barrès, « cet esprit à l'attache et qui tourne autour de sa niche », dit l'auteur des *Nourritures* ?

« FAMILLES, JE VOUS HAIS ! »

Le grief majeur et initial de Gide contre la famille et la morale traditionnelle, huguenote particulièrement, c'est qu'elles refusent à l'adolescent son droit imprescriptible à une vie autonome. C'est qu'elles imposent à cet être neuf le lit de Procuste de leurs préjugés et de leurs conventions en le réduisant à faire comme papa et maman, lesquels, dans tant de cas, se sont comportés si mal !

Pour appuyer sa thèse du droit de l'enfant à l'émancipation, André Gide se réfère à l'Histoire Naturelle, cette sûre éducatrice : le poussin pour éclore doit briser la coquille de l'œuf qui l'emprisonne, le fruit mûr se détache du tronc qui l'a nourri, la plante projette sa graine aussi loin qu'elle peut de sa souche — « ce qui germe à son ombre s'étiole ou se déforme ». Mais il fait ce *distinguo* que je crois sans réplique : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Et voici les conseils qu'il donne à Nathanaël, le confident de sa pensée : « Assumer le plus possible d'humanité » — « Une existence pathétique plutôt que la tranquillité » — « L'humanité chérit ses langes ; mais elle ne pourra grandir qu'elle ne sache s'en délivrer. » — « Les chemins les mieux battus sont certes les plus sûrs, mais n'espère pas y faire lever beaucoup de gibier. » — « Ne cherche pas à remanger ce qu'ont digéré tes ancêtres. »

Il faut se détacher de sa famille et de son milieu. Et si le détachement doit être un arrachement, — arrachons-nous ! Tout vaut mieux que de croupir dans la routine et l'ankylose : « L'on n'avance qu'en repoussant derrière soi le passé ». — « L'enfant sevré n'est pas un ingrat s'il repousse le sein de sa mère. Ce n'est plus du lait qu'il lui faut. »

Et s'il arrive à Gide de nier la vie éternelle dans un Au-delà métaphysique, c'est parce que, à son jugement, cette croyance empêche l'homme

de donner toute sa mesure dans la vie d'Ici-bas, en endormant sa volonté, en l'incitant à l'acceptation, à la résignation, à l'observance momifiante d'une tradition : « La religion et la famille sont les deux pires ennemis du progrès. »

Haine aux mythes, à la fiction, aux entités, à la spéculation abstraite. Et il cite l'Évangile, si mal compris, si mal suivi et si souvent trahi par nos chrétiens moyens, qui sont le nombre et la loi : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ! »

JUSQU'AU BOUT !

En 1911, Paul Valéry écrivait à André Gide, auquel il allait dédier le poème de *La Jeune Parque* : « Ce qui m'a frappé le plus au monde, c'est que personne n'allait jusqu'au bout. » C'est la paraphrase de l'hexamètre de Boileau :

Rarement un esprit ose être ce qu'il est.

Dans *Si le Grain ne meurt*, comme dans *Corydon*, comme dans son adhésion au marxisme, André Gide s'est distingué de ce « personne » qui est tout le monde, « qui n'ose être ce qu'il est », en allant « jusqu'au bout », — à cause des conséquences. N'est-ce pas Montherlant qui me disait un jour que j'osais l'engager à aller jusqu'au bout : « — Non, car ma vie, après, ne serait plus possible ». Où le bestiaire recule, louvoie, puis se « défile », pour user d'un mot qui lui est familier, André Gide fait face et tient tête à la bête qu'est l'opinion publique. Non par cynisme, non par bravade et pour se singulariser, comme d'aucuns, qui le jugent à leur aune, ont pu l'en accuser, mais par probité intellectuelle et obligation morale, par dégoût de porter un masque.

À l'écrivain anglais Edmund Gosse, qui lui avait demandé pourquoi il avait écrit et publié *Si le Grain ne meurt*, André Gide fit cette réponse :

J'ai le mensonge en horreur. Je ne puis prendre mon parti de ce camouflage conventionnel qui travestit systématiquement l'œuvre de X..., de Y... et de tant d'autres. J'ai écrit ce livre pour « créer un précédent », donner un exemple de franchise, éclairer quelques-uns, en rassurer d'autres, forcer l'opinion de tenir compte de ce que l'on ignore ou que l'on affecte d'ignorer au grand dam de la psychologie, de la morale, de l'art... et de la société.

J'ai écrit ce livre, parce que je préfère être haï, qu'aimé pour ce que je ne suis pas. [Je souligne].

Lorsqu'on sait ce que cette franchise lui valut de crachats, de la part des batraciens des Lettres et des sépulcres blanchis, il est permis de parler d'héroïsme moral et l'on excuse les tricheurs et les pleutres qui, à ce mâle courage, préférèrent le « camouflage ».

On les excuse, mais on les méprise.

L'HOMME LIBRE DANS UN MONDE LIBRE

Gide veut tout expérimenter, tout oser, tout tenter. Toute notion apprise par un intermédiaire lui est suspecte *a priori*. Enfin, Gide veut l'homme libre, libre dans un monde libre. Honte et haine aux conventions, aux traditions, à la mode, à la routine, aux préjugés, au snobisme, aux dogmes mêmes et aux convenances qui déforment la personnalité, au nom desquels on opprime, on persécute, on tue ! Honte et haine à tout ce qui diminue l'homme, l'assombrit, le contrefait, émascule les cerveaux, effémine les âmes, abolit les caractères, angoisse les consciences, annihile la force et la joie, et, finalement, fait de l'homme une caricature d'homme, un homoncule et un cocâtre, qui invective contre la vie et blasphème contre le Ciel !

Et c'est sans doute ici que Gide est pernicieux pour les collectivités, les églises, les partis et autres esclavagistes : il apprend à son disciple à penser avec sa tête, à ne pas dire *fiat* au nombre et à la force, ni *amen* au tyran. Et si Gide veut l'homme fort, s'il le veut libre et joyeux, c'est qu'il veut la vie belle et qu'il croit au bonheur.

N'allons pas en conclure que Gide est un sophiste. Au contraire, Gide est lucide, impitoyablement. Il voit le monde ce qu'il est : absurde, mais par l'absurdité des hommes. Que l'homme cesse d'être absurde, et le monde deviendra ce qu'il peut devenir : lieu d'harmonies et de délices.

L'homme est libre. Il dépend de lui que la vie soit plus belle, que son eau soit du vin, que l'horizon soit bleu. N'accusons pas la vie et n'accusons pas Dieu, ni la Fatalité, ce vieux bouc émissaire de tous les cataclysmes : l'homme seul est responsable des maux dont il se plaint.

Mais Gide est optimiste, et c'est un témoignage de son respect pour l'homme auquel il fait confiance. Gide refuse de croire que l'homme « qui peut beaucoup plus qu'il ne croit » ne consente pas, enfin, à vouloir mériter d'être libre et heureux. L'homme surmontera l'homme. L'homme rendra actuelles ses vertus potentielles. L'homme voudra ce qu'il peut. Telle est la foi d'André Gide qui, penché sur l'Avenir, et malgré la nuit obscure qui encrasse l'horizon, se refuse au désespoir et nous défend d'y céder. Écoutez :

Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer ; mais l'homme. D'où surgira-t-il, cet homme neuf ? Non du dehors. Camarade, sache le découvrir en toi-même, et comme du minerai l'on extrait un pur métal sans scories, exige-le de toi, cet homme attendu. Obtiens-le de toi. Ose devenir qui tu es. Ne te tiens pas quitte à bon compte. Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. Persuade-toi de ta force et de ta jeunesse. Sache te redire sans cesse : « Il ne tient qu'à moi. » (*Nouvelles Nourritures*).

Et encore :

Ce qui a été, m'importe moins que ce qui est ; ce qui est, moins que ce qui peut être et qui sera. Je confonds possible et futur. Je crois que tout le possible s'efforce vers l'être ; que tout ce qui peut être sera, si l'homme y aide.
 SIL'HOMME Y AIDE.

UN NOUVEAU DÉCALOGUE

En 1927, en manière d'hommage pour l'insurrection libératrice qu'il avait facilitée en moi, j'adressai à André Gide un poème effusif dont j'ai fait la dédicace de mes *Chants du Centaure*. En voici trois quatrains :

*Alors que j'errais, solitaire,
 Dans un univers désolé,
 Maître, vous m'avez révélé
 Le beau visage de la Terre.*

*Maître, pour être ivre de vivre
 Quand j'étais ivre de dégoût,
 Il m'a suffi de lire un livre
 Et que ce livre fût de Vous.*

*Et si je dis que je vous aime,
 Et le clame avec tant de foi,
 C'est que vous rencontrer, pour moi,
 Ce fut comme un second baptême.*

Un nouveau baptême, un nouveau décalogue... Je ne sais, aujourd'hui encore, mieux exprimer que par ces mots le renouvellement en profondeur, mental et moral, que la lecture des œuvres d'André Gide, et particulièrement des *Nourritures terrestres*, cet Évangile de la Joie, opéra en moi-même. Roger Martin du Gard a dit des *Nourritures* : « C'est un livre qui brûle les mains pendant qu'on le lit. » Pas que les mains, le sang ! Et à ce feu, que de fois je me suis réchauffé !

C'est par ce livre, « manuel d'évasion », hymne corybantique à la Vie et à l'Afrique, que Gide acquit sur moi (et une multitude d'autres) cette influence irrésistible que je ne puis comparer qu'à mon envoûtement par le Sud. C'est le même sortilège. De même que je ne peux pas ne pas avoir vécu au Désert, de même je ne peux pas ne pas avoir lu André Gide.

Parachevant l'œuvre du Soleil, *Les Nourritures terrestres* m'ont délié de mes fantômes et de ma peur des croquemitaines. Par ce livre, j'ai appris à oser, — à oser oser...

Gide a ouvert mes yeux à la beauté du monde — « la prismatique beauté de la vie » — « l'amoureuse beauté de la terre ». Il m'a ouvert les portes du Jardin des Hespérides, dont la crainte du Dragon me tenait éloigné. Et savez-vous ce que j'appris ? Qu'il n'y avait pas de dragon, mais

seulement des fruits d'or « pour désaltérer toutes les fièvres » !

Découverte aussi capitale, je le répète, que celle des Oasis car elle m'a convaincu qu'il n'est, le plus souvent, que des Tantales volontaires, et que tous les chevaux de frise qu'on trouve interposés entre la joie et soi, c'est nous qui les créons : notre absence de hardiesse, d'industrie, de courage.

ANDRÉ GIDE, ÉVEILLEUR DE PERSONNALITÉ

Entendons-nous. Ce que Gide a fait de moi, je l'étais, car on naît ce qu'on est. Je l'étais, mais en puissance. Lui-même l'a dit : « L'influence ne crée rien, elle éveille. » J'ajoute : elle affirme, elle confirme. Elle est un réactif, un révélateur, un incitatif, un adjuvant. Comme l'ironie socratique, elle accouche l'esprit et la personnalité. Elle actualise, elle explicite ce qui n'est que virtuel ; elle donne le branle et l'impulsion ; aide la germination et la manifestation de l'être unique qui vit en nous ; facilite la prise de conscience de notre unicité.

Gide m'a révélé à moi-même. Il m'a aidé à devenir ce que j'étais — à oser l'être. Ce faune, ce bacchant, ce centaure, qu'il m'arrive de sentir cacoler en moi ; « ce quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable », dont parle Zarathoustra, ils étaient dans mon sang, mais captifs, peureux, chargés de chaînes, disons le mot qui s'impose : refoulés.

L'influence du maître sur son disciple, l'homme du Sud que je suis la compare au processus d'un forage artésien dans les oasis sahariennes. Pareil au puisatier, qui fonce et troue le toit de la Mer Inférieure où l'eau vive est captive — et le geyser jaillit en gerbes d'étincelles... ainsi le maître à penser, prospecteur de l'intellect, libère l'esprit de son disciple en le désempêtrant des liens qui l'entraient.

Gide a brisé les liens qui m'enchaînaient au roc où vocifère Ajax, où gémit Prométhée. Il m'a démontré ce que, sans m'avoir convaincu, m'avait enseigné Platon : « Dieu n'est pas responsable de nos maux. » Pas Dieu, oh non, mais l'homme ; pas Dieu, mais les faux-monnayeurs qui falsifient Sa Parole ! Ceux qui, non satisfaits de restituer à César ce qui lui appartient, s'inféodent à Cesar et se font ses comparses !

Un grave événement pour qui vient d'où je viens, d'un milieu janséniste, qui fait du plaisir un vice et de la joie un péché. Je peux dire d'André Gide, par rapport à moi-même, ce qu'il a dit de Nietzsche par rapport à lui-même : « Je l'attendais avant de le connaître, de le connaître fût-ce de nom. »

« Combien ont fait dater de la lecture d'un livre une ère nouvelle dans leur vie », dit l'auteur de *Walden*, l'émersonien Henry-David Thoreau, qu'André Gide eut longtemps l'intention de traduire. *Les Nourritures terrestres* furent ce livre pour moi : comme celle du Sud, avec laquelle elle

coïncide, leur découverte marque une « époque » de ma vie. Et que mon cas ne soit pas une exception, voici, pour le prouver, le témoignage de Mauriac. Parlant de Gide, l'auteur du *Fleuve de Feu* a dit : « Il nous a servi à tous pour nous connaître nous-mêmes. On a l'impression que son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer. » Cette affirmation est d'autant plus probante que François Mauriac et Gide, c'est ce dernier qui l'atteste, « n'adorent pas le même Dieu ».

Mais n'est-ce pas Robert Kemp, qui écrivait récemment, à propos de l'attribution du Prix Nobel à l'auteur de *Thésée* : « *Les Nourritures terrestres* ont secoué nos adolescences » ? Influence confirmée par Rilke, Edmond Jaloux, Alain-Fournier, Roger Martin du Gard, et tant d'autres, qui tous ne l'avouent pas. Je pense à Montherlant — qui n'aime pas André Gide — et dont certains chapitres des *Fontaines du Désir* sont comme une paraphrase des *Nourritures terrestres*.

LE DEVOIR D'ÊTRE HEUREUX

André Gide a bouleversé ma conception du monde et mon sens de la vie : tel Jésus à Cana, il a changé mon eau en vin. Il a transubstantié en allégresse ma détresse, mes lamentos en hosannahs et mes thrènes en péans. Il m'a guéri de mes langueurs et de mes rancœurs romantiques, de mes anxiétés et de mes transes pascaliennes. J'étais élégiaque, il m'a rendu dionysiaque. Il m'a appris que mon royaume, *sans offenser Dieu et sans nuire à quiconque*, pouvait être de ce monde, devait l'être, car le bonheur est un bien, non un mal ; un dû et un droit : il suffit d'en être digne et de le mériter. Et il m'a inculqué la volonté d'être heureux, et l'art d'y parvenir.

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eus fait cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devient pour moi une obligation morale. Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de moi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux. J'assumai mon bonheur comme une vocation.

Être heureux maintenant, *hic et nunc*, aujourd'hui, « dès ici-bas ». Demain, je serai mort si ce n'est pas ce soir. C'est pendant qu'on vit qu'il faut vivre, c'est quand on a soif qu'il faut boire. *Carpe diem ! Carpe horam !* « L'heure qui passe est bien passée. »

Telle est la leçon de l'Auteur des *Nourritures terrestres*.

C'est clairement dire qu'André Gide, optimiste conséquent, apôtre de la joie, qui professe que « la vie peut être plus belle que ne la consentent les hommes », dont l'œuvre a la vertu de vitamines lyriques, se situe aux

antipodes des doloristes sadiques dont la doctrine de néant nous évire [sic] et nous émoelle, et qui font de la terre une vallée de larmes et un exil.

Enfin, rien, dans toute l'œuvre de Gide, de la décomposition verdâtre et des sanies purulentes qui nous suffoquent chez Marcel Proust. Marcel Proust nous asphyxie et nous accable ; André Gide nous allègre [sic], nous tonifie, nous virilise.

De même que son style, dense et limpide — adamantin — le plus classique de France, est aux antipodes des redondances et des prolixités de celui de l'auteur de *Sodome et Gomorrhe*, des ritournelles psalmodiques de Péguy, et aussi du chaos apocalyptique de Claudel, de même son œuvre — toute son œuvre — magnifie la santé, la beauté et la joie³. Ah ! que nous voici loin des existentialistes aux miasmes léthifères !

UN BONHEUR ACTIF ET LUCIDE

Mais la joie que nous propose André Gide, je le répète, n'est pas celle des jouisseurs et des mauvais garçons, chers à Carco et à Colette, des repus et des veules, joufflus et ventrus, ruminants verticaux, qui la recherchent dans le stupre et dans le ribouldingue, un bonheur qui s'obtient dans la facilité, l'abandon au torrent et au marécage de la vie. Pour user d'une métaphore qui dit bien ma pensée, c'est un bonheur sur mesure et non de confection ; un bonheur qu'on n'attend pas d'autrui, ni du hasard, pas même du Ciel, mais de soi-même, de soi seul. Et qui permet de dire un jour, avec André Malraux : « Je suis devenu un homme sans le secours des dieux. »

Le bonheur existe, Gide l'affirme ; il est licite, il le proclame. Mais ce bonheur est une victoire — et d'abord sur soi-même — une conquête, une récompense. « Derrière toutes les portes fermées, Dieu se tient. » Mais ces portes ouvre-les ; et si elles résistent, défoncez-les ! *Rien pour rien.*

Et lorsque Gide fait dire à l'Éternel : « L'homme peut beaucoup plus qu'il ne croit... c'est pour lui marquer mon estime que je le laisse se débrouiller. » Niera-t-on qu'il mérite le titre de professeur de volonté, d'instituteur d'énergie ?

Me trompé-je, dites, lorsque j'ai dit que le bonheur selon l'éthique des *Nourritures*, dont la possession exige une telle ardeur à vivre et la collaboration de toutes nos facultés, n'a absolument rien de commun avec les « plaisirs assis » que conseille Épicure ; qu'il est celui d'un homme fort à

3. Parlant du style sans alliage d'A. Gide, Robert Kemp nomme ce dernier : « L'ascète du vocabulaire, au milieu des débauchés ». À l'exception sans doute de ses toutes premières œuvres, contaminées par le style symbolard... dont vite il se purifia, en devenant lui-même.

l'usage des hommes forts, qui ne refusent pas la lutte que sa conquête nécessite ?

Dès 1910, André Gide disait à Barrès : « Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme. » Et vingt-huit ans plus tard, en 1938, il précisera dans son *Journal* : « De nouveaux titres de noblesse, de nouvelles formes de sainteté, de dévouement, d'héroïsme, voilà ce dont nous avons besoin. »

Reconnaissons-le, cet hédonisme gidien est plus près du lacedémonisme que du sybaritisme.

Et cette philosophie faite d'optimisme raisonné, contrôlé, éprouvé ; qui veut les hommes heureux afin qu'ils aiment la vie, cette vie qu'il nous faut vivre sans gémir ni faiblir, cette philosophie me paraît bien, dans l'état actuel de notre littérature et de notre patrie, la plus précieuse vertu, je veux dire la plus utile, celle qui fait d'André Gide, selon le mot de Robert Kemp, « un puissant résumé d'humanité supérieure », le « contemporain capital », et rend son œuvre unique, inimitable — *irremplaçable*.

L'IMMORALISTE

Oh ! il est hérétique ! oh ! il nous paganise ! Il est luciférien ! Il émane de son œuvre une musique de perdition. Il sent le soufre. Et au beau temps de Torquemada, son œuvre, sinon lui-même, aurait sans doute connu les honneurs du bûcher... auquel certains bien-pensants de 1911 l'ont d'ailleurs voué en esprit, en désir et en paroles. Qu'il ait dépendu d'eux, et le Prix Nobel 1948, honneur de son pays, aurait connu l'horreur des cachots républicains !

« Vous êtes très terrible », écrivait Jacques Rivière, le timide et timoré beau-frère d'Alain-Fournier, à l'auteur de *L'Immoraliste*. Et lui-même n'a-t-il pas dit : « Inquiéter, tel est mon rôle » ? Inquiéter pour faire penser, faire penser pour faire douter, faire douter pour affranchir. De quoi ? De nos idées toutes faites et de nos « fois » ataviques, c'est-à-dire imposées — « des confortables idées fausses ! »

Camarade, ne crois à rien, n'accepte rien sans preuves. N'a jamais rien prouvé le sang des martyrs. Il n'est pas de religion si folle qui n'ait eu les siens et qui n'ait suscité des convictions ardentes. C'est au nom de la foi que l'on meurt ; et c'est au nom de la foi que l'on tue. L'appétit de savoir naît du doute. Cesse de croire et instruis-toi. L'on ne cherche jamais d'imposer qu'à défaut de preuves. Ne t'en laisse pas accroire. Ne te laisse pas imposer. (*Les Nouvelles Nourritures*).

Tonique pour les forts, l'œuvre de Gide — nietzschéisme mitigé — peut être nocive aux faibles. Elle ne convient qu'aux âmes adultes. Elle n'est pas, comme celle de son ex-ami, le dramaturge Henri Ghéon, desti-

née aux patronages. L'homme le moins fait pour le comprendre, l'hypochondre Lucien Dubech, partisan de l'*Action Française*, où Gide était honni, a écrit à ce propos : « Il n'y a contre lui qu'une défense possible, l'aborder avec un esprit armé et un cœur solide. » C'est assez bien dit. Pour les autres, les foies blancs, dirait Lawrence, les cocâtres, les flasques et autres aglobuliques et avitaminés, « eunuques de naissance », dit l'Écriture, qui craindraient, à son contact, de se corrompre, qu'ils s'abonnent à *Fillettes* et aux *Veillées des Chaumières*, — Gide n'écrit pas pour eux !

L'OPTIMISME CONSÉQUENT

En dépit de son satanisme, André Gide ne saurait être assimilé à Méphisto, l'esprit qui nie et qui dévaste. À l'inverse de lui, Gide ne croit pas « que tout ce qui existe est digne d'être détruit ». Optimiste, mais lucide, il sait que tout n'est pas bien, mais il nie que tout soit mal. Exalter le bien, s'en réjouir, vouloir changer le mal en bien, voilà le fond de son œuvre.

Ni misanthrope, ni pessimiste, ni sophiste, bien moins athée.

André Gide croit en Dieu (malgré l'Église) ; il croit en l'Homme (malgré les hommes) ; il croit à l'avenir (malgré le présent). Et c'est cette foi imperturbable dans les destinées de l'Humanité, à l'heure où tout paraît sombrer dans le cloaque et le chaos, qui doit nous rendre attentifs aux enseignements de son œuvre.

Sans intention didactique, n'ayant jamais visé qu'à l'Art — lequel ne doit rien prouver, ne cesse-t-il de répéter — chacun de ses livres est un acte de foi dans la vie et dans l'homme. Et si *Les Nourritures terrestres*, psaume de l'Adolescence, célébraient déjà, dans un rythme enivré, sa confiance dans les possibilités humaines, *Les Nouvelles Nourritures*, avec l'autorité d'une expérience de trente-huit ans, la confirme et la renforce.

Comme *Les Nourritures terrestres*, écrites à vingt-huit ans, *Les Nouvelles Nourritures* sont un cantique à la Vie, une invitation à la Joie. Gide ne renie rien de sa lyrique adolescence. Et, s'il regrette quelque chose, c'est de s'être laissé attrister quelquefois : « Je me repens d'avoir assombri ma jeunesse, d'avoir préféré l'imagination au réel, de m'être détourné de la vie. » Et, s'adressant à son jeune lecteur, il l'exhorte et l'objurgue : « Vers l'avenir, élance-toi. La poésie, cesse de la transférer dans le rêve ; sache la voir dans la réalité. Et si elle n'y est pas encore, mets-l'y ! » — « Tes dents sont là pour mordre et pour mâcher, et c'est dans la réalité que tu dois trouver ta nourriture. »

Et ceci, où passe un souffle de tribun populaire, unique dans l'œuvre de Gide : « Relevez-vous donc, fronts courbés ! Regards inclinés sur les

tombes, relevez-vous ! Levez-vous, non vers le ciel creux, mais vers l'horizon de la terre. » — « Sache obtenir de toi ce qui rend ta plainte inutile. Travaille et lutte et n'accepte de mal rien de ce que tu pourrais changer. Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi. N'accepte pas. Du jour où tu commenceras à comprendre que le responsable de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes, tu ne prendras plus ton parti de ces maux. »

Oui, décidément oui, les négriers de tout poil et de toute caste, ont raison de penser que Gide n'est pas des leurs !

Et *Les Nouvelles Nourritures*, d'où j'extrais ces citations, furent écrites en 1935, en pleine période anarchique, et Gide, toujours lucide, savait à quoi s'en tenir quant aux conséquences de nos errements officiels. N'est-ce pas dès 1932 qu'il écrivait dans son *Journal* : « La catastrophe me paraît à peu près inévitable » ? Quand même, là encore, penché sur le gouffre, il module un chant d'espérance :

... La plupart de nos maux n'ont rien de fatal, de nécessaire, et ne sont dûs qu'à nous... Rien ne m'empêchera de croire que l'humanité pourrait être plus vigoureuse, plus saine, partant plus joyeuse ; et que nous sommes responsables d'à peu près tous les maux dont nous souffrons.

Certes, tout peut être détruit, et aujourd'hui plus vite qu'hier. Et l'homme l'aura voulu. Mais tout pourra renaître — *si l'homme y aide*. Gide ne consent jamais que tout soit consommé.

Ressassons cette vérité : le mérite d'André Gide, ce qui fait de lui un constructeur et un exaltateur, un Amphion et un Démiurge, parmi tant de Méphistos négateurs et destructeurs, c'est qu'il n'aura jamais cessé d'être un croyant des futurités humaines — de croire en l'Homme et au progrès de l'Homme, « la seule chose qui importe », dit Ernest Renan.

ANDRÉ GIDE L'AFRICAIN

Une autre raison, pour moi, d'admirer Gide et de l'aimer, c'est son œuvre africaine.

Me répétant les strophes du prélude d'*Amyntas*, mon opinion s'affermirait que le poète de ce livre et des *Nourritures terrestres*, de *L'Immoraliste*, de *El Hadj*, de *Si le Grain ne meurt*, du *Voyage au Congo*, et du *Retour du Tchad*, est l'écrivain qui a le mieux senti ce qu'il y a ici d'unique, et l'a le mieux fait sentir.

Ses petites phrases de rien du tout, ses vocatifs extasiés, ses exclamations enivrées... autant de dards et de stylets qui transpercent mon cœur et vibrent dans mes moelles.

Et il s'en trouve pour qualifier André Gide de frigide !

Froid, l'Auteur des *Nourritures* ? Un brasier incandescent, voilà ce qu'il est pour moi ! Ses livres me procurent ce que Goethe nomme: *das*

Schaudern, le tremblement. Sa lecture me brûle et jette dans les transes. Seul Racine — l'unique Racine — m'aura ému comme il m'émeut. Et Nietzsche.

Certes, d'autres, avant lui, m'avaient tenu les mêmes propos. Mais aucun sur ce *ton*, mais nul avec cette voix et cet accent *inouï* encore (au sens strict du mot). Pascal a raison : « Parmi les joueurs de paume qui se servent des mêmes balles, certains les placent mieux. »

Fallait-il donc ce pur artiste pour parler avec cette justesse de l'Afrique « qui nie l'Art » ; pour l'exprimer dans sa beauté et dans sa vérité ? Car, je le répète, si imprévu que cela paraisse, c'est dans *Amyntas* et *Les Nourritures terrestres* qu'il faudra rechercher la plus sûre contribution à la connaissance du Sud. En style d'impressionniste, Gide nous en apprend davantage sur l'ambiance africaine que tous les manuels érudits des ethnographes, géographes, démographes et autres polygraphes !

L'Afrique, pour André Gide, fut l'Éden retrouvé. Et *Les Nourritures terrestres* sont le psaume jubilatoire, l'hosanna d'action de grâces, que lui inspira ce paradis reconquis.

C'est que l'Afrique, encore plus peut-être qu'Isabelle Eherhardt, André Gide l'a *subie*. Il ne l'a pas seulement admirée, observée, contemplée, il en a subi jusqu'au vertige et jusqu'en ses racines, les prestiges et les sortilèges. Il s'est laissé imbiber par son soleil, par sa lumière. Et cet abandon aux *circumfusa* et aux démons locaux, cette possession de lui-même par la Grande Enchanteresse, supérieure par ses philtres et ses incantations, à toutes les magiciennes, fut sa rénovation, sa salvation, sa résurrection intellectuelle et physique. Ce que lui-même nomma « une palingénésie merveilleuse ».

Tout ce que, après lui, je devais connaître à mon tour.

Et c'est sans doute pourquoi l'œuvre africaine d'André Gide me bouleverse tellement : en me confiant son aventure, c'est la mienne qu'il me raconte.

Et si, aimant l'Afrique comme il l'aime, André Gide — comme Fromentin — a pu néanmoins vivre ailleurs, ce que, personnellement, je ne saurais plus faire ; ce que n'aurait su faire Isabelle Eberhardt, il y revint vingt fois peut-être.

Alors que Barrès, obsédé par ses morts, n'eut jamais la curiosité de venir jusqu'à Alger, dès 1904, André Gide notait déjà : « *Et depuis tant d'années, chaque année, je me promets de ne plus revenir...* »

Alger, Blida, Bou-Saâda, El Kantara, Touggourt, Tunis, l'auront vu combien de fois ? Et le Maroc !

N'a-t-il pas mérité le titre d'Africain ?

LE JEUNE HOMME SELON GIDE

De bonnes âmes pharisiennes, porteuses d'ceillères et de cagoules, accusent Gide — comme Socrate — de corrompre la jeunesse. Accusation que m'objecta la Censure officielle, lorsque, en 1942, à Oran, je voulus faire une conférence sur « André Gide ou l'optimisme ». J'essaierai donc, en manière de conclusion, et pour confondre nos Tartuffes, d'imaginer ce que serait un jeune Français, élevé dans les principes de l'Auteur des *Nourritures terrestres*.

Le jeune homme selon Gide ne sera pas l'homme-statue imaginé par Condillac dans son traité des *Sensations*. Il sera tout vibrant et palpitant de vie. Pas Endymion, l'éternel endormi ; Ariel, aux bondissements ailés.

Dans son âme et son corps, il sera vif et sain. Musclé, mais cultivé ; fort, mais sensible ; ardent, mais délicat, le jeune homme selon Gide, sera loyal et probe. Il aura de l'ambition et il aimera la gloire, car il sera volontaire et le contraire d'un fataliste, mais il méprisera l'arriviste et vomira le resquilleur.

Comme son maître et modèle, il repoussera tout avantage et reniera tout honneur qu'il pourrait obtenir au détriment d'autrui, ou de son indépendance.

Le jeune homme selon Gide aura le goût de l'Action, même gratuite ; l'amour du risque et de l'aventure, qu'il saura concilier avec la méditation. Il ne blaguera pas les choses graves, mais il ne prendra pas des vessies pour des étoiles.

Il saura se compromettre pour une cause qu'il jugera belle, car il aura cette passion que Pascal après Platon nomme le dieu intérieur : l'*Enthousiasme*.

Les ennemis de Maurras — et Gide était du nombre — traitaient ses disciples effervescents d'« énergumènes ». Le jeune homme selon Gide échappera à ce reproche. Il sera au milieu — « à l'extrême milieu » — comme son Maître : entre Apollon et Dionysos.

Ni spadassin, ni muscadin ; ni matamore ni poule mouillée ; pas « zazou » surtout, ce qui est, m'assure-t-on, le snobisme du jour. Au milieu : là où réside l'équilibre, la mesure — l'harmonie.

Il aimera les beaux livres, les beaux tableaux, la belle musique, par quoi l'homme se rédime de ses férociétés et de ses turpitudes, mais surtout la nature dans ses nombreux visages et ses métamorphoses : l'Isis toujours nouvelle et toujours mystérieuse, reflet vivant de Dieu, dont les harmonies visuelles, auditives, olfactives, surpassent toutes les harmonies que pourra créer l'homme.

Le jeune homme selon Gide sera hardi et optimiste. Il aimera la joie

qui rend l'effort aisé, accroît la force et le courage, et qui nous rend meilleur. Et il aimera l'amour, l'amour qui nous grandit, nous transfigure, nous multiplie et nous défie presque.

Plus on est *sain* moins on est *saint*. Le jeune homme selon Gide aimera la volupté, car « toute la nature enseigne que l'homme est né pour le bonheur ». Un jeune poète tué en 1914 nous a laissé ce vers :

Pour un hymne à Vénus, je donnerais Vénus.

Le jeune homme selon Gide prendra d'abord Vénus et fera l'hymne ensuite ! Car comment la chanter sans l'avoir possédée ?

Le jeune homme selon Gide ne coupera pas les cheveux en quatre ; il ne sera pas ce César qui empalait des mouches ! En lui, pas de vague à l'âme et pas de nostalgie ! Il vivra dans l'instant que sa ferveur magnifiera, et non dans le passé, l'avenir et les nuées. Il sera ivre-fou, quelquefois, par accès ; mais non d'ennui, non de spleen, comme René et Byron, Jules Laforgue et Baudelaire,

ivre-fou du plaisir émerveillé de vivre !

Oh ! il tombera peut-être dans sa course enivrée. Mais il se relèvera ! Et, comme Antée, plus fort d'avoir touché la terre.

Le jeune homme selon Gide connaîtra l'aphorisme de notre fabuliste :

La crainte ni la peur ne change le destin.

Et il saura que du chaos jaillissent les étoiles nouvelles et aussi que des charniers naissent les abeilles d'Aristée.

Conscient de sa force et sûr de son courage, sans vainement lamenter sur les ruines de Carthage et de Jérusalem, ne comptant que sur soi pour sortir du pétrin, il relèvera les tours et les dômes effondrés.

Enfin, le jeune homme selon Gide ne sera pas l'automate que certains hommes ambitionnent de vouloir faire de l'Homme. Créé par Dieu à son image, il sera autocéphale au lieu d'être un robot !

Et chaque heure de chaque jour — qu'il trouvera toujours trop court — malgré les hommes, malgré le sort, il exhalera vers le Ciel, désencombré des épouvantes métaphysiques des églises, cette action de grâces extasiée : « Que la Terre est belle, mon Dieu ! »

Et plus tard, beaucoup plus tard, — car on vit vieux lorsqu'on vit bien, — toujours ardent de cœur et juvénile d'esprit, adolescent chauve ou cheunu, il mourra consentant, sans cris et sans remords — comme le fruit tombe de l'arbre et le soleil dans l'Océan — « en rendant à Dieu une âme reconnaissante et ravie ».

Dites, ce jeune homme selon Gide, façonné par le génie de l'Auteur

des *Nourritures*, ne vous paraît-il pas très digne d'être Français, voire citoyen du monde ?

Quant aux autres, qui suivent leur pente en descendant, les buveurs d'eau ou de cocktail, « les ennuques de naissance », ou bien les amateurs de paradis artificiels, pour qui ce grand cru de France qu'est l'œuvre de mon Maître serait un élixir ou trop fort ou trop pur, André Gide leur a donné ce conseil de prudence : « *Que celui qui ne peut apprivoiser la foudre, la craigne.* »

Et qu'il joue au zazou !

In Deserto, 1948.

P.-S. — André Gide, « *le plus grand écrivain français vivant* » (Réferendum de *Combat*), n'appartient pas à l'Académie française et n'est pas titulaire de la Légion d'honneur. On pense à la remarque de Baude-laire : « Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. » On m'a dit que l'auteur du *Voyage au Congo* avait refusé l'un et l'autre, le ruban rouge et le fauteuil académique. Je n'ai pas vérifié. Mais ces honneurs et ces dignités s'obtenant trop souvent par le sacrifice de la dignité et de l'honneur, si elle n'est pas vraie, cette information est vraisemblable : André Gide préférant la dignité aux dignités et l'honneur aux honneurs.

5. Jean Pomier, « À propos d'un article de Claude-Maurice Robert », *Afrique*, tome XXVII, n° 229, avril-mai 1949, pp. 00-0.

Quelques amis m'ont exprimé leur étonnement de voir faire place dans cette revue à un dithyrambe aussi chaleureux que celui de Claude-Maurice Robert en l'honneur d'André Gide.

« Vous vous mettez en contradiction avec vous-même, me dit l'un d'eux, puisqu'enfin soit sous votre signature, soit surtout sous celle de Robert Randau, ont paru à diverses reprises dans *Afrique* des textes fort éloignés de toute gidolâtrie. »

Il n'y a, mes amis, nulle contradiction (et même pas par inadvertance) entre des positions antérieurement affirmées par l'un de nous, et celles aujourd'hui avancées par un autre de nos confrères. Lorsque j'ai accueilli en effet l'étude de Claude-Maurice Robert, je n'avais pas oublié qu'un Randau ou qu'un Marcello-Fabri avaient exprimé sans vain camouflage des appréciations touchant André Gide fort éloignées d'une admiration sans réserve. Mais je n'avais pas oublié aussi que cette revue est *l'organe commun d'opinions individuelles*, et qu'elle tient à honneur de pratiquer la liberté avant toute chose.

Au surplus, il n'est pas exact de dire — comme l'un de nous, l'autre jour, — que nous sommes ici des contempteurs systématiques d'André Gide. Un Robert Randau, par exemple, comme aussi un Marcello-Fabri, n'ont jamais discuté la valeur de l'*artiste*.

Il est évident qu'un écrivain d'action comme l'auteur de *Cassard le Berbère* est aux antipodes des subtiles supputations de l'Immoraliste. Mais ce n'est pas tant contre Gide *ut singulus* que beaucoup ont pu prendre position, mais contre tous les utilisateurs d'un Gide dont ils n'ont presque toujours pris leçon que pour ruiner des âmes déjà désemparées. Tout écrivain, *surtout à l'échelle d'un Gide*, me paraît strictement comptable de tout ce que sa pensée publiée aura pu susciter (sinon provoquer) de défaites, de reniements, de débâcles. Et dès lors, étant donnée la connexion indubitable des philosophies et des physiologies, leurs indéterminations et tout le complexe que représente écrire et penser, ne doit-on pas poser la question — et on l'a posée — : que fût-il advenu de l'art de Gide et des démarches de son esprit, si l'écrivain n'eût pas fait le lit de tous les abandons ? À coup sûr, on peut avancer qu'un tel Gide eût eu une chair-d'œuvre totalement différente en sucs, en texture, en vitamines, toute gonflée d'un sang de révolté.

Et qui aurait vraiment nourri les hommes.

Je t'embrasse et au revoir la semaine prochaine (à Alger)
 après je ferais le départ normal d'Alger.

Je t'embrasse et que
 je t'embrasse. Chaque jour au matin le
 soleil se lève sur le ciel et dans son
 regard se lève le soleil sur le grand
 étendue caillouteuse. Je sais
 je t'embrasse de vue parishes
 mais cher ami c'est tout
 de moi et seulement. bon.

Pour s'en faire que je ne
 professe. Biskra à tout ce que
 j'ai vu l'autre sur Biskra, et ce
 qui m'en empêche c'est je crois
 seulement que certains que j'ai
 de toi n'y est pas. — Je ne
 suis d'ailleurs pas bien ce que
 je t'embrasse, à Biskra; surtout

Fragment d'une
 lettre inédite d'André Gide à Paul-Albert Laurens,
 Biskra, février 1895

Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa tante
(© Coll. Véronique Marot)



Biskra
maison des Pères Blancs

Mercrèdi

L'année ne finira pas, ma
chère tante sans que j'ai causé
quelques instants avec toi.

Comment supportes-tu cet hiver
si mauvais paraît-il, on me
dit qu'il est tantôt glacial, tantôt
humide et fondant, tout cela
n'est pas fameux pour les

articulations malades, qu'en pensent
les tiennes ? et ta petite chambre est-
elle suffisante contre cette inégalité
de température ? Crois-bien que
j'en pense à cela bien souvent. Je
pense aussi que si tu pouvais, sur
le coup de baguette de quelque bonne fée,
te trouver subitement transportée ici,
tu serais bien étonnée et bien ravie :
au milieu d'un air limpide, redoux
et tiède, tu verrais d'interminables
jardins de palmiers couvrant deux
lieues d'étendue, sillonnés dans tous
les sens d'une eau courante et claire.

parsemis de petits hameaux arabes
encore parfaitement intacts, et le tout

Baigne dans ce soleil splendide d'Afrique.

C'est là l'oasis de Biskra, c'est dans
ce petit eden que s'ébat ton neveu.

Par exemple, pour peu qu'on ^{en}dépasse

la lisière, on a devant soi le désert,

le prodigieux désert, formidable et mortel.

Il faut l'avoir vu pour soupçonner

l'émotion étrange de cette grande mer
immobile, désolée sous le soleil brûlant.

Si je ne m'arrête pas, je vais faire des
phrases.

tu as dû savoir par maman

si j'ai écrit
trois premières

nos tristes misères. Nous avons été forcés d'interrompre une petite expédition dans le sud de la Tunisie, à cause de mon pauvre ami Gide qui est subitement tombé malade de la poitrine, et assez gravement. Je ne te dirais toutes les trames par lesquelles j'ai passé, isolé sans aucun appui; enfin une semaine a triomphé de la forte crise, et nous sommes venus nous réfugier ici, où l'air excellent te remet peu à peu.

Où je besoin de te dire ma bonne vieille tante, tous les vœux que je fais du fond du cœur pour toi? tu les sais n'est-ce pas, et je ne t'apprendrais rien. Tu sais aussi le plaisir que tu me feras si ta main te permet de m'écrire, ce que je crois.

Dis à Julie et à Raymond que je ne les oublie pas et embrasse-les de ma part pour toi, ma chère tante, deux bon baisers de ton neveu

Paul

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIII¹

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

Je viens de relire mon *Joseph* (après dix-huit mois) avec assez de contentement. C'est après l'avoir montré à Martin du Gard, précisément, que je renonçai à poursuivre... Il s'en alarmait dernièrement, craignant de m'avoir découragé.

J'avais tout oublié de ces pages. Je n'y vois pas de rhétorique ; le ton m'en paraît inspiré... Mais cela manque d'action ; je ne savais pas moi-même où je voulais aller.

J'ai pu me relire sans crispation, ce qui est rare quand il s'agit d'une œuvre stylisée...

Entendu ce soir à la T.S.F. le premier acte de *Volpone*. Grand plaisir. Je l'avais lu en 26, à Tréboul, parmi un flot de livres que m'avait prêtés Jean Mamy. Quelle ardeur à dix-sept ans ! J'aimais. J'écrivais à Jouhandeau de longues lettres, directes. Comme j'étais troublé ! Je me souviens de ces ombres rôdant sur les prairies salées, le soir, que je fuyais — et qui m'attiraient... Tout à coup j'écrivis des notes sur Sainte-Anne-de-la-Palud (alors j'étais inspiré) et Jouhandeau m'envoya une lettre à me faire perdre la tête...

15 novembre.

Revu les « Maîtres de l'Art indépendant ». La grande découverte pour moi, c'est la puissance de Maillol, son sens décoratif (il est fait pour

1. Les cahiers I à XXII et le début du cahier XXIII ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 101 du BAAG.

le plein air), et la couleur de Matisse ; voilà qui est peint pour la délectation ; ses Odalisques aussi belles que chez Delacroix ou Renoir ne sont qu'harmonie de tons, lumières et belles arabesques.

Visite de Cohen.

Cette semaine à Chambourcy, je veux achever de lire Amiel et de l'annoter. J'aurai ainsi dégagé les grands thèmes et pourrai me fixer des chapitres, des paragraphes. J'achèverai aussi (à Sainte-Geneviève) de lire ses commentateurs. Ainsi je verrai quoi dire sur cet auteur qui m'irrite passablement et qui m'attache, ne serait-ce que par les documents énormes (et encore mal explorés) qu'il nous offre. Il semble presque, à travers ses pages touffues, filandreuses, plonger dans le tissu de sa vie même.

Gide a dit l'autre jour à Paul B. qu'il me croit fait pour la critique. Je ne comprends pas encore ce jugement. Gabilanez, qui est réellement critique et me connaît bien, n'y souscrit pas. Mon travail sur Amiel me mènera peut-être à quelque chose. Il me fera au moins approfondir un caractère (et dans sa complexité, sa contradiction), ce qui est bien utile pour se faire la main.

J'ai relu ce début de roman, *Les Voies de la Providence* (trop de curés !), commencé, sans plan, ce printemps à Moscou. J'éprouve le besoin de l'embrouiller, de l'étoffer, de faire jaillir des personnages, les jetant à droite et à gauche... C'est la lecture de cet extraordinaire *Adolescent* de Dostoïevsky qui me mène à désirer plus d'intensité. Sans doute faudrait-il avoir un plan, mais aussi ne pas hésiter à se lancer, à divaguer... Je lisais tout à l'heure dans Stendhal (à Balzac) : « J'ai fait quelques plans de romans, je ne savais en disconvenir ; mais faire un plan me glace. »

24 novembre.

Soirée avec Abelson (il est né à Pétersbourg mais vint en France aussitôt, la révolution éclatait). Il est content de m'entendre et je suis heureux de lui parler de l'U.R.S.S.. « Pourquoi, me dit-il, n'écrivez-vous pas tout cela ? Vous dites des choses si peu connues et que cependant je sens vraies, car j'ai beaucoup entendu parler de la Russie et des Russes dans ma famille... » (Il est vrai que j'aimerais reprendre un récit commencé jadis à Moscou sur le 1^{er} Mai.) Tandis qu'à Montparnasse je causais avec Abelson, je vois passer Vally. « Nous nous reverrons... J'appréhendais de te revoir », me dit-il. Il se sent très orthodoxe (dans le marxisme) et au fond redoute que je piétine ses illusions.

Tard dans la nuit, je rencontre Léopold.

Je vois Gide le dimanche ; me parle d'Étienne L[alou] (le fils du

critique), plein de doutes sur l'avenir — il serait, paraît-il, souhaitable que je lui donne des conseils. Gide me lit un rapport sur ses projets d'enquête en Afrique (sur l'enseignement aux indigènes), qu'il doit présenter au ministre. Ce n'est d'ailleurs qu'une formalité, car on tient fort à l'envoyer en mission. Il me donne le *Rimbaud vivant* que Goffin vient de faire paraître. Il a écrit trois mots à l'auteur : « Parlez ! Enfin... Merci. »

Je dîne chez Henri, puis retrouve Gide à la maison. Il fait quelques parties de cartes en famille. Je le reconduis à pied. Je parle du livre de Portal, *Un protestant*, que j'ai parcouru le jour même chez Léopold. Nous nous entendons pour n'y voir aucune grandeur, un côté repu et satisfait (un côté « pose ta cigarette », dit Gide). Il s'est énergiquement opposé à la publication de ce livre par la N.R.F..

Pour moi, ce qui me choque le plus dans ce livre, c'est le manque de drame, ou plus exactement le manque de personnalité. Nul élan. Je ne souhaite pas un récit tragique, mais du moins rayonnant. Qu'il ne s'agisse pas uniquement de chutes faciles d'un efféminé attiré par la peau. Il y a un côté interchangeable dans les individus dont il parle, une absence de détails, de caractères, qui m'est tout à fait pénible. Manque aussi de sensualité.

Comme je dis à Gide chercher avant tout dans un livre la grandeur, il répond qu'il y en a cependant que nous aimons dont la grandeur est absente. Ceux de Stendhal par exemple. Mais dans la définition que je donne de la grandeur (qui n'est pas nécessairement l'héroïsme), Stendhal y entre, bien au contraire. Ce que je cherche d'abord, c'est la grandeur de l'âme, une certaine hauteur de l'artiste.

Parlons de Martin du Gard qui se dérobe depuis son prix, fuit les journalistes, les photographes... Phobie de voir son visage connu... Maintenant l'épreuve va commencer. Pourra-t-il longtemps encore jouer son jeu secret ? Tactique bien opposée à celle de Gide qui volontairement « s'est brûlé », et au fond peut agir très librement. « Le plus curieux, dis-je, c'est que les gens sont fort au courant de la vie de Martin du Gard, j'en ai maint exemple. — Naturellement, dit Gide, ses cachotteries excitent le public, le font parler, et puis qu'il se figure être partout inconnu lui fait commettre des imprudences. »

Gide me donne une brochure de Thomas Mann qu'il vient de préfacer, et je rentre en rôdant par Montparnasse.

Désireux de prendre une immatriculation à la Sorbonne (pour mon diplôme), je m'étais décidé à passer le lundi à Paris. Bien m'en prit, car je suis tiré du lit par un coup de téléphone de Girard qui m'avait proposé le poste de Bucarest ; il vient de recevoir une réponse. Je vais le voir. Le

Directeur est prêt à vous engager, dit-il, mais vous devez faire telles visites officielles, à Monsieur M. d'abord... Je téléphonai aussitôt à Payart, en ce moment à Paris, de m'introduire au Ministère. Il parle à M., qui doit me recevoir le lendemain. Mais il me semble remarquer dans ce que me dit Payart que M. a fait des objections à ma candidature... Je prévois que le lendemain j'essuierai un refus. Gide, que je vois un instant, me dit que puisqu'on veut bien me recevoir tout n'est pas perdu. « Je vais passer, lui dis-je, une nuit d'angoisse. » En fait, je passai une soirée assez calme, occupé à lire. La vie de Rimbaud, qui vécut si profondément le drame d'être un hors-la-loi par son tempérament (Goffin le prouve), me faisait faire quelques retours sur moi-même : si je rencontre des difficultés au seuil de cet engagement d'où peut dépendre l'avenir, me disais-je, c'est justement à cause de ma nature et de ses conséquences... Enfin je m'endormis, et m'éveillai le matin assez dispos. J'allais cependant vers le Ministère peu rassuré, sentant que j'allais jouer ma carte ; nul examen ne m'avait ému davantage (en fait, jamais les examens ne me troublèrent). Je craignais surtout dans mon entrevue avec M. un côté juge d'instruction. Il n'en fut rien... « Je n'ai pas d'objection à faire contre votre candidature, me dit-il, les recommandations que vous avez (Payart, Paulhan) sont un gage de votre valeur intellectuelle, mais combien de temps avez-vous enseigné jusqu'ici ? Nous avons eu dans cet Institut des professeurs habitués depuis des années à parler devant des centaines de personnes, etc... Mais puisque M. D. veut bien vous accepter, du moins qu'il m'écrive ; l'affaire dépend de lui et de moi ; qu'il me dise les raisons qu'il aurait de vous engager. » Peut-être avait-il en tête quelque candidat... mais du moins Bucarest me donne la préférence (c'est précisément ce qui étonnait M. Vexé, m'a-t-il paru, que l'affaire n'ait point passé par lui). J'écrivis aussitôt au Directeur de Bucarest, et fus voir Paulhan, pour qu'il essaie d'arranger l'affaire au cas où l'Office élève quelques difficultés.

29 novembre.

Samedi tantôt, pris des notes à Sainte-Geneviève, puis goûté chez Pons. Acheté sous l'Odéon un livre sur les Balkans, et un Whitman pour Michel. J'étais heureux et jeune ; fouler le quartier de l'Odéon et de Saint-Sulpice, regarder les bouquins et les bibelots m'emplissait de joie. Ma vie d'étudiant flâneur au Quartier Latin renaissait ; je retrouvais le fil de ma ferveur passée... et puis, j'étais émerveillé d'avoir vu, sous l'Odéon, des lycéens lire des vers. Selon l'un d'eux, la poésie de Vigny manquait de musique. Je souris d'abord, puis essayai de comprendre. Il y a peu de vers de Vigny qui soient beaux, mais s'ils le sont c'est suprême-

ment. Je songeai à tels endroits de *La Maison du berger* que j'aurais pu montrer à ces enfants. J'imaginai que ces vers, qu'il eût suffi de lire longuement devant eux, auraient pu résonner longuement dans leur cœur, mais j'eus peur du ridicule. Pourquoi les aînés ne descendent-ils pas davantage de leur Olympe ? Il eût été beau, dans cette occasion, de montrer à ces jeunes gens qu'ils étaient des hommes, ou que des hommes ont comme eux les mêmes émotions... Mais ce qui me retint, ce fut qu'un moment plus tard je devais retrouver chez Gidé un jeune lycéen.

Rue de Sèvres, regardant moins les antiquaires et les libraires, je m'attardai aux chemisiers, aux tailleurs, m'équipant en imagination pour la Roumanie. Enfin, à 6 h, en même temps qu'Étienne L., je sonnai chez Gidé. Le but de cette conjonction était d'envisager l'avenir de ce garçon. Doit-il, oui ou non, entrer à l'École Normale ? Son but principal est d'écrire... mais comme il réussit assez dans ses études, il craint que d'entrer à Normale ne soit la route de la facilité ; quoi qu'il fasse, il est toujours premier ; on prise ses dissertations dans lesquelles, sans peine, il est brillant — et cela lui fait honte. Il a peur de devenir un bel esprit encaserné. Comme d'autre part il est attiré vers le professorat, j'étais prêt à lui conseiller Normale, mais ses objections me firent hésiter ; elles sont solides. Il prévoit que, s'il refuse d'entrer à l'École, ce sera un drame dans sa famille..., mais il n'est pas encore reçu au concours, et la rentrée n'aura lieu que l'année prochaine. À quoi bon s'alarmer ? « Je ne vois pas, lui dis-je, le tragique de la situation. » (Il y a une tension sourde entre son père et lui ; il aspire à l'indépendance, à la libération. Il a peur de ne pas se réaliser, de ne pas faire assez bien, etc. J'ai connu les mêmes états, les mêmes angoisses. Je me revoyais dix ans auparavant, un soir d'hiver, à la Villa Montmorency. Je racontais devant Gidé et Allégret mes difficultés ; je voulais entrer à la Sorbonne, la famille voulait que je fisse du commerce. J'étais tout affolé. Racontant mon drame, je sentais bien qu'il n'était pas si terrible ; je n'étais pas à la rue, on me gardait à la maison, etc. Ce n'était qu'un drame d'atmosphère — et puis aussi le vertige d'être au seuil de la vie.)

J'étais plein de sympathie pour ce garçon assis près de moi, mais je sentais trop le ridicule de notre aréopage ; Gidé assistait à cette consultation, et bientôt Herbart vint s'y joindre. Heureux de le revoir. Nous esquissons quelques souvenirs de Moscou, qu'il faudra reprendre. H. regardait avec beaucoup d'intérêt le jeune L. Il n'est pas sans beauté, surtout quand son visage s'anime. L'étonnant dans ce garçon d'aspect assez robuste, c'est que, champion de sport, il ait lu tous les livres et qu'il soit en proie à l'angoisse métaphysique (à moi seul il le dit, plus tard, ou plutôt je le lui fis dire). Chaos d'idées claires, ce garçon ; intelligent,

renseigné ; plus que je ne l'étais à son âge et qui, par son père, a pu connaître beaucoup de personnages... Du côté de l'esprit, donc, avance extrême et en même temps tous les troubles de l'adolescence et les plus enfantins. Un appétit très grand de vivre, avec l'impression que la vie qu'il mène est morte. (Il ne se doute pas que l'ardente vie intérieure qu'il mène — sans action peut-être — est la plus intense qu'il connaîtra... Vaguement desséché par l'analyse ; il a tous les désirs d'évasion, mais en même temps il sait bien qu'il ne partira pas.) Trop intelligent pour suivre les conseils d'autrui, il est cependant avide de les entendre, par curiosité d'abord et puis par ce doux plaisir que l'on éprouve à son âge à se rendre intéressant. Être pris au sérieux, voir les autres ajouter encore par leurs suggestions à tout ce que les désirs vous présentent... Ma sympathie devient très grande pour cet adolescent (je l'entrevis jadis, quand il avait treize ans, je n'ai rien vu de plus beau). Il n'est qu'un moyen d'aider un tel garçon, c'est de l'aimer, je veux dire de se dévouer à lui, et de lui offrir un exemple.

Le lendemain de cette entrevue, je fus voir Blondel à Sainte-Anne (encore un retour au passé). Je lui parlai de mon diplôme ; il m'écouta peu (c'est un homme d'esprit), mais fut bonhomme...

Comme de toutes parts on veut me faire connaître Étienne L. (lui-même, je pense, le désirant), je fus chez d'autres amis, de nouveau faire sa connaissance. C'était Mlle D., l'amie de Barillaud. Cette fois, je fus beaucoup plus naturel. Des anecdotes me vinrent, des souvenirs... Je prêchais d'exemple. Il a eu des vellétés de couvent. La veille, il m'avait dit dans la rue qu'il n'aimait pas le bonheur, qu'il savait qu'il ne l'aurait jamais et que d'ailleurs il s'en souciait peu. Il me dira aussi (moi qui le prenais pour un séducteur) qu'après ses aventures il a toujours des remords. Quant aux élans de joie, aux périodes lyriques que je connus à son âge, il n'en a rien, mais au contraire de longs marasmes. Lui communiquer une certaine insouciance et l'espoir, c'est ce que je peux faire de mieux — et lui donner le goût de l'aventure... Peur d'être déçu. Crainte particulière à cet âge. On est trop exigeant (on vit dans un rêve) et on n'a pas assez confiance dans le hasard. On est trop sévère, trop difficile pour les hommes, et on ne sait pas encore les aimer tels qu'ils sont. Comme l'esprit d'E. est fort en avance, il comprend très bien ma critique. Il se plaint de manquer d'expérience, d'étouffer dans les livres. Certes, je le comprends ; je me souviens du contrepois que je trouvais jadis à courir sur les quais et dans les carrefours. Je m'asseyais sur tous les bancs où se trouvait un ivrogne, un dormeur... J'aurais beaucoup à lui conter... Mais cette faim d'humanité que pour ma part je satisfaisais, il la reporte sur les livres. Je dévalisais à son âge le cabinet d'Adrienne Monnier ; lui, il se

jette sur les livres que reçoit son père : ce qui est paru cette semaine, déjà il le connaît : les deux derniers Jules Romains, le Proust de Massis, le Rimbaud de Goffin. De plus, il est en train de lire le *Journal* de Maine de Biran, il prépare un exposé sur Blake, le matin il avait fait de la course à pied... Sa vie me paraît pleine, et cependant il se ronge ; il se plaint de manquer d'amis (ses camarades de lycée ne parlent plus que du concours et s'abrutissent...).

Conversation avec Fernandez

Passé la soirée avec Bordaz et Fernandez, ce dernier arborant un insigne important du Parti Populaire (celui de Doriot). « Nous ne sommes pas des fascistes, me dit-il en m'envoyant une haleine empestée de rhum, mais nous sommes pour une dictature. Il y a tel et tel que je serais heureux de tuer de ma main. Contre le péril communiste tous les moyens sont bons. Nous avons fait un serment. Moi qui suis à la base, je vois ce qui se passe, ainsi je peux vous annoncer la grève générale pour la semaine prochaine. Ce que je reproche au Parti Communiste, c'est de mentir. Staline ne croit plus au socialisme, doctrine impossible ; depuis longtemps, il l'a supprimé chez lui, mais il veut que nous nous fassions tuer, nous, pour cet idéal. Nous ne voulons pas mourir pour rien. Ce qui m'a fait quitter l'Action Française jadis, c'était aussi le côté "pour rien", le sacrifice inutile. Depuis que je suis allé au Parti Socialiste où j'ai passé cinq ans, je suis bien dégoûté de leurs méthodes... Maintenant j'ai trouvé ma voie ; mon Parti me donne toute satisfaction. Nous ne cherchons pas les intellectuels ; nous voulons du courage physique ; nous sommes des militants avant tout. Ne croyez pas, d'ailleurs, que nous obéissions à des mots d'ordre : je n'en ai jamais reçu ; quand nous partons en tournée de propagande, nous sommes libres. Chacun suit son inspiration.

— Je lis vos chroniques de *L'Émancipation nationale*, et vous me permettez de vous dire...

— Je vous en prie...

— Vous me permettez de vous dire que je ne les trouve pas de la qualité de vos chroniques de *La NRF*.

— Laissez-moi rire ; vous ne comprenez rien à la politique. Le public de *La NRF* ne m'intéresse plus. On n'écrit pas pour trois cents lettrés comme pour trois cent mille lecteurs. Il n'est plus temps de s'adresser aux ratiocineurs ; si je n'écris plus à *La NRF*, c'est que je le veux bien. Mais à côté de mon activité politique, j'en garde d'autres, ainsi je viens de faire une étude sur Barrès, dont je n'approuve pas le nationalisme, que je donnerai à la *Revue de Paris*... »

Je n'ai pas dit à Fernandez que dans ses niaises chroniques du P.P.F. il me semblait le voir se mettre à la portée de son public — mais, dans sa

personne même, quelle déchéance ! Certes, jamais il n'a brillé par la distinction, mais aujourd'hui comme il paraît avoir baissé ! (C'est lui qui, au moment de la « conversion » de Gide, regrettait que la démarche de si souple esprit se fit orientée, prévisible.) Aujourd'hui, Fernandez procède par affirmations, par arguments de tribune ; il semble placer le poing avant la raison (lui qui fut un champion du rationalisme). Le sophiste merveilleux qu'il fut, certes capable de défendre toute cause mais en faisant appel à la meilleure dialectique, lui qui comprenait à demi-mot l'interlocuteur et réfutait son argument à peine né, il s'entête dans quelques slogans et vous assène les plus piètres raisons : des gens comme Thomas Mann, il n'en faut plus (le dernier numéro de *L'Émancipation* l'éreinte). « Mann peut m'intéresser jusqu'à un certain point par sa littérature, mais quand il parle de politique, ah ! non, qu'il reste à sa place, qu'il se taise. On a raison de supprimer des gens pareils. À chacun son métier. »

C'est le même Fernandez qui à Pontigny, en 34, défendait la tolérance avec des larmes dans la voix. Aujourd'hui il se proclame matérialiste, il ne croit plus à la personne humaine. Du désintéressement, il n'en voit que dans son parti. « Aussi, dit-il, quel avenir ! nous aurons le pouvoir en 1940 ; l'armée est pour nous ; nous aurons des députés ; j'en serai sans doute. Cela n'ira pas sans une guerre civile, mais cinq cents morts suffiront pour rétablir l'ordre. À ce moment-là nous aurons avec nous les adhérents communistes (ils nous viennent peu à peu), car nous sommes des gens de gauche. Les partis de droite nous font le plus grand tort en voulant nous annexer. Qu'on ne s'y trompe pas, nous ne voulons pas défendre notre porte-monnaie comme les gens du P.S.F. Nous sommes pour les lois sociales, mais nous les aurons faites dans le calme, sans mise en scène révolutionnaire. Les gouvernements de Blum, de Chautemps ont à la fois subi le chantage des Communistes et la pression des Capitalistes. Nous sommes pour une France libre. France, libère-toi ! »

Ai-je assez dit la faiblesse des arguments d'un homme jadis brillant, sa façon de se cramponner à la force et la mauvaise conscience que l'on sentait latente sous toutes ses paroles ? C'est bien pour cela que je lui dis que ses articles me semblaient mauvais ; qu'il ait du moins le témoignage d'un jeune, indépendant, pour lequel il fit, en vain, bien des frais.

L'incohérence des propos chez ce logicien était notoire. Tantôt, selon lui, tous les partis étaient dressés contre le P.P.F., tantôt au contraire, du moins sans le savoir, chacun était pour lui, Bergery, Gide et *tutti quanti*. « Ils sont fascistes sans le savoir » (mais tout à l'heure Fernandez déclarait : Nous ne sommes pas des fascistes)... Il avouait d'ailleurs, à l'instar de Doriot, le plus grand mépris pour l'Italie, à laquelle manque la valeur militaire ; leur révolution n'est qu'un bluff ; « ainsi, on m'a interdit

d'aller faire là-bas une enquête... — Cela, pour dissiper le malentendu, dites-le donc dans votre journal ! (Des raisons d'opportunité que je ne compris pas y font obstacle.) — L'Allemagne, au contraire, où le courage est réel, voilà une nation qui est grande, où l'on fait quelque chose, etc... » (La dernière fois que j'avais vu Fernandez, il trouvait l'hitlérisme absurde ; il y a deux ans de cela...)

La grande affaire du P.P.F. — et cela, Fernandez le disait sans rire (une jeune femme qui l'accompagnait, arrivant de Marseille avec lui, appuyait ses dires), — c'est l'acquisition des gangsters marseillais. La bande de Sabiani. Fernandez vient de voir ces messieurs à l'Amical Bar ; il n'a pas assez de mots pour louer leur beauté, leur jeunesse ; il imite leur accent et s'en gargarise. Voilà des gens sur qui l'on peut compter ; ils ont trois revolvers dans les poches, ils sont tous pourvus de condamnations et ils sont maîtres de la Canebière. Fernandez et son amie racontaient avec enthousiasme une traversée de Marseille à quatre-vingts à l'heure, sous l'œil terrorisé et complice des agents, dans la voiture de Sabiani ; chacun n'avait qu'à se ranger. Sabiani était d'ailleurs suivi par ses hommes de main. Ceux-ci ne le lâchent pas et se feraient tuer pour lui. Dernièrement, Sabiani vint à Paris, à une réunion au Vélodrome d'Hiver. À l'issue, dans la salle, Fernandez qui causait avec Sabiani se voit soudain entouré de sept types dont l'un lui dit : « Ne bouge pas ! » C'étaient des hommes de Sabiani, arrivés en secret de Marseille pour protéger leur chef. Il ignorait qu'il fût suivi. Ces hommes n'ont aucune confiance dans la police parisienne.

À Saint-Germain, musée municipal : un excellent Jérôme Bosch : *Le Charlatan*.

Au château, musée des Antiquités nationales. Grand plaisir à voir les pierres taillées, les outils d'os déjà agrémentés de dessins ; émotion de voir la pensée de l'homme donnant forme à la matière.

6 décembre.

Le 4, dîné avec Gide.

Nous essayons en vain d'avoir de la place au théâtre Pigalle, où l'on donne *Pierre Ier* (film russe). Les gens qui font la queue avec nous me paraissent patibulaires...

Rôtons dans le Palais Berlitz. Je rencontre le duc de T. (assez réticent ; il doit être à Paris avec des vues politiques). Il fait un temps de chien ; Gide rentre assez tôt.

Le 5, visite, le matin, à Houang dans un pauvre meublé, rue Mouffetard. Causons de philo et de la Chine. Wahl serait de plus en plus lunati-

que (assez d'éloignement à le voir).

En montant l'escalier de ce meublé aux portes branlantes, il me venait tout plein de souvenirs...

Après le déjeuner, Étienne L. vient à la maison. J'avais reçu de lui une bonne lettre, un peu contournée mais riche de sentiments. Nous allons chez Fernande D., où nous finissons l'après-midi. Beaucoup causé pour Étienne (et avec lui), mais rien dit d'intime. Il vient de nouveau me revoir. Nous faisons en ce moment l'apprentissage l'un de l'autre.

Fernande D. m'entraîne dîner chez une amie où je dois retrouver Barrillaud. « N'ayez pas de gêne, me dit-elle, cette dame est très accueillante », etc. J'imaginai une sorte de bourgeoise assez lettrée et tenant table ouverte. Ce fut plus étonnant. Dans une chambre modeste, nous trouvons une petite bossue, le regard allumé, qui nous fait fête. Elle s'excuse de la simplicité du repas, du manque d'assiettes, etc. Mais que de cordialité ! Il y a un piano, des livres, des tableaux. Elle étudie la musique, à cinquante ans, lit Proust, etc. Cela n'aurait rien d'étrange si cette femme n'avait tout appris par elle-même après une carrière aventureuse à la Gorki. Elle a plaisir à entendre les jeunes gens parler d'art, de voyage, et sait placer son mot. Elle ne craint pas les garçons qui ont certains goûts, aussi peut-on tout dire devant elle ; on sent qu'elle a plaisir à parler d'amour, — et que sur ce sujet elle ne manque pas d'expérience. Dans la chambre qu'elle habitait l'an passé, dit-on, où l'atmosphère était mystérieuse, le lit caché dans une alcôve, les soirées finissaient lumière éteinte ; il semblait qu'elle eût versé des philtres aux visiteurs. On a plus de tenue dans cette chambre plus banale, mais cette femme jouit d'un sex-appeal spirituel qui vous dévergonde. Elle vous lit dans les mains, elle vous entoure de bonté maternelle et vous pousse à l'aventure... Elle intéresserait Michel. Elle veut que nous lui amenions Étienne ; soirée inouïe pour ce garçon, pour qui tout est nouveau.

(Popo — cette femme — a vécu à Bucarest où, comme bien je le pense, les aventures vous pleuvent, torrentielles.)

8 décembre.

Visité, avec Alain, la Malmaison. Le *Bonaparte* d'Isabey. *Bonaparte à Marengo*, deux grenadiers près de lui (Gros). *Bonaparte passant les Alpes* (David). *Ossian recevant les guerriers* (Girodet). Masque funèbre de Napoléon, nombreux objets personnels, quelques beaux meubles de style Empire (des frères Jacob). Le salon de musique, la bibliothèque...

Dans la chambre de Joséphine, le gardien montre un petit secrétaire, « bonheur du jour » de l'Impératrice, ainsi nommé, dit-il, parce qu'elle l'appelait « mon bonheur du jour ».

Non point rongé par l'impatience, mais plutôt abattu. Peu de goût au travail, je laisse en panne un article ébauché, coup d'œil sur Moscou, et un plan de mon diplôme que Blondel m'a demandé ; de roman, n'en parlons pas. Je n'ai pas l'art de toujours agir (ou travailler), de remplir les vides... Il est vrai qu'en ce moment la roue est en train de tourner et que le numéro d'où dépendrait l'avenir reste trop incertain.

Quand je devais aller à Rome, je ne reçus confirmation du proviseur qu'à la dernière minute ; avant Moscou, je traversai quatre mois d'attente ; pour Bucarest, après deux mois, j'apprends enfin que tout tient à un fil, et c'est à lui que je suis suspendu.

9 décembre.

Je vis dans la torpeur. Je supporte avec résignation le désir, mais il me supprime. Toute la journée, une basse constante me parle de voyage et m'obsède ; rien d'autre ne me paraît enviable, et j'en subis l'attente... J'ai certes de l'entraînement à supporter le sort, à temporiser. Aussi, nul éclat. Mais je n'en pense pas moins : je veux dire que dans ma santé même je sens l'effet de l'incertitude ; je me réveille brisé, l'après-midi je m'endors, entre temps j'ai peu d'esprit et aucun goût au travail. Je me réfugie dans l'inertie ; tout me paraît vain, hormis une seule chose (quelle imprudence !).

Il est vrai que j'entrevois trop de bonheur. La santé éclatante que j'avais à Moscou et cet été en Italie, je sens bien qu'elle pourra renaître ; je suis seulement en veilleuse. Et puis, le centre de l'Europe : que de portes ouvertes ! *Je me vois en Grèce*, déjà... Et seulement en Roumanie, que de paysages, que de races ! J'y retrouverai des Russes et des Italiens ; j'y connaîtrai des Magyars. Une femme, à Pontigny, m'a montré des photos de bergers, vêtus de peaux, tout débraillés...

En dehors du plaisir et de la curiosité, il s'agirait de donner sa mesure. Préparer des cours de littérature décevant et se faire écouter, car obtenir le poste serait bien, mais il faudrait le garder. Bien que je ne me prenne guère au sérieux, je devine qu'aussitôt accepté je ne serais plus tout à fait le même. Il faudrait renoncer à la frivolité : donner de son meilleur à ce métier ; prendre soudain une écorce sociale. Mais comme celle-ci me sortirait peu de mes préoccupations (les lettres) et me forcerait à me préciser sur leur compte, mon travail personnel pourrait y gagner. Je trouverais dans ce métier aussi un certain poids. Je sais le danger de l'argent, d'une carrière... Mais ce que je veux, c'est vivre, et j'ai remarqué bien souvent que je vis plus intensément quand je suis un peu riche. (Fatalité, peut-être ; du moins l'argent ne m'intéresse que pour le donner.) Autre chose, ce rêve d'avoir une société (à Bucarest, on s'arrache les Français),

je pourrais le réaliser et un moment cela m'amuserait...

J'imagine aussi la vie de célibataire que je mènerais, logé dans l'Institut. J'aurais des soirs entiers où je serais à moi-même, comme à Moscou, où je travaillerais. L'indépendance la plus grande et un froid sec me donnent envie d'écrire... ou bien de longues heures que je passe en tête à tête avec moi-même m'échauffent peu à peu. (Ici, mes heures sont morcelées, le climat humide m'abrutit, je n'arrive à rien aligner.) (Je rirai bien si je relis ces pages en Roumanie...)

13 décembre.

Visite à Sachs (chez qui je trouve avec surprise Abelson devenu son secrétaire).

Visite de Gabilanez. Je l'emmène chez Fernande D., où nous trouvons Barillaud et Étienne. Celui-ci, déjà transfiguré par la joie de se sentir des amis. Le soir, tous (moins Gabilanez) nous allons dîner chez Paupau. J'étais heureux de sentir la surprise d'Étienne et de jouir de son épanouissement. Autour de la petite table (on but beaucoup de vin), on peut tout dire. Étienne, malgré la maturité de ses pensées, se montrait plein de gaminerie, et parfois de timidité. Il me rendait habilement mes pointes. Aucun de nous n'est libre dans la semaine (alors que lui, il l'est souvent) ; il trouva qu'il serait long d'attendre huit jours pour nous revoir. C'est la lune de miel de l'amitié... mais nous avons fait, tous deux, des projets pour Noël.

16 décembre.

Goûté des moments de joie à agencer un parallèle entre Amiel et Maine de Biran. Le travail fait venir les idées (sur presque tous les sujets). Rien encore pour la Roumanie ; le travail, après la torpeur, me sort de l'impatience.

20 décembre.

Froid sec ; neige. Cela me ragailardit ; je viens d'écrire une lettre à Étienne en m'amusant beaucoup. Il m'avait prié hier, à Paris, de lui écrire : « J'ai tant de plaisir, rien qu'à voir votre écriture ». Je n'avais absolument rien à lui dire, et justement, sur ce thème, badinai...

L'*Anthologie de la poésie française* de Gide. Ronsard, les *Hymnes*.

Passé une partie de l'après-midi chez Gide. Pendant qu'il fait la sieste, je regarde l'*Anthologie de la poésie française* qu'il prépare ; le choix, la préface, les commentaires, tout montre que ce travail est fait avec amour. La grande découverte, ce seront les hymnes de Ronsard. Gide est outré du jugement de Sainte-Beuve les déclarant illisibles. « Cela me confirme, dit-il, dans mon idée que Sainte-Beuve était un esprit mé-

diocre. On dit d'habitude : il n'a pas su apprécier ses contemporains, mais sur les Anciens, quel jugement ! Eh bien non ! il a rabaissé Ronsard ; les morceaux choisis qu'il en donne sont effroyables ; il le rabaïsse à n'être qu'un Anacréon. Il n'a pas su voir que dans la poésie française le vrai Grec, le grand Dionysiaque avant Hugo, c'est Ronsard. » Gide me montre un in-folio venu de la bibliothèque d'Heredia, qui est la deuxième édition de Ronsard, celle dite *des portraits*, avec les commentaires de Muret. Pour ce qui est des *Hymnes*, il veut comparer les éditions, car les plus anciens textes lui paraissent parfois meilleurs. Au moment de le quitter, je songe que l'an dernier il s'est occupé au Quai d'Orsay de dresser un catalogue littéraire pour les bibliothèques de l'étranger. Cela dépendait de M., dont mon poste en Roumanie dépend aussi... « Que ne l'as-tu dit plus tôt, s'écrie Gide. J'irai voir M. J'en aurai le prétexte dans deux jours. À ce moment mon voyage en Afrique (subventionné ou non, cela doit être voté par le Sénat) sera décidé, et je verrai M. en lui disant : J'aimerais avant de partir savoir où en est l'affaire de Levesque... Je n'aurai pas l'air de faire pression ; je ne viendrai que pour me renseigner et au besoin donner mon avis. »

Vu ensuite chez Fernande D. Étienne et Barillaud. Bu du thé au jasmin. Étienne, toujours plus charmant, je me sens en verve près de lui et plein d'anecdotes. Gide a manifesté le désir de le voir le jour même ; je l'accompagne rue Vaneau, jusqu'à la porte.

Paris, 31 décembre.

Vacances de Noël.

Michel à Paris pour trois jours. Je l'emmène au hammam, à la Mosquée. Plaisir de lui offrir des sensations nouvelles. Visite à Marx. Bucarest est pourvu..., mais on fera l'impossible en octobre pour me caser à l'étranger. Soirée avec Michel dans un club où l'on joue des films d'avant-guerre. Réveillon en famille.

Courte visite à Gide le jour de Noël au matin ; Herbart aime mes notes sur la Volga, trouve qu'elles donnent une vue nouvelle sur la Russie.

Visite avec Michel à Bernard, toujours obsédé... Vu avec lui, au cinéma, *Pierre I^{er}*, bon film soviétique (enfin !), manifestement stalinien. Des documentaires sur les musées de Leningrad et de Moscou.

Emmené Jacques et Maman au cinéma du Panthéon ; mauvais Fred Astaire.

Offre d'un poste à Saint-Gervais, école de montagne (un peu préventorium) confortable, assez bien payé. J'aimerais que ça marche.

Visite à Léopold. Il connaît tout le monde... En ce moment je suis très sage. Soirée avec Gabilanez à l'Athénée ; voyons du Giraudoux :

L'Impromptu de Paris et La Guerre de Troie n'aura pas lieu. Beaucoup de style et d'esprit ; point trop de *concelli* ; on peut suivre le texte ; du moins nous le suivions avec plaisir ; le public était un peu lent.

Déjeuné avec l'abbé Montchanin, Houang, Mathieu ¹ et sa fiancée. Je parle à l'abbé de Moscou. Pas d'explication avec Mathieu, mais il voit bien que je suis toujours le même ; sa fiancée et lui, quand ils sont à Paris, peuvent à peine se séparer de moi. J'entre avec l'abbé dans la boutique surréaliste de la rue de Seine ; stupeur de ces messieurs, fou-rire d'une femme.

Noël, après dîner, m'emmène chez Pierre Jean Jouve ; soirée exquise ; du premier coup je suis à mon aise et je donne mon plein, parlant de la Russie etc. Il faudrait décrire Jouve et sa femme. J'ai, en tout cas, saisi que je pouvais être de leurs amis.

Étienne Lalou, de la campagne, vient à Paris passer une après-midi avec moi. Je l'emmène faire des courses. Je le conduis ensuite au petit hôtel qu'habite Mathieu. Aussitôt la sympathie est réciproque ; nous divaguons avec plaisir. Je sens qu'Étienne a un nouvel ami, lui qui en est si affamé. Nous allons prendre le thé ; Étienne, en le quittant, demande à Mathieu de lui écrire ; il tient à recevoir des lettres... Mathieu et Jeanne dînent à la maison, puis m'emmènent avec Jacques au cinéma voir *Capitaines courageux*.

(*La fin de ce Carnet XXIII au prochain numéro.*)

1. Pierre Emmanuel.

Lectures gidiennes

André GIDE, *Le Grincheux*. [Texte inédit présenté par Claude Martin.]
Fontfroide : Fata Morgana, 1993, un vol. br., 17 x 11 cm, 32 + 8 pp. (tirage
lim. à 300 ex.).

L'œuvre de Gide est ainsi faite — et c'est ainsi qu'elle fait notre admiration — qu'en chacune de ses parties elle semble tout entière résumée, et que pourtant chacune d'elles constitue une étape qui la distingue des autres et fait de l'ensemble un organisme vivant, un monde en progression. Ce *Grincheux* en est une parfaite illustration et, à ce titre au moins, il est un chef-d'œuvre.

Texte bref, mais non point fragment, il possède toutes les caractéristiques qui permettent de le définir comme exemplairement gidien, à tel point d'ailleurs que cela devient suspect, et que, comme dans le personnage d'Édouard, il faut sans doute voir dans ce *Grincheux* un avatar ironique de son créateur. Cet homme cultivé (il cite l'allemand et le latin) qui s'enrhume facilement, épris d'exactitude mais parfois oublieux, méfiant à l'égard de l'univers théâtral comme de la religion cultivée par sa femme, et qui jette sur son entourage un regard impitoyablement lucide, ressemble beaucoup plus à Gide lui-même qu'à aucune autres de ses créatures. Robert, dans *L'École des Femmes*, est un peu son cousin, mais en plus jovial ; le *Grincheux* est un nouvel Alceste, ce personnage justement où Molière s'était peint pour essayer de s'en détacher. Et tout comme Alceste, à la fin, se montre assez jésuite pour tenter de garder Célimène, notre *Grincheux* se donne les gants de la charité pour récupérer la maîtresse de son ami. Édouard aussi récupère Laura, mais avec moins d'entrain...

Il n'y a pas seulement des thèmes communs qui se croisent, des figures qui circulent — cet ami Molle, curieux d'inventions nouvelles, rappelle un peu le « grand ami Hubert » de *Paludes* ; l'arbre de Noël apprêté par l'épouse du *Grincheux* évoque celui de la tante Plantier, dans *La Porte étroite*, et le *Grincheux* lui-même, dans son besoin de s'isoler du cercle familial, fait penser au pasteur Vedel des *Faux-Monnayeurs* — ou encore une problématique qu'on retrouve au cœur de tous les récits gidiens, en particulier de ceux qui sont écrits à la première personne, celle de la sincérité ; problématique que Claude Martin éclaire justement, dans sa présentation, par l'évocation de ce passage du *Journal des Faux-Mon-*

nayeurs où est défini « l'esprit faux », « celui qui ment avec sincérité ».

Il y a encore une composition très particulière, qui confère à ce récit de vingt-cinq pages un air de famille commun aux autres « grands » récits gidiens, au point qu'il en pourrait apparaître comme une nouvelle forme de mise en abyme. Coupé en deux parties, il présente deux visages distincts du Grincheux :

Le premier est franchement antipathique, c'est celui d'un aigri systématique, un Tityre acharné à convaincre les hommes qu'ils sont malheureux, et s'indignant lorsqu'ils n'en sont pas conscients ; mais alors que le narrateur de *Paludes* possédait une certaine naïveté amusante, notre Grincheux manifeste un esprit systématique qui le fait jeter sur sa famille un regard d'entomologiste et qui, plus généralement, le rend assez inhumain.

Dans la deuxième partie, ce portrait change sensiblement, par simple modification d'éclairage : le narrateur ne raisonne plus sur l'insupportable bonheur des siens, ils les montre en action, la mère à ses dévotions, les enfants à leurs gentillesse conventionnelles, la mère encore, patronne égoïste et hautaine (on retrouve ce mélange de bigoterie et d'insensibilité dans Mélanie, la femme du pasteur Vedel) ; et l'on comprend mieux, alors, son dégoût et sa solitude, au point que celle-ci en paraît presque pathétique.

Ce principe des éclairages contrastés, des portraits en diptyques, préside à la création gidienne dans son ensemble, de *L'Immoraliste* à *L'École des Femmes*. Déjà Michel, devant ses amis rassemblés, se présentait tour à tour comme un héros et comme un criminel. Mais l'habileté de Gide consistait à présenter cette narration comme suspecte, plaidoyer *pro domo* destiné à impliquer les amis dans ce drame, et à faire d'eux les agents de la rédemption de Michel... Le récit équilibré se double d'un mécanisme secret qui permet au narrateur de préserver sa liberté, de continuer, ailleurs, une vie différente... Débarrassé de Marceline, Michel récupère Ali ; débarrassé de Fleurissoire, Lafcadio récupère Geneviève ; débarrassé de Laura, puis de Boris, Édouard récupère Olivier, puis Caloub ; débarrassé de son ami Molle, le Grincheux récupère la maîtresse de celui-ci, et l'on devine que sa générosité ne sera pas désintéressée.

Et l'enchaînement diabolique qui fait d'Édouard l'un des agents de la mort de Boris, nous le voyons ici à l'œuvre de façon presque caricaturale : c'est parce que le Grincheux a oublié d'envoyer la lettre fixant le rendez-vous que Molle s'est trouvé chez lui au moment où son appareil de chauffage a éclaté. Le plus admirable est que nous n'apprenons cette circonstance qu'à la fin du récit, récit qui ne s'est développé qu'à partir du rendez-vous manqué ; de sorte que tout ce texte apparaît comme une boucle qui revient à son point de départ, mais qui, loin de s'annuler, se complète ; ce qui suscitait l'accès de misanthropie de notre narrateur se révèle être une négligence meurtrière de sa part. Au moment où nous allions le trouver presque sympathique, il retrouve sa liberté par le dévoilement d'un cynisme imprévu.

Ce texte est donc double de deux façons complémentaires : horizontalement, il développe deux tableaux successifs qui pourraient faire de cet Alceste un personnage presque sympathique. Verticalement, ce récit comporte une anecdote qui nous invite à le considérer à distance, et son narrateur avec méfiance, et à suppo-

ser que l'auteur lui-même n'y est pas entièrement impliqué.

Un indice peut nous mettre sur la voie d'une interprétation : le style même de ce récit, remarquable par sa netteté, sa concision toute classique, qui fait parler le Grincheux comme un moraliste du Grand Siècle. On ne peut recopier ici ces phrases qui semblent un pastiche de La Rochefoucauld, c'est au lecteur de les déguster, mais en sentant justement le pastiche, la légère pointe qui, malgré leur apparence impeccable, les pousse vers l'aphorisme ridicule. Le Grincheux serait comme un La Rochefoucauld systématique qui, s'étant fait sa religion à propos des hommes, serait devenu une sorte de fanatique du scepticisme désenchanté. Cette attitude, précisément, Gide la condamnait dans ses *Feuillets* de 1918, en tenant le moraliste classique pour responsable de celle-ci :

Le jour où La Rochefoucauld s'avisa de ramener et réduire aux incitations de l'amour-propre les mouvements de notre cœur, je doute s'il fit tant preuve d'une perspicacité singulière, ou plutôt s'il n'arrêta pas l'effort d'une plus indiscrète investigation. Une fois la formule trouvée, l'on s'y tint et, durant deux siècles et plus, on vécut avec cette explication. Le psychologue parut le plus averti, qui se montrait le plus sceptique et qui, devant les gestes les plus nobles, les plus exténuants, savait le mieux dénoncer le ressort secret de l'égoïsme. Grâce à quoi tout ce qu'il y a de contradictoire dans l'âme humaine lui échappe. (*Journal 1889-1939*, p. 661).

Mais trois ans plus tard, alors qu'il est plongé dans la préparation des *Faux-Monnayeurs*, Gide se ravise :

30 septembre [1921]. — Je relis le livre des *Maximes* avec une admiration des plus vives. Il me paraît que la position que je tâchais de prendre à l'égard de La Rochefoucauld ne saurait être maintenue sans injustice. Mon premier tort était de tenter d'assimiler ce qu'il appelle l'amour-propre, à l'égoïsme. Malgré tout, les maximes ayant trait à l'amour-propre sont de moindre intérêt que celles qui ne se rattachent à aucune théorie, à aucune thèse, et dont certains sont de la pénétration la plus singulière. (p. 698)

Or, de manière explicite ou non, La Rochefoucauld est peut-être l'auteur auquel *Les Faux-Monnayeurs* font le plus référence. Deux de ses maximes y sont mises en épigraphe ; on trouve cité le portrait de La Rochefoucauld par lui-même, et Édouard déclare qu'il ne voyage jamais sans le livre des *Maximes*. Plus généralement, ce roman s'organise un peu comme l'illustration de la seconde position de Gide : si la maxime fonctionne d'abord comme un instrument efficace pour démasquer certains masques, ceux de Passavant, d'Armand ou même de Bernard, elle s'avère insuffisante ou dangereuse lorsqu'on prétend en faire une théorie universelle. Édouard refuse de généraliser à partir d'une maxime qu'il vient de citer, parce que « nos auteurs classiques sont riches de toutes les interprétations qu'ils permettent. Leur précision est d'autant plus admirable qu'elle ne se prétend pas exclusive. » (*Romans, récits...*, Pléiade, p. 1100). Et tandis qu'Olivier révèle d'inattendus replis de son âme, Bernard apprend peu à peu qu'on ne peut juger personne, pas même un juge...

Autrement dit, les choses se passent comme si notre Grincheux était chargé d'illustrer l'erreur que Gide a failli commettre en accordant à la prétendue misanthropie de La Rochefoucauld un caractère trop systématique, et, en l'attribuant à un personnage assez dérisoire, de montrer quel intérêt la mauvaise foi peut trouver dans ce terrorisme moral. Quand le moraliste écrit : « Les hommes ne vi-

vraient pas longtemps en société s'ils n'étaient les dupes les uns des autres », le Grincheux affirme de son côté que tout le monde triche, mais pour en faire un absolu et aussitôt s'en excepter :

Chaque preuve que l'homme me fournit à neuf de son abjection me ravit. [...] Mais que l'un vienne à manquer à cette règle, échappe à cette loi de non-fiabilité, je suis déçu. Oui, le moindre acte de droiture, de conscience, de respect de la parole donnée, me gêne à l'égal d'une tricherie. Et moi-même, en me montrant toujours fidèle à n'importe quel engagement, je me fais l'effet d'un tricheur. (pp. 8-9).

Ne croit-on pas entendre Strouvillou qui, livrant à Passavant sa haine de l'humanité, déclare : « Dans un monde où chacun triche, c'est l'homme vrai qui fait figure de charlatan. » (Pléiade, p. 1198).

Aussi systématique que Strouvillou, le Grincheux se découvre aussi faux, dans la satisfaction qu'il tire de cette haine ; mais il est beaucoup moins redoutable, et s'apparente davantage à l'autre misanthrope des *Faux-Monnayeurs*, le père La Pérouse. Comme lui, il a horreur du théâtre ; comme lui, il vit en ennemi de sa femme, à laquelle il reproche la même vision déformée du monde. La Pérouse affirme à Édouard : « Vous savez que les images du dehors arrivent renversées dans notre cerveau, où un appareil nerveux les redresse. Eh bien, madame de La Pérouse, elle, n'a pas d'appareil rectificateur. Chez elle, tout reste à l'envers. » (p. 1061). Et le Grincheux note pour son compte : « Je sais que la représentation que je me forme du monde extérieur est beaucoup plus exacte, plus conforme à la réalité, que la leur. » (p. 13).

De la sorte, Gide ne précise pas seulement le bon usage des *Maximes*, il condamne plus encore les apprentis La Rochefoucauld, réussissant ce miracle d'équilibre de confirmer la validité d'une pensée en montrant qu'elle vaut surtout par ses possibles prolongements.

Cela dit, ce Grincheux est un personnage tout à fait original, créé peut-être en marge des *Faux-Monnayeurs*, mais qui ne s'y laisse pas dissoudre ; s'inscrivant dans l'entreprise d'élucidation et de libération de l'homme que Gide mena toute sa vie sans faiblir, ce bref récit est, par ses formules ciselées et retorses, beaucoup plus qu'une ébauche, un bijou achevé. Et c'est peut-être à lui que Gide pensait encore lorsqu'il notait, en 1931 :

« La Rochefoucauld eût été sans doute bien malavisé, en délayant en romans ses *Maximes*. [...] J'aime à sentir chez un auteur la richesse intérieure et non exploitée, et qui ne fasse qu'effleurer dans les rares propos qu'il nous livre. » (*Journal*, p. 1019).

PIERRE MASSON.

Sigrid GÄTJENS, *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide. Studien zu Saül und Bethsabé, Perséphone und Edipe*. Hamburg : Hamburger Romanistische Dissertationen, vol. n° 24, 1993, 260 pp.

On ne peut qu'être étonné à la lecture du titre de la thèse, qui promet de mettre à jour les lois de la transposition de thèmes bibliques et antiques dans l'œuvre

dramatique de Gide en partant de quatre pièces uniquement. Pourquoi renoncer d'emblée au *Roi Candaulé*, par exemple, qu'on retrouve chez Hebbel, La Fontaine et Théophile Gautier ? N'est-ce pas s'exposer à se voir reprocher des réponses simplistes ou incomplètes ? D'autre part, ne trouverait-on pas des principes de transposition équivalents entre la parabole de saint Luc et *Le Retour de l'Enfant prodigue*, les limites entre l'écriture du traité et celle du drame n'étant pas actives à ce niveau ? D'ailleurs la subtile différence entre drame et présentation dialoguée invoquée p. 3 pour ne pas avoir à prendre cette œuvre en considération ne convainc pas, d'autant plus que l'auteur, dans le prolongement d'*Œdipe*, se penche également (à juste titre) sur une œuvre en prose, *Thésée*.

On regrettera certaines lacunes d'ordre bibliographique qui concernent en premier lieu *Perséphone*. Les rapports entre Narcisse et Perséphone avaient déjà été présentés par Alain Goulet dans un article paru dans *Le Plaisir de l'intertexte* (éd. par R. Theis et H. T. Siepe, Frankfurt/Main, Bern, New York : Peter Lang, 1986, p. 201). Il est tout aussi dommage qu'il ait été fait peu mention de l'édition critique de *Perséphone / Proserpine* présentée par Patrick Pollard et parue à Lyon en 1977, car déjà on y trouvait certains indices sur les thèmes chrétiens de la souffrance, du don de soi et de la résurrection, thèmes que l'auteur présente comme caractéristiques du travail de poétisation. Les obligations chronologiques font que Mme Gätjens n'a pu avoir recours aux deux tomes publiés par Jean Claude sur le théâtre gidien en 1992, dont elle avoue avoir eu vent par le numéro du *Magazine littéraire* de janvier 1993 dédié à Gide.

La méthode retenue se définit en trois étapes : à partir d'un long regard sur les textes anciens, l'auteur en étudie l'intérêt pour Gide ainsi que les principes de leur transposition ; l'apport gidien est ensuite mesuré aux œuvres littéraires existantes (Voltaire, Goethe, Lamartine, Chénier, Zweig) pour mieux juger du talent de Gide. La dernière étape propose une interprétation détaillée de l'œuvre en question pour mettre à jour les nostalgies humaines et l'actualité des textes gidiens qui réveillent une résonance personnelle chez le lecteur moderne ; cette étape est avec certitude la plus riche. La démarche présente plusieurs inconvénients : les résumés se révèlent redondants, la juxtaposition des quatre œuvres analysées chaque fois suivant la même méthode et les mêmes buts entraîne des redites inutiles ou des renvois astreignants au chapitre précédent lorsque l'allusion l'impose.

Ces nombreuses réserves d'ordre méthodologique ne doivent pas affecter les mérites de l'ouvrage : le travail sur les textes, l'étude de la psychologie des personnages, les comparaisons avec les documents originaux entraînent le lecteur sur de nouvelles pistes de réflexion ; l'auteur dispose d'une formation philosophique qui lui permet de ne pas s'en tenir qu'aux remarques d'ordre littéraire.

Pour que son adaptation soit crédible, Gide, comme le montre Mme Gätjens à grands renforts d'exemples pris dans les quatre œuvres, doit respecter les données de l'original aussi bien au niveau de l'action que sur le plan de l'expression. Car le spectateur / le lecteur ne doit pas perdre de vue qu'il s'agit d'un texte ancien que Gide utilise pour traduire sa propre enquête dans un contexte moderne.

Saül traite la difficile prise de conscience de l'homosexualité et de la réaction

personnelle face aux désirs dont nous savons depuis les *Nourritures* qu'ils favorisent l'affirmation de l'individualité. Cette quête de soi expose Saül à son secret. Mais, prisonnier de sa fierté, puis de son orgueil, Saül se voit confronté à Dieu et aux hommes.

Gide garde les personnages de l'original, mais il motive leur interaction et leurs actes de façon plus humaine : il amplifie l'amour de David pour Jonathan afin de justifier la jalousie débordante de Saül. Ce faisant, il peut s'écarter de l'aspect politique que suggère la Bible comme source de son dérèglement. C'est en s'orientant sur le style biblique, ses métaphores et ses symboles que Gide traduit l'état de ravage et de dévastation dans lequel se trouve l'âme de Saül. L'étude synoptique de la Bible de Louis Segond utilisée par Gide et du texte de son drame rend le travail poétique de Gide transparent.

Dans *Bethsabé* — chez Gide, orthographe masculine ; dans la Bible de Jérusalem, le nom de l'héroïne se termine en « ée » —, il est question de l'autoportrait érotique de Gide qui affronte le problème de celui qui est la proie de ses fantasmes (Gätjens, p. 124). Si Dieu se tait, c'est qu'en fait il se cache derrière les désirs charnels de David, car c'est par les sens qu'il se révèle. La colombe, symbole traditionnel de l'Esprit Saint, sert ici à rendre tangible les désirs de David. Le défi de cette identification blasphématoire entre le divin et l'humain détermine le charme esthétique du texte gidien.

On retrouve dans *Bethsabé* — les parallèles avec *Les Nourritures terrestres* sont fréquentes — la morale du renoncement : c'est au pauvre Urie qu'il revient de donner à David une leçon de bonheur alors que David dans sa richesse matérielle reste insatisfait, ce qu'il ne possède pas ne peut que souligner sa pauvreté intérieure ; David se sait condamné à errer de désir en désir, aucun ne pouvant exaucer cette quête du bonheur.

Mme Gätjens démontre que dans ces deux pièces, qui ont en commun leur origine sacrée, Gide procède par désacralisation des textes chrétiens, auxquels il reste fidèle grâce à son utilisation de l'expression biblique.

Inversement, les pièces d'origine mythologique s'enrichissent de thèmes chrétiens. Dans *Perséphone*, Gide rompt avec le temps cyclique des anciens et son idée de l'éternel retour pour introduire le thème de l'évolution et de la responsabilité, du poète comme du scientifique. Dans *Œdipe*, l'homme est au centre de la création, c'est lui, existentialiste avant la lettre, qui est responsable de ses actes devant lui-même et la société. Œdipe se crève les yeux non seulement par conscience de sa faute, mais aussi par esprit d'affirmation de son autonomie face aux Dieux et à leurs représentants. Gide en profite pour réfléchir sur l'enfant naturel, un thème qu'il reprendra avec Bernard dans *Les Faux-Monnayeurs*. La comparaison avec Sophocle, Corneille et Voltaire démontre l'originalité du projet gidien.

Au terme de cette présentation, il faut admettre que cette thèse, qui restera incontournable pour qui veut accéder à la genèse des drames de Gide, aurait gagné à être plus axée sur la mise en œuvre du désir, de la quête de l'identité au sein des quatre pièces plutôt qu'en la limitant à une étude déconcentrée.

On comprend mieux que Gide, être de dialogue et disposant d'une culture

classique hors du commun, ne pouvait que trouver plaisir à se pencher sur son moi en se servant des masques que lui livrent la Bible, Homère et Ovide, en rationalisant les thèmes choisis. Mme Gätjens a prouvé que le défi de Gide était de rester proche tout en s'éloignant de l'original, défi que Gide a su relever en traitant de façon abstraite des questions personnelles. C'est en se dépersonnalisant que Gide atteint une connaissance moins anecdotique et par là plus universelle de son univers intérieur qui porte en soi « la forme entière de l'humaine condition ».

JEAN LEFEBVRE.

Sarah AUSSEIL, *Madeleine Gide, ou De quel amour blessée*. Paris : Robert Laffont, coll. « Elle était une fois », 1993. Un vol. br., 21,5 x 13,5 cm, 324 pp. + 16 pp. ill. h.-t., ach. d'impr. août 1993, 129 F (ISBN 2-221-06415-1).

NDLR. — Un long « compte rendu », suivi de deux notes : certains jugeront que c'est beaucoup, que c'est trop pour un livre dont la grande presse a déjà fait justice (« Rienn'est à retenir » de cette « biographie ratée », écrivait José Cabanis dans *Le Figaro littéraire* du 1^{er} octobre). Il nous a pourtant paru indispensable de faire le point de façon détaillée sur un ouvrage publié par un éditeur de grande diffusion et qui, seule biographie de Madeleine Gide à ce jour et s'inscrivant naturellement à ce titre dans les bibliographies, fait courir trop de risques...

Il n'est pas question de départager des torts, mais de veiller à ce que, par manie romanesque, on ne fasse pas d'André et de Madeleine Gide un couple tragique, qu'on ne range pas indûment Madeleine parmi les insignes victimes de l'amour trahi.

Jean SCHLUMBERGER
(*Madeleine et André Gide*, p. 12)

Madeleine Gide voulait rester dans l'ombre, se tenir à l'écart et à l'abri des éclats d'une célébrité gênante. C'est raté. La voici aujourd'hui à la devanture des libraires au rayon des biographies — et heureusement pas au rayon des études littéraires, place à laquelle ce livre ne saurait prétendre. Gide le lui avait prédit : « Tu n'échapperas pas à l'histoire ¹. » À l'histoire, probablement pas ; le livre n'a de toute façon rien d'historique. Mais on aurait souhaité que soit épargné à la mémoire de Madeleine Gide cette évocation pour le moins douteuse, qui ne mérite même pas le nom de « biographie romancée » que lui donne dans son compte rendu José Cabanis ; genre que, comme lui, « on croyait disparu ». Hélas ! Inutile de préciser que les gidiens n'y apprendront rien ; les amateurs de ce genre de roman non plus : on trouve beaucoup mieux et infiniment moins cher dans la collection « Harlequin » ou dans les pages de *Nous Deux*.

Ça commence, toute révérence gardée, comme du sous-Duras : « Une maison esseulée et qui pleure [...]. Elle retire sa main du carreau [...]. Avec un frotte-

1. Schlumberger, *op. cit.*, p. 9.

ment, la porte s'est ouverte. Elle ne se retourne pas, mais elle sait qu'ils sont là [...] » (p. 11). Le ton prétendument littéraire est donné. Nous allons avoir droit à plus de trois cents pages de cette eau sucrée pullulante de détails et de situations parfaitement inventés.

L'ensemble est traité au présent avec force dialogues et accumulation de petits faits quotidiens pour donner l'illusion de vie et de véracité, une idée de « comme si on y était ». On nous décrit même les rêves de Madeleine ! Par le biais de la fiction, S. Ausseil a tenté de recréer la vie à Cuverville mais son Cuverville ne respire pas car elle n'a pas de souffle. À cause de son manque d'éducation et de culture, à cause d'une pensée et d'un esprit dont l'étroitesse fait frémir, son évocation n'est pas crédible un seul instant. Le ton général des propos et la nature des gestes restent tout superficiels, les dialogues à pleurer d'ennui avec des choix de mots et de notations d'une bêtise pétrifiante. Absence de crédibilité confirmée à tout moment par une chronologie plus que fantaisiste, aussi bien pour ce qui touche à l'histoire en général qu'à l'histoire de la famille Rondeaux en particulier. Le lecteur ne peut se fier à ce ramassis d'invéraisemblances traité avec une « dimension psychologique » dont la naïveté atteint des profondeurs insondables. Grâce à tant de défauts qu'on ne pensait pas pouvoir trouver réunis en une seule personne, l'auteur donne de Cuverville et de ses occupants, d'André et de Madeleine Gide, un portrait complètement méconnaissable.

[...] je prends en horreur [...] le revêtement poétique mielleux, poisseux...

André GIDE (*Journal 1889-1939*, p. 685).

Pour ce qui est du style, il n'y a pas à barguigner, nous avons le choix entre deux options : soit le style « eau de rose » des romans-photos ou de la collection « Harlequin », soit le style « troubadour », l'un et l'autre copieusement émaillés de contresens, de pléonasmes, de barbarismes et autres fautes de français..

Pour le premier, nous n'en voulons pour exemple que la description de Mathilde, la mère de Madeleine : « *Peu d'hommes pouvaient résister à l'éclat sombre et mouillé de son regard, ou à la façon exquise qu'elle avait de baisser ses paupières, roses et bombées comme un pétale.* » (pp. 13-4). Ah ! et celui-ci encore, qui suffira : « *Le débarcadère de bois frémit, tremblant sous la poussée du vent et du courant. [...] Il ne reste plus que le flux puissant et lustré du chenal.* » (p. 59).

Pour le deuxième, nous ne résistons pas à citer ces deux perles « hénaurmes » qui auraient fait rugir de rire l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* : « *Tandis que vèpres tintent à l'église du village* » (p. 41) ; « *Elle ramasse au bûcher quelques rondins.* » (p. 64). N'est-ce pas édifiant ? Chacun des chapitres s'ouvre ainsi, sur des notations de ce type, pour « créer un climat ». Mais une fois ce « revêtement poétique mielleux » ôté, la nudité prend des proportions de néant.

Entonnant l'air de *J'irai revoir ma Normandie*, S. Ausseil tente d'évoquer la couleur locale de cette région au tournant du siècle. Notre auteur n'a malheureusement pas la moindre notion de ce qu'elle entreprend. Elle ignore tout de la Normandie et de la campagne en général.

Ainsi, dès la première page du livre avons-nous droit à un « *crachin* [qui]

ruisselle à grosses gouttes » (p. 11). Voilà une propriété bien étrange pour décrire tout ce que tout le monde sait être une « pluie très fine, persistante » (*Larousse encyclopédique*), tellement caractéristique du climat normand. Elle écrit qu'on met le « le lin à rouiller » (p. 220) quand il s'agit de « rouir ». Autre ineptie, « Madeleine a interdit aux fermiers d'élever leurs meules dans les terres situées devant les jardins arrière et avant, pour ne pas offusquer la vue des châtelains... Elles sont dissimulées dès leur confection, dans des granges et des greniers » (pp. 147-8). Nous parlions de « perles », nous voilà au collier et ne cachons pas notre joie : l'idée d'un fermier cherchant à monter une meule au grenier a entretenu notre hilarité pendant plusieurs jours car l'exploit mériterait d'être enregistré au livre des records. Pourquoi invente-t-elle des domestiques de comédie ne pouvant s'adresser à Madeleine qu'avec force « *Même Gide* » quand de toute évidence le personnel de Cuverville disait tout simplement « Madame » ou « Monsieur » en parlant aux maîtres, comme dans toutes les maisons bourgeoises du temps ? et plus souvent « Gille » que « Gide » en parlant d'eux, soit dit en passant (v. par ex. *Journal 1939-1949*, p. 1146). Personnel qui ne disait pas non plus « Mamzelle » (p. 94) en parlant aux petites, mais tout bonnement « Mademoiselle » comme le rappelle Marie-Hélène Dasté dans son trop court article de souvenirs, émue de se sentir emportée par un « gentil valet de chambre ganté de blanc ¹ ». Sous prétexte de faire couleur locale, S. Ausseil introduit un pseudopatois, lequel, au lieu de créer un climat de vérité, renforce l'impression d'une Normandie de pacotille.

Il est un autre refrain qu'on ne peut s'empêcher d'évoquer. C'est celui de *Ah ! Mon beau château !* qui illustre bien, tant il revient souvent, la pensée étroite dont nous parlions plus haut. S. Ausseil nous offre du « château » de Cuverville une vision tout droit sortie des imageries d'Epinal. Avant tout, un château doit posséder une *poterne* : « la poterne d'entrée » (p. 24), « dans l'encadrement de la poterne » (p. 90), mot magique qu'elle répète à satiété. Le hic, c'est que, étant donnée l'époque de la construction, il n'y a jamais eu de poterne à Cuverville. Maïène Copeau connaît bien Cuverville et parle tout naturellement de « barrière », plus conforme à la réalité. Puisque l'auteur nous affirme avoir eu l'honneur des lieux par la propriétaire actuelle (p. 322), il est permis de douter qu'elle ait une notion précise du sens de « poterne ». Qu'importe ! Sans doute suffit-il que le mot sonne joli. Pour un peu, amourachée qu'elle est du style « troubadour », elle nous aurait collé à Cuverville échauguettes, barbicanes et mâchicoulis.

La poterne ouvre en effet (pardon pour le jeu de mots) un champ lexical plus que fourni articulé autour du thème du « château », mot qui revient un nombre incalculable de fois. Autour de ce mot-clé gravitent ceux de « mur d'enceinte », « domaine », « parc » ; on parle de « sa terre », « ses fermes », « ses fermiers », et même, à un niveau métaphorique qu'on sentait venir, de « forteresse ». N'est-il pas jusqu'à la « petite mairie ² » de Cuverville sur laquelle rejaille cette gran-

1. Marie-Hélène Dasté, « En vacances à Cuverville », BAAG n° 50, p. 223.

2. Anne-Marie Drouin, « Cuverville », BAAG n° 49, p. 113.

deur, puisqu'elle est derechef transformée en « Hôtel de Ville » (p. 203), ce qui est franchement risible. À l'aide d'un vocabulaire similaire, les neveux de Madeleine, Dominique et Jacques, sont dotés non pas de « fiancées » comme tout un chacun, mais de « *promises* ».

La description intérieure de la maison suit le même ordre d'idées : « *grand escalier* », « *énorme cheminée* ». Tout est « *seigneurial* » et aucune fois S. Ausseil ne nous parle du mobilier sans systématiquement utiliser une adjectivation plus que lassante : le salon est « *Louis XV* », avec des « *boiseries Louis XV* », les fauteuils sont « *Voltaire* », les chaises en « *gracieux Louis XV* », les commodes « *Empire* ». Les habitants transportent même avec eux ce revêtement royal : la cheminée devant laquelle Madeleine se chauffe, à Arcachon, se trouve être « *Régence* » et il y a jusqu'à sa sœur Valentine qui prend des « *poses très Louis XIV* » (p. 62). Pour un peu, tous les Capétiens y passaient pêle-mêle. Elle ne nous parle de la vaisselle « *Louis-Philippe* » qu'en précisant lourdement « *crystal de Baccarat* », « *porcelaine de Limoges* », théières « *en argent* », couverts « *aux manches d'ivoire* », le tout emplissant « *des placards entiers* », l'idée de surabondance et de richesse étant accolée à celle de « *seigneurial* ». Les inventaires (Arch. A.-M. Drouin) cependant montrent assez que les descriptions de S. Ausseil sont souvent fantaisistes. Elle s'empli la bouche d'adjectifs ronflants sans y avoir été voir de bien près, ni même de très loin. Les déplacements ne se font qu'en « *victoria* », mot qu'on retrouve jusqu'à trois fois par page ! Madeleine Gide, pour sa part, disait simplement « *la voiture qui nous emmenait à Étretat*¹ ». Et elle n'écrivait pas ces mots d'une écriture « *angulaire* » comme le dit S. Ausseil (pp. 210 et 308, donc pas par inadvertance) — qui décidément ne connaît pas le français — mais bien « *anguleuse*² » et « *fine*³ ». Quant à la cloche « *sévère* » (p. 284), puisque S. Ausseil la fait revenir elle aussi abondamment, elle ne cesse d'être activée comme pour donner des coups de semonce alors qu'elle annonçait au contraire des moments de délices très attendus : « Et lorsque tout le monde, à l'appel de la cloche, se réunira pour le petit-déjeuner, le parfum de l'encaustique se mêle déjà au parfum des roses entrant par la fenêtre ouverte, et à l'odeur des tartines grillées, empilées et maintenues tièdes sous une serviette pliée⁴. » On est bien loin du Cuverville « *austère* » de S. Ausseil (p. 17).

À cause de ce délire d'adjectivation, S. Ausseil donne de la vie à Cuverville une image complètement faussée. Tout éblouie et égarée par ces splendeurs qu'elle croit faire revivre, elle donne une importance démesurée à un quotidien où les habitants évoluaient au contraire avec naturel et simplicité. Là où il aurait fallu parler de bien-être et de confort, de tendresse et de complicité, il ne ressort qu'une surcharge pompeuse qui, dépassant l'écoeurement, donne la nausée.

En tant que « *châtelaine* » soucieuse d'« *antique[s] idée[s] seigneuriale[s]* »

1. Légende, de l'écriture de Madeleine, de la photo de ladite voiture (coll. A.-M. Drouin).

2. Claude Martin, « Souvenir de Madeleine Gide », BAAG n° 35, p. 5 : « l'écriture bien connue, large, anguleuse et régulière ».

3. Marie-Hélène Dasté, art. cité, p. 224 : « sa fine écriture ».

4. *Ibid.*, p. 225.

(p. 147), Madeleine appartient évidemment à une « lignée », avec « ancêtres » et « ascendants ». On trouve même, p. 16, « de quelle race elle chasse ». Et une châtelaine sans particule ? Fi ! Quelle horreur ! Et S. Ausseil de nous rappeler que les trisaïeul et bisaïeul de Madeleine Rondeaux étaient respectivement appelés « Rondeaux de Sétry » et « Rondeaux de Montbray ». Faut-il rappeler qu'au XVIII^e siècle, la particule suivie d'un nom de terre n'était bien souvent qu'un moyen assez simple de distinguer les différentes branches d'une même famille ? Le premier, pour sa part, doit son second patronyme de « Sétry » à un fief briard « dont lui fit présent son grand-oncle maternel, Pierre-Martin de la Guette » ; le second son titre à un « petit domaine [...] dépendant des possessions [...] de son père ¹ ». Et quoi qu'il en soit, on sait que les descendants n'ont jamais entériné la particule, ni dans les écrits ni dans l'usage, n'y attachant visiblement aucune importance. S. Ausseil, elle, au contraire, s'en gargarise. Elle se trompe aussi grossièrement lorsqu'elle écrit que les Rondeaux appartiennent à « une vieille souche de réformés » (p. 21) ou sont « d'une ascendance de notables protestants ». Rien n'est plus faux et « notables protestants » est déjà une antinomie pour ce qui concerne l'Ancien Régime. En fait, les Rondeaux sont issus non pas d'une « vieille souche » mais d'un obscur épicier ² illettré et n'ont pu faire fortune et devenir de « gros bourgeois ³ » au cours des générations que justement parce qu'ils étaient catholiques et peut-être aussi parce qu'ils étaient francs-maçons. On rappellera au passage que « Rondeaux de Montbray » n'était pas surnommé « Cœur sans fard » comme l'écrivit sottement S. Ausseil, mais qu'il appartenait à une loge nommée « Les Cœurs sans fard ⁴ », ce qui n'est pas précisément la même chose. S. Ausseil reprend une erreur perpétuée par bien des biographes, que corrigeait pourtant Pierre Le Verdier dès 1928 dans son livre sur la famille Rondeaux et après lui d'autres érudits (Delay, Martin) dont S. Ausseil n'a peut-être pas cru bon de tenir compte. La famille était au contraire ⁵ « très catholique et n'avait cessé de l'être » jusqu'à ce que le Rondeaux de Montbray en question (l'arrière-grand-père de Madeleine, ce qui n'est donc pas si lointain) épouse le rejeton féminin d'une vaste famille normande, celle-ci effectivement de « vieille souche » protestante. Enfin pour tout ce qui touche au « sang normand », n'oublions pas que si Madeleine est bien normande par son père, les proches ascendants de sa mère nous propulsent en Franche-Comté, en Suisse et même en Angleterre ⁶. Mais la généalogie n'est pas le fort de S. Ausseil. Elle se contente de reproduire sans jamais vérifier. Ainsi donne-t-elle à Tancrède Gide un père nommé Théophile lequel s'était « chargé

1 P[ierre] L[e] V[erdier], *Une famille de haute bourgeoisie rouennaise. Histoire de la famille Rondeaux* (Rouen : Cagniard, Léon Gy, Albert Lainé, 1928, réimpr. 1988), pp. 105 et 140.

2 *Ibid.*, p. 10.

3 Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, p. 41.

4 *Ibid.*, p. 39.

5 Le Verdier, *op. cit.*, p. 5.

6 Nous remercions Mme Anne-Marie Drouin pour les éléments de généalogie qu'elle a bien voulu nous fournir.

de négocier l'achat du temple communal » (p. 21), phrase tout droit sortie de Delay (p. 56) : « il [Théophile] avait négocié [...] l'achat d'un temple ». Mais Delay est mal renseigné : Tancrède (le grand-père d'André) n'est pas le fils de Théophile mais bien celui de son frère Jean-Pierre¹. Le risque du « pompage », c'est de perpétuer des erreurs, et c'est ainsi qu'on écrit l'histoire...

Tenons-nous-le pour dit : Madeleine est avant tout une « châtelaine » terriblement obsédée par son « rôle de châtelaine », son « devoir de châtelaine » qui donne des « oboles de châtelaines », reçoit des « hommages » et prélève des « dîmes ». On nage en plein Moyen-Âge. On croit rêver à cette évocation de « la Dame de Cuverville » (sic ! p. 293 : il n'y a pas plus féodal). À qui fera-t-on croire que Madeleine était à ce point engoncée dans ce « rôle de châtelaine » ? Châtelaine bien superficielle aussi : on nous la montre sylphide frivole et bague-naudant au milieu des fleurs : « Aujourd'hui, elle ne veut que des tiges élancées » (p. 24), occupée à surveiller le « repiquage des salades » et « la récolte des haricots verts » (p. 38) ou encore ménagère confirmée, toute à la confection « des tartes, des confitures, des compotes » (p. 20), de menus, « tâche qui l'absorbe complètement » (p. 123) ou d'ouvrages de tapisserie (p. 192). On sait qu'une propreté méticuleuse régnait à Cuverville mais dans ce livre, Madeleine devient complètement intoxiquée du torchon quand « elle regarde machinalement le bout de ses doigts [pour s'assurer qu'il n'y a pas] le moindre grain de poussière » (p. 23). S. Ausseil n'a aucune notion de la vie quotidienne d'une famille de la bonne bourgeoisie du temps et dès lors, son évocation de Cuverville ne tient pas : il est inconcevable que Madeleine se rende au potager pour choisir les légumes — il y avait pour cela un jardinier qui apportait dans un panier la récolte du jour — ou qu'elle se lève pour mettre elle-même son couvert (p. 12) — les bonnes la regardaient, peut-être, pendant le service ? Épatée uniquement par les richesses du mobilier qu'elle a notées à saturation, S. Ausseil a failli à nous faire sentir le climat, l'atmosphère du « château ».

La châtelaine futile n'est heureusement pas sans culture puisqu'il y a à Cuverville une « bibliothèque très select » (sic ! p. 209 ; on voit que le style de S. Ausseil n'échappe pas non plus à la vulgarité) où se trouvent « même », nous précise-t-on, en dehors de « Stevenson, Scott et Cooper », « Dickens [...] Flaubert et Dostoïevski » (p. 210). C'est « surtout » qu'il aurait fallu naturellement écrire. Serait-ce que pour notre auteur une femme lisant Flaubert ou Dostoïevski soit un fait extraordinaire ? Et d'ajouter : « elle a noirci [...] les passages osés » ce qui nous laisse pantois. C'est vraiment nous faire croire que Madeleine était non seulement un bas-bleu mais aussi prude à l'excès. Fuyant l'indécence, elle serait même allée jusqu'à « colle[r un] morceau de taffetas gommé [...] au beau milieu de [l]a glorieuse anatomie » de Mazeppa représenté « ligoté, nu, sur un cheval au galop » « sur [un] superbe tableau » (p. 158). Il lui aurait fallu aussi recouvrir toutes les « formes féminines aussi opulentes que peu vêtues » qui parsemaient la

1 Ceci est attesté par l'acte de mariage de Tancrède Gide, daté du 7 mai 1831 (renseignement A.-M. Drouin). [L'erreur signalée ici figure malheureusement aussi dans *La Maturité d'André Gide* de Claude Martin, p. 542. NDLR.]

« toile de Nantes ¹ » — et pas « toile de Jouy » (p. 150) — qui recouvrait « les murs » de « la salle à manger ² ». Madeleine Gide revue et corrigée par S. Ausseil, ce n'est pas seulement une fiction, c'est une véritable caricature.

Il est un autre château qui nous intéresse. Il s'agit de celui de La Roque-Baignard. Si S. Ausseil a visité Cuverville, on peut se demander, à la lecture du passage suivant, si elle a seulement vu La Roque : « *La demeure de tante Juliette, héritée d'Édouard Rondeaux son père, n'a rien de commun avec le tracé simple de Cuverville : c'est un assemblage chaotique de bâtiments rectilignes, flanqués de tourelles dépareillées, composant une sorte d'arc de cercle dont on aurait brisé les courbes. Le tout en pierre grise. Autour des douves où plonger l'été, et, au-delà, une campagne boisée, semée de vergers.* » (p. 49, les mots soulignés le sont par nous). Outre qu'un « arc de cercle dont on aurait brisé les courbes » nous paraît plutôt sibyllin, qui reconnaîtrait là le manoir qu'ont chanté Gide ou Schlumberger ? On sait que le château fut construit en 1577 ³ en pierres et briques dont la couleur dominante n'est certainement pas le gris, mais le rose, couleur qui contribue tant à son charme.

S'il y eut des ajouts ou des modifications, l'ensemble, qui est un « polygone irrégulier ⁴ » n'a rien de « chaotique » mais dégage au contraire une poésie irrésistible à laquelle tous les amis de Gide ont été sensibles. Rappelons le mot de Jacques-Émile Blanche : « C'est la plus délicieuse chose que j'ai vue en Normandie » (Lettre de Blanche à Gide, 14 sept. 1901), et, pour contrebalancer la description de S. Ausseil, voici celle de Robert Mallet dans sa préface à la *Correspondance* Gide-Jammes (p. 19) : « Le Château de la Roque-Baignard se niche au fond d'une vallée boisée. C'est une *harmonieuse construction* [souligné par nous] [...]. Malgré son absence de prétention, il a assez fière allure avec sa poterne ⁵ de brique et pierre, son manteau de glycine et les douves larges et profondes qui flètent sa *symétrie* » [souligné par nous].

On laissera au lecteur le soin de choisir le point de vue qui lui sied — le nôtre, n'est-ce pas, est assez clair — mais si nous avons pris soin de citer le paragraphe *in extenso*, c'est qu'il est révélateur de la pensée de S. Ausseil. Si l'on retient que La Roque est l'héritage d'André tandis que Cuverville est celui de Madeleine, on voit, dans cette appréciation controuvée du château se dessiner l'axe du livre, le parti pris de l'auteur tout au long de son roman.

Cuverville, côté Madeleine, est « carré » (p. 19), d'un « tracé simple » (p. 49), forme un « rectangle parfait » (p. 113). Tout n'y respire qu'ordre et harmonie et douceur familiale. La Roque, côté André, mérite les adjectifs « gris », « chaotique », « dépareillé », « brisé ». C'est l'Enfer opposé à l'Éden. Voilà un

1. Laquelle était intitulée « Le Char de l'Aurore » (Manufacture Petitpierre & Cie, vers 1785-89) et était *en papier* (échantillon chez Mme A.-M. Drouin).

2. A.-M. Drouin, art. cité, p. 117.

3. Pour plus de précisions sur le site, v. A. de Caumont, *Statistiques monumentales du Calvados* (Caen : Hardel, 1859, réimpr. Caen : Floch, 1967), t. IV, pp. 168 sqq.

4. *Ibid.*

5. Là, au moins, c'est vrai ! Mallet, lui, sait de quoi il parle.

manichéisme bien simpliste mais qui est, dans livre de S. Ausseil, constant. Quand il se trouve qu'une scène d'harmonie ait lieu à La Roque : « Nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée... nous avançons la main dans la main, ou moi la précédant de quelques pas, quand la sente était trop étroite ¹ » (p. 18), eh bien c'est très simple : S. Ausseil déplace cette citation — d'ailleurs comme presque toutes estropiée, par un procédé qui lui est familier — pour l'introduire dans une évocation de... Cuverville. Toujours Cuverville, encore Cuverville, comme s'il existait entre les deux châteaux un rapport de force. « Il [Gide] le [Cuverville] préfère dix fois à la propriété de sa mère, à La Roque » va même jusqu'à écrire S. Ausseil (p. 124). Il y a là une grosse exagération, car c'est oublier que Gide avait rêvé faire de La Roque un vrai cénacle littéraire normand où se seraient retrouvés ses amis. Il l'a vendue, certes, pour des raisons de gestion — deux châteaux, c'est lourd à porter — mais certainement pas sans regret : « [...] quant à regretter La Roque, croyez bien que je le fais un peu chaque jour ; nul pays ne m'a plus étroitement enveloppé ² ».

Le monde de Gide est à ce point « chaotique » que, à Cuverville, il déforme l'architecture : « Il a fini dans deux petites pièces tout au bout d'un couloir coudé. Il faut courber l'échine pour franchir la porte d'un vestibule » (p. 115, c'est nous qui soulignons). Encore une fois, S. Ausseil a-t-elle vraiment vu Cuverville ? (Ou prend-elle que les fenêtres du deuxième étage sont comme de « rondes lucarnes en hublots » (p. 151) quand elles sont carrées, ou bien que celles du « premier étage » se situent « au-dessus du fronton triangulaire » (p. 36) quand au contraire ce fronton, en quelque sorte, les chapeaute ?) Même si Gide avait « le génie de l'inconfort et de l'installation ³ », les dimensions de ce que Martin du Gard a plus justement appelé « une sorte de petit appartement » dont le bureau était « une grande pièce aux belles boiseries d'un vert très doux ⁴ », ne formaient pas un ensemble « tarabiscoté » (p. 115) et restent on ne peut plus confortables. S. Ausseil loge Gide dans un trou à rat à l'aide du vocabulaire du « tortueux » dont elle lui octroie la spécificité.

Gide a souvent insisté sur les deux côtés présents en lui et la célèbre apostrophe à Barrès est devenue une scie : « Né à Paris, d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine ⁵ ? ». Même s'il admet que « Gide ait été enclin à exagérer leurs contrastes », Delay (*op. cit.*, t. I, p. 132) surenchérit néanmoins. Au côté Uzès, « le charme, la gaieté, la tolérance, la culture intellectuelle », au côté normand de Juliette, « une gravité un peu lourde, l'austérité, l'autorité, le culte de la morale » (p. 72) dont Madeleine est un peu présentée comme l'héritière (pp. 291-4). S. Ausseil plonge à pieds joints, équipée de sa psychologie de roman-photo, dans ce schéma facile : Gide se voit

1. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949*, pp. 496-7.

2. Gide-Blanche, *Correspondance*, p. 108.

3. Roger Martin du Gard, *Journal*, t. II (Paris : Gallimard, 1993), p. 356.

4. Dominique Drouin, « 1904-1914 », *Hommage à André Gide (La NRF, nov. 1951)*, p. 169. C'est nous qui soulignons.

5. *Prétextes* (Paris : Mercure de France, 1963), p. 29.

dépossédé de son côté Rondeaux, grâce à une défiguration de La Roque, pour n'être plus que « côté Paris » ou « côté Biskra » (p. 235), tout ce qui est « vie sulfureuse » (p. 281), tandis qu'à Madeleine échoit une quasi sainteté : châtelaine mythique, « minuscule et immaculée » (p. 91) qui, du haut de son « mètre cinquante » (on nous le repète pas moins de six fois — pourquoi pas une naine, pendant qu'elle y est ? — Madeleine mesurait en fait au moins 1 m 62 ¹ !), affronte un fou furieux (p. 220) et d'un regard de douceur le ramène au calme. Si l'épisode en soi n'est pas faux, S. Ausseil nous transpose au féminin le combat de David et Goliath !

S. Ausseil a une vision trop simpliste des choses, séparant nettement les « bons » des « méchants » comme si l'un agissait toujours au profit ou au détriment de l'autre. Elle renchérit de manière exponentielle sur la formule complaisante — et tellement littéraire — de Gide : « C'était le ciel, que mon insatiable enfer épousait ² », mais Dieu sait si, avec Gide, rien n'est si simple.

On serait en droit, il me semble, d'intenter un procès aux faux citeurs. [...] Certainement ce défaut d'exactitude, un défaut de sensibilité le précède, ou d'intelligence.

André GIDE (*Journal 1889-1939*, p. 1206).

Tous ces défauts, S. Ausseil les cumule : *jamais* elle ne cite correctement. On peut y voir une grande désinvolture à l'égard des textes et des personnes, et/ou ignorance. Prenons La Fontaine :

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore ³

devient, au mépris de la rime : « *Il vous faut purger, ma commère* » (p. 127). De même, la célèbre apostrophe de Cicéron à Catilina : « Quo usque, tandem, Catilina, abutere patientia nostra » est incompréhensiblement réduite à « *Usque abutere, Catilina, patientia nostra* » (p. 110). S. Ausseil — agrégée de lettres, s'il vous plaît ; craignons pour ses élèves — s'est amusée à placer ces « déclamations » dans la bouche de Gide. On sait combien Gide était pointilleux. Le moindre respect eût été de le faire citer correctement car lui n'aurait pas infligé aux textes d'aussi fatales blessures (même Hugo et Valéry subissent au passage de belles éraflures). Et nous montrer Madeleine « hilare », « étranglée de rire » (pp. 110-1) en de telles situations n'a pas de sens commun. Il lui arrive même d'être à ce point « secouée de rire » qu'elle « salue brusquement, le front contre la nappe » (p. 251). C'est lui prêter des allures de pocharde !

La citation mutilée est un des moyens préférés de S. Ausseil pour défigurer le personnage de Madeleine Gide de manière à conforter l'image qu'elle veut en donner. Prenons par exemple le moment où Madeleine reçoit la première édition des *Cahiers d'André Walter* : « *Les souvenirs communs qu'elle retrouve au fil de*

1 Ce qui se déduit aisément de ses robes que nous avons pu voir portées (coll. A.-M. Drouin).

2 *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 613.

3 La Fontaine, *Fables*, VI, 10.

la lecture la plongent dans le désarroi et l'indignation. Elle explose : "Tu n'avais pas le droit ! Il y a trop de choses à nous là-dedans !" [...] Pour Madeleine, profondément blessée et choquée, "ce premier essai, si plein de promesses du point de vue de l'Art, est une faute devant la convenance". » (pp. 54-55, souligné par nous). Or voici ce qu'écrivait en réalité Madeleine, ce 5 novembre 1891 dans son *Journal* : « J'ai relu plusieurs pages avec un charme mélancolique et profond. [...] Tout est nous et à nous là dedans [...]. Cependant, André, tu n'avais pas le droit de les écrire... Et ce premier essai — si plein de promesses du point de vue de l'Art — est une faute devant la *Conscience*. » (Schlumberger, *op. cit.* Souligné par nous). Déjà il faut noter la différence de style : « *Il y a trop de choses à nous là-dedans !* » est quelconque. C'est du S. Ausseil. De « Tout est nous et à nous là dedans » émane une mélancolique émotion. C'est du Madeleine Gide qui n'« *explose* » pas mais au contraire se replie pudiquement, et tristement sur elle-même. Plus grave est la substitution du mot « *convenance* » à celui de « *Conscience* » qui montre bien que l'auteur n'a pas compris la douleur de Madeleine à ce moment-là. Elle n'est pas « *profondément blessée et choquée* » (p. 55) à cause de la « *convenance* » comme si à ses yeux ne comptait que le qu'en-dira-t-on, le souci de sa réputation de châtelaine protestante et austère. C'est bien de « *Conscience* » qu'il s'agit, avec la majuscule, et c'est à celle du jeune Gide que le mot renvoie, l'invitant à un examen, à une réflexion profonde sur la pertinence et l'inélégance de son geste.

Malgré ses réticences devant ce livre trop personnel, on sait que Madeleine l'a pourtant aimé, comme le rappelle Claude Martin dans sa préface à son édition des *Cahiers* (Gallimard, 1986, p. 15) : « Madeleine lira le livre, et l'aimera ». Aurait-elle d'ailleurs prié André « d'envoyer à tante Claire les *Cahiers d'A.W.* » (Schlumberger, *op. cit.*, p. 61), si sa peur de l'inconvenance avait été si grande ? On peut reprendre tout le passage du *Journal* de Madeleine tel que l'a publié un ancien BAAG, car cela montre assez bien que S. Ausseil ne connaît de ce texte que les fragments qu'en avait en son temps donnés Schlumberger : « J'ai lu *Alain*, et j'ai écrit à André une lettre qu'il ne recevra pas, mais je ne pouvais taire complètement mon émotion, ma joie, ma fierté de sœur. Et pendant ces dix jours j'ai vécu dans l'obsession constante du passé, et aussi d'une coupable imagination d'un chimérique avenir¹. » Voilà qui contrebalance sérieusement la thèse de S. Ausseil selon qui Madeleine aurait systématiquement dénigré les livres d'André et ce dès le premier. « *Le Traité du Narcisse [...] l'irrite comme tout ce qui vient de lui et qu'elle n'approuve pas* » (p. 86). Schlumberger est plus modéré : « Elle y analyse finement les qualités du style, sa musicalité, bien qu'elle proteste contre certaines préciosités » (*op. cit.*, p. 70) et d'une manière générale, fort de sa conviction d'« une adhésion littéraire [...] parfaite » entre les deux époux, il note : « Elle les lit [les livres de Gide] et les relit avec admiration » (p. 170).

Mais sait-elle seulement ce qu'est *Les Cahiers d'André Walter* ? Qu'il nous soit permis d'en douter quand nous lisons ceci : « *Lorsqu'elle reçoit les volumes*

1. « Le Journal de Madeleine », BAAG n° 35, p. 11.

chinés de la première édition qu'André lui a réservés [...] » (p. 54, souligné par nous). On sait que dans la première édition des *Cahiers* chez Didier-Perrin, il n'y avait qu'un seul exemplaire sur Chine¹ (et non pas « chiné » : ça, c'est pour la laine des pull-overs), mais S. Ausseil, trompée probablement par le pluriel, doit penser que *Cahiers* signifie « petits fascicules ». De Gide, a-t-elle seulement lu *Si le grain ne meurt* puisqu'elle nous dit que Gide n'y a eu que souci de « liquider [...] son passé normand [...] tous les souvenirs errant sous ce cèdre, dans le jardin arrière [...] du côté de la porte étroite » (p. 124). Mais *Si le grain*, nous le savons tous, c'est bien autre chose que quelques souvenirs de Cuverville. C'est Uzès, La Roque, Paris... C'est tout le « côté Gide » dont nous parlions plus haut qui est sérieusement occulté.

Si S. Ausseil a lu Gide, elle l'a cité de travers, comme elle a déjà déformé Schlumberger et mal cité Madeleine. Gide écrit : « Mon amie lisait de sont côté l'*Illiade* [...] ; son admiration surexaltait la mienne² ». S. Ausseil fait une lecture primaire en écrivant : « surexcitait » (p. 25). La coquille (involontaire ?) est de taille. De même, Gide remercie le Seigneur en ces termes, le 4 janvier 1892, que « l'influence de Em., ait toujours incliné [...s]on âme [...] dans de studieuses attitudes³ », qui devient « *studieuses études* » (p. 70) chez S. Ausseil qui vraiment ne sait pas lire davantage qu'écrire.

La célèbre phrase qu'aurait prononcée Madeleine pendant le voyage de noces : « Tu avais l'air d'un criminel ou d'un fou⁴ » est aussi mal retranscrite. S. Ausseil aurait dû citer Gide correctement et ne pas écrire « *Tu avais l'air d'un fou, ou d'un criminel* » (p. 112). Pourquoi ce rejet du mot « criminel » en fin de phrase ? Parce que S. Ausseil, n'a pas cru bon de reprendre le texte de Gide, à savoir *Et nunc manet in te*. Elle a, une fois de plus, « piqué » dans Schlumberger qui lui-même cite Roger Martin du Gard : « Tu avais l'air d'un fou, ou bien d'un criminel⁵... ». Outre le fait que Madeleine n'a peut-être pas prononcé ce mot de « criminel » — ce qui est une autre histoire ; elle aurait peut-être dit « possédé⁶ » — il est certain que ce n'est pas durant le « voyage de nocces », contrairement à ce que redit après d'autres S. Ausseil (p. 108) qui ne lit dans Schlumberger que ce qui l'arrange⁷. Elle donne à penser que Madeleine tenait son mari pour un hors-la-loi — choquant donc pour la « convenance », alors que probablement (et c'est déjà beaucoup) elle n'était que gênée et inquiète.

Corydon, livre « sulfureux » s'il en est dans l'œuvre de Gide, n'est pas logé à meilleure enseigne que les autres. S. Ausseil en déplace la publication dans le

1 V. la *Bibliographie des écrits d'André Gide* d'Arnold Naville (Paris : Matarasso, 1949), p. 38, ainsi que l'éd. citée des *Cahiers d'André Walter*, p. 232.

2 *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 497. Nous soulignons.

3 *Journal 1889-1939*, p. 29.

4 *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, p. 1134.

5 Schlumberger, *op. cit.*, p. 187.

6 V. sur ce point Henri Rambaud, « La Phrase de Madeleine », in *Cahiers André Gide 1*, pp. 319-70.

7 Schlumberger, *op. cit.*, p. 126 : « quelques années plus tard ».

commerce en 1920 (pp. 232 et 261), au lieu de 1924. Ce gros décalage n'est pas gratuit. Elle veut nous présenter *Corydon* comme le résultat, la matière de l'aventure anglaise avec Marc Allégret. En fait, si Gide travaille à *Corydon* à cette époque ¹, c'est pour revoir un texte écrit depuis 1911 et publié confidentiellement. Marc avait alors 11 ans ! S. Ausseil nous montre une Madeleine en plein désarroi, fuyant Paris parce que le livre « *fait* les devantures des librairies » (p. 233). La « nouvelle édition augmentée » (Naville, *op. cit.*, p. 53) de 1920 ne pouvait heurter sa vue chez les libraires puisque, comme la précédente, le tirage en avait été limité à 21 exemplaires ². Mais S. Ausseil de préciser : « *Comme elle le prévoyait, une campagne se monte contre André* » (p. 234), ce qui est évidemment impossible en 1920 mais qui convient bien mieux à cet endroit précis de son roman. Ce n'est qu'après mai 24 que la presse a pu réagir à *Corydon* quand parut — à 5000 exemplaires, nous dit-on ³ — la « première édition dans le commerce » (Naville, p. 59).

Et peut-on parler de « campagne » ? Dans l'ensemble, la presse a plutôt réfléchi sur le problème posé par *Corydon*, sur l'aspect médical (« imprécisions scientifiques et historiques » dit Jean de Gourmont ⁴) que pris l'auteur à partie : « les choses les plus énormes m'ont finalement intéressé » (André Germain ⁵) ; « Je tiens [ce livre] pour plus honnête et plus moral qu'un roman de Marcel Prévost » (Marcel Arland ⁶) ; « un livre de toute autorité publique » (Georges d'Aubry ⁷). De cabale, point : « Quant à l'indignation, je ne crois pas que ce livre en ait provoqué chez ses lecteurs, mais bien plutôt quelques haussements d'épaules » (Georges Petit ⁸). On souhaiterait pouvoir ajouter à ce dossier l'« *article sanglant du journaliste Souday, qui foudroie l'impudeur et l'indécence de Corydon* » (p. 234) que S. Ausseil nous montre étant lu par Madeleine. Où a-t-elle pris cette information ? Mais dans le Schlumberger bien sûr, lequel reste assez flou quant aux dates et au contenu dudit article : « un dur article de Souday » (*op. cit.*, p. 224). Pour notre part, nous ne trouvons rien de Souday dans le « Dossier de presse de *Corydon* » que nous évoquons en note, ni de mention de *Corydon* dans l'*André Gide* où Souday a réuni ses articles (Paris : Kra, 1927). Ne comptons pas sur S. Ausseil pour éclairer notre lanterne car elle parle déjà d'un « *journaliste* » Souday pour désigner un *critique* alors éminent. Toute cette fiction n'est là que pour renforcer l'idée d'une Madeleine meurtrie alors que ce livre était un peu comme la « goutte qui fait déborder le vase ». Madeleine connaît depuis long-

1 Pierre Masson, « Les Lettres brûlées, ou Le Chef-d'œuvre inconnu d'André Gide », BAAG n° 78-79, p. 73.

2 Sous le titre CRDN, anonyme (Naville, *op. cit.*, p. 47).

3 Jean Vinchon, *Le Progrès médical*, 10 janvier 1925, cité in « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 416.

4 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 55, p. 409.

5 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 424.

6 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 46, p. 239.

7 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 47, p. 421.

8 « Le Dossier de presse de *Corydon* », BAAG n° 46, p. 240.

temps la « vie clandestine [d'André] dont elle devinait sans doute plus qu'on ne croit ¹ ». *Corydon* ne « dévoile » pas « l'homosexualité » de Gide (p. 230) car dans le milieu littéraire où il évoluait, c'était un secret de polichinelle : « Jamais secret ne fut avec plus d'ivresse crié sur les toits ². » Madeleine ne suivait pas « dans les journaux toutes les phases du scandale que *Corydon* a[vaît] soulevé » (p. 235), ces prétendus « orages littéraires », mais détournait les yeux avec tristesse et dégoût des rares articles qu'elle pouvait rencontrer. Gide voyait dans *Corydon* « le plus important de [s]es livres ³ » ; Madeleine, elle, qu'un étalage inutile, indiscret et indécent.

À la parution du livre, en 1924, Madeleine a déjà trop profondément souffert pour être réellement affectée. Il ne s'agit pas, comme le veut S. Ausseil, de la station n° 2 du chemin de Croix de Madeleine qu'elle divise en trois étapes : 1) l'escapade anglaise avec Marc, qu'elle situe d'ailleurs à tort en 1919 (p. 260) au lieu de 1918 ; 2) la publication dans le commerce de *Corydon* en 1920 (au lieu de 1924) ; 3) la naissance de Catherine en 1923. Si tant est que Madeleine ait vraiment appris la vérité quant à la naissance de Catherine, cet événement prendrait en fait place en n° 2 dans ce crescendo de la douleur. Le décalage chronologique permet à S. Ausseil de placer son fortissimo de l'« amour blessé » avec la naissance de la fille de Gide, ultime trahison. N'oublions pas que cette collection « Elle était une fois » est rigoureusement réservée à des biographies de femmes écrites par des femmes. Ce qui se voudrait progression dramatique émet un misérable « flop ! » quand on rétablit la chronologie.

Une lettre anonyme serait arrivée à Cuverville pour révéler à Madeleine l'identité du père de Catherine, ce qui provoque en elle une véritable crise de désespoir qui la fait s'échapper de la maison, courir en « plein champs » et « s'affale[r] sur le sol » où on ne la retrouve qu'« au matin » (p. 262). L'événement est d'une telle importance et la réaction de Madeleine tellement peu dans sa manière que nous avons du mal à y croire même si S. Ausseil se place ici sous la caution d'Agathe Valéry qui se serait trouvée en vacances à Cuverville en ce mois de mai 1923. On s'est longtemps posé la question : Madeleine savait-elle ou ne savait-elle pas, en 1923, la vérité ? Voilà un témoignage qui vient bien tard... On nous ressort un « remake » du même épisode en 1935 lorsque Madeleine reçoit encore une lettre confirmant la paternité gidienne et « s'enfuit » alors « dans la hêtraie » pour n'en revenir que « huit heures plus tard » (p. 306). Là aussi, un « seul témoin », sa sœur Jeanne. Pourtant, les domestiques qui ne pouvaient pas ne pas s'apercevoir d'une longue disparition de la maîtresse de maison devaient jaser et la famille alors présente n'aurait pu rester indifférente.

On ne peut douter que Madeleine ait souffert si elle a connu la vérité. Mais il est absurde d'écrire : « S'il voulait un enfant, pourquoi ne pas le lui avoir demandé » (p. 260). En 1923, Madeleine a 56 ans et l'époque des grands-mères porteuses n'est pas avenue. Il est *inimaginable* qu'elle ait pu songer à remettre en

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, t. I, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 58.

3. *Journal 1939-1949*, p. 142.

question un mariage blanc qui durait depuis bientôt 30 ans. C'est un regret à retardement car il était depuis longtemps impossible de revenir en arrière. « Le drame entre ces deux êtres », comme l'écrit Alain Goulet, est présent dès le début de leur relation¹. Pour Madeleine, André aurait dû avoir la délicatesse de respecter ce mariage blanc comme un pacte et étouffer en lui son désir de postérité. Il ne l'a pas fait et nous ne lui jetons pas la pierre. Les données du problème sont trop complexes et trop personnelles pour que nous nous y aventurions. S. Ausseil s'y lance avec sa sympathie féminisante de jeune péronnelle comme s'il ne s'agissait qu'un d'un banal coucage, comme si c'était si simple ! Sa psychologie à deux temps lui permet de trancher. Nous ne trancherons pas...

Bien plus qu'à la naissance de Catherine, la véritable rupture, se situe en 1918, avec le départ de Gide en Angleterre avec Marc Allégret. Si Madeleine a depuis longtemps compris qu'elle n'avait pas, en tant que femme, d'existence physique aux yeux d'André, elle savait qu'elle avait son amour. Ses jeux physiques avec Marc ne l'intéressent pas, ni avec lui, ni avec d'autres, et S. Ausseil a raison de le noter, mais il est faux d'écrire que Marc « va prendre [...] une place de confident » (p. 222). La relation des deux partenaires ne se place pas sur un pied d'égalité dans les échanges amoureux. Il s'agit d'une relation véritablement pédérastique dans laquelle Gide s'épanouit dans son rôle de Mentor. Les confidences, c'est plutôt la Petite Dame (qui n'appelait pas Gide « André » [p. 279], soit dit en passant) qui les reçoit. Gide trouvait sans doute naturel d'aimer ailleurs et autrement. Il s'imaginait que deux amours aussi différents pouvaient sinon cohabiter, tout au moins coexister. C'est ce que n'a pas accepté ou supporté Madeleine. Pourquoi S. Ausseil écrit-elle que la « véritable trahison [...] réside [dans le fait qu']André s'est laissé séduire par [une] route dont il connaît les périls », une route faite d'« idéal de noblesse, de droiture et de sincérité vers quoi elle tente de le ramener sans cesse » mais dont « Marc va détourner André » (p. 222) ? On peut se demander qui a détourné l'autre si tant est qu'il y ait eu détournement. Pourquoi prêter à Madeleine un commentaire si malveillant à l'égard de Marc ? S. Ausseil fait d'abord parler la protestante, alors qu'ici c'est la femme qui réagit. Elle lui prête aussi ce propos magnifique : « Il [Gide] y [en Angleterre] a sûrement revu le terrible Oscar Wilde, déjà rencontré en Algérie » (p. 218). Mais le pauvre (pas « terrible ») Wilde est mort depuis... 18 ans déjà² ! Madeleine, bien entendu, le savait. S. Ausseil, qui ne sait pas grand-chose, l'ignore. À propos du même Wilde, ne nous précise-t-elle pas, en note — une des rarissimes, ce qui lui donne encore plus de saveur : « Oscar Wilde : Auteur du Portrait de Dorian Gray » (p. 96) ? Prétend-elle nous jauger à l'aune de son ignorance ? Une précision aussi superflète montre bien qu'elle ne sait pas qui est Wilde. Nous trouverons d'autres fantômes...

On a déjà beaucoup glosé sur la destruction des lettres de Gide par Madeleine

1. Alain Goulet, « Madeleine au miroir : le *Journal* de Madeleine », *BAAG* n° 89, p. 49.
2. À Paris, en 1900. Patrick Pollard précise même : « le 30 novembre 1900 à l'hôtel d'Alsace, rue des Beaux-Arts, à Paris », dans son article « Marcel Drouin et André Gide : à propos d'Oscar Wilde », *BAAG* n° 99, p. 463.

et nous n'y reviendrons pas. Le mot de Madeleine pour se justifier : « Je souffrais trop — je devais faire quelque chose » (Schlumberger, *op. cit.*, p. 204) nous semble suffisant, de même que celui de Gide : « Je souffre comme si elle avait tué notre enfant ¹ » résume assez sa douleur. L'article de Pierre Masson sur cet épisode n'est pas à refaire ². Mais nous voudrions tout de même rappeler que le geste, même s'il est déclenché par une crise de désespoir, était en quelque sorte prémédité et n'attendait que l'occasion : « André, qu'en ferons-nous de ces lettres — plus tard ?... Il les faudra détruire en tout cas si tu deviens célèbre ³. » S. Ausseil nous présente la « crise » en ces termes : « [Madeleine] aura passé toute sa nuit à relire chacun de ces témoins de quarante ans d'élan de leur pensée l'une vers l'autre. [...] Quand elle va, enfin, se coucher, Madeleine n'a plus à la main qu'une poignée de rubans bleus qui palpitent comme une étrange chevelure sacrifiée » (p. 224 — au lecteur de goûter la comparaison). Mais tant d'années d'une correspondance presque quotidienne, ce sont des milliers de pages que, n'en doutons pas, Madeleine a relues et brûlées. Certainement pas sur un coup de tête d'un soir, comme dans la « scène » de S. Ausseil, mais bien au contraire, lentement, sciemment, pendant plusieurs jours, ce qui ne fait que donner plus d'amplitude encore à sa douleur. Maniaque du cliché, S. Ausseil passe complètement à côté de ce qui fut le vrai drame, de la rupture qui allait s'ensuivre et que Gide n'imaginait pas (Masson, art. cité, p. 81). Il est trop facile de nous faire croire que Madeleine n'a vu, en relisant ces lettres que « veulerie » (p. 222) et « vaste mensonge » (p. 224). Ça, c'est l'opinion de S. Ausseil qui peint Gide sous les dehors les plus noirs. Si Madeleine a pu dire « C'est ce que j'avais de plus précieux au monde ⁴ », il faut la croire mot pour mot. Elle n'a pas renié cette correspondance comme le fait croire S. Ausseil : elle a procédé à une liquidation.

Comme on sait, la pire ennemie de la biographie est sa sœur jumelle dévoyée : la « vie romancée » ; or, substituez le style indirect à une citation, et le danger est là ⁵.

La « vie romancée » de Madeleine Gide par S. Ausseil illustre mieux qu'on ne saurait dire ce « danger » que résume parfaitement Claude Martin. Le procédé est en effet constant : les citations ne sont pas seulement estropiées mais détournées. Nombre de phrases, prélevées ici et là à diverses sources et divers témoignages, écrits ou oraux qu'elle a pu récolter et dont elle s'affranchit sans vergogne, sont réinjectées par S. Ausseil dans son roman au gré de sa fantaisie, parfois avec des conséquences extrêmement graves. Le tout bien entendu sans guillemets, sans citer les sources, créant ainsi, avec force dialogues inventés, des situations invraisemblables où tous les désordres de la chronologie auxquels elle se croit autorisée par le biais de la fiction le disputent aux amalgames de temps et de lieux.

1. *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, p. 1146.

2. Art. cité *supra* (p. 348), pp. 71-86.

3. Schlumberger, *op. cit.*, p. 116.

4. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 1146.

5. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, p. 16.

Loin de toute vérité et exactitude, on baigne dans la plus parfaite incohérence. Quand elle remercie ceux qui lui ont apporté leur « aide documentaire » et leur « soutien logistique » (p. 322 — jargon de marketing : ça fait riche), nous traduisons : « qui m'ont permis, grâce à une documentation de seconde main, d'écrire des inepties ».

Quand elle n'a pas de sources pour étayer ses dialogues : S. Ausseil en invente. Elle donne alors libre cours à son imagination.

Lors du « conseil de guerre » « présid[é] » par la tante Claire et qui décide du séjour de Madeleine à Arcachon (nous sommes en 1891), la scène donne ceci :

— Voilà, explose-t-elle [tante Claire]. [...] Tu ne vas pas bien du tout. Il te faut aller quelque part en villégiature. Je possède une villa à Arcachon [...].

Juliette intervient :

— L'empereur lui même s'y est rendu deux fois. L'impératrice Eugénie adore les bains de mer. Tu te rends compte ! [...]

— C'est exactement ce qu'il te faut, renchérit Jeanne. [...]

— Tu as bien de la chance, soupire Valentine. C'est la station à la mode en ce moment. Depuis que l'empereur y est allé... (pp. 56-7).

On laissera au lecteur le soin d'apprécier le talent du dialoguiste qui tout au long de son livre nous sert à la louche des « explose-t-elle », « renchérit-elle », « soupire-t-elle » et autres « didascalies », mais une angoisse nous prend : « empereur », « impératrice Eugénie » : où sommes-nous ? Nous nous croyions en 1891 et voici cette station balnéaire hantée par des fantômes qui ont quitté la France depuis plus de vingt ans¹. Nous ne savions pas que la mode et le goût d'être à la page fût si important chez les Rondeaux, et surtout, cette mode-là, du Second Empire. L'histoire, visiblement, n'est pas le fort de notre auteur qui ne s'embarrasse pas de dates. Plus loin, elle n'hésite pas à évoquer l'affaire Dreyfus en 1913 (p. 161), quand ce dernier est réhabilité depuis 1906.

Les mêmes talents atteignent leur acmé lorsqu'il s'agit d'évoquer le ton des conversations qu'on pouvait tenir à Cuverville : « — Tiens, les emmanchures sont arrondies cette année... Intéressant..., songe Agnès Copeau. — C'est ce que vient de me dire ma couturière, ajoute Madeleine. » (pp. 206-7). On sait à quel point Agnès Copeau se contrefichait de la mode et on a du mal à croire que Madeleine, au lendemain du départ d'André avec Marc, n'ait rien trouvé de plus urgent que d'organiser un pique-nique sur la plage (p. 202) et d'aller rendre visite à sa couturière d'Étretat car « comme toutes les femmes, elle a constaté qu'elle n'a plus rien à se mettre » (p. 205). Comme S. Ausseil, qui n'est pas à une contradiction près, nous présente Madeleine portant la même « jupe verte » et la même « blouse blanche » de 1894 à 1922, on peut comprendre la pauvre femme... « Le reste de l'après-midi, ces dames commentent la mode » (p. 206). Le trait est bon pour des midinettes mais franchement injurieux pour les deux femmes telles que nous les connaissons. Au fait, la couturière de Madeleine n'habitait pas Étretat, mais

1 Napoléon III et l'impératrice Eugénie, comme on sait, se sont exilés en Angleterre dès la proclamation de déchéance le 4 septembre 1870.

Criquetot ¹, et surtout, Agnès Copeau ne pouvait être présente en cet été de crise entre les deux époux puisque d'octobre 1917 à mai 1919, tous les Copeau sont aux États-Unis ² ! Voilà qui rend, si besoin était, l'anecdote complètement caduque.

Les voici toutes deux à la composition des menus : « — *Voyons, c'est la saison des pommes. Donc, pour le dessert, nous disons tarte aux pommes, n'est-ce pas, Agnès ? — Oui, mais avant ? Un soufflé peut-être ? — On en a déjà mangé, il y a deux jours. Que diriez-vous de bouchées à la reine ? La marchande de poisson passe demain. Avec un colin... — À la bordelaise ? Avec des pommes de terre au four ? Quelle bonne idée !* » (p. 149). Évidemment, nous coupons car cette logorrhée de fadeur et de mièvrerie prend des pages et des pages. Et la tarte aux pommes revient si souvent dans le livre qu'elle devient ... à la crème.

S. Ausseil reste de toute façon bien embarrassée par la généalogie des Copeau. En 1913, l'« *ainée, Maïène, a huit ans, le second, Pascal, cinq, et la cadette, Edi trois* » (p. 160). Rétablissons : l'ainée, Maïène (née le 2 décembre 1902) a 11 ans ; la seconde, Edi (née le 17 avril 1905), huit, et Pascal, dernier et non second (né le 23 octobre 1908), cinq ans. S. Ausseil aurait pu se contenter de parler des « enfants Copeau », mais elle donne des précisions pour faire croire qu'elle est bien renseignée. Dès lors que ces précisions sont erronées, elles deviennent inutilitaires et encombrantes.

De multiples anachronismes se glissent dans ces dialogues qui voudraient animer le récit : Madeleine s'étonne qu'Anne-Marie Husson, une nièce de Marcel Drouin, ait « *refusé le poste [qu'on lui] a proposé au lycée Chaptal, à Paris* » car « *un grand lycée parisien, c'est très porteur pour la suite de [s]a carrière* » (nous soulignons). « *Porteur* » ! Voilà Madeleine employant le jargon de marketing de S. Ausseil ! D'autre part, à l'époque, Chaptal n'était encore que « *collège* », pas « *lycée* ³ ». La scène se passant en 1927, Anne-Marie Husson ne peut avoir déjà « *été nommée, après [s]on admirable succès [au] concours [de] l'agrégation] de grammaire* » (p. 288) puisqu'elle ne sera agrégée de lettres classiques qu'en 1931. Enfin, la mère de cette Anne-Marie ne peut s'être exclamée, d'une manière bien naïve, lors d'un déménagement « *l'an dernier* » (donc en 1926) : « *Tu vois ça ! "Madame Gide", qui a un beau château [...], venir m'aider à faire mes caisses !* » puisque cette sœur de Marcel Drouin, Mathilde, est morte depuis... 13 ans déjà (en 1913 ⁴). Quand on songe qu'autant d'erreurs sont réunies en moins d'une page, et que chacune des pages du livre en compte presque autant, on est pris de vertige ! Il nous faudrait des volumes pour les noter et les corriger toutes ; or les dimensions de notre compte rendu ont déjà pris des proportions que le directeur du BAAG et ses lecteurs auront trouvées extravagantes. Mais nous ne pouvons pas ne pas mentionner quelques grosses erreurs concernant la famille Rondeaux qui montrent à quel point la « *rigoureuse enquête* » (4^e de

1 Renseignement dû à Mme A.-M. Drouin. La couturière signait : « Mademoiselle Mairaine, de Criquetot ».

2. V. la *Correspondance Gide-Copeau*, t. II, pp. 178 et 206.

3. Renseignement Henri Heinemann. Chaptal devient lycée en 1947.

4. Sur la famille Husson, renseignements A.-M. Drouin.

couverture) qu'aurait menée S. Ausseil est une vaste plaisanterie. Elle ne sait rien de la famille de Madeleine et n'écrit que d'insupportables incohérences.

On apprend qu'Émile Rondeaux (le père de Madeleine) a été « *élevé* » par Anna Shackleton (p. 54) ; or « cette jeune Écossaise protestante et pauvre [...] entra au service des Rondeaux, lorsque Juliette avait une quinzaine d'années ¹ », soit vers 1850. Émile a alors 19 ans et n'a plus besoin de gouvernante depuis longtemps. À sa mort, le 1^{er} mars 1890, « *les frères et sœurs [...] sont tous venus* » (p. 36), notamment le frère aîné, Charles, mort pour sa part à Paris quinze jours auparavant (le 17 février) et le second, Henri, quant à lui, reposant au cimetière depuis huit ans (mort en 1882 ²), ce qui n'empêche pas S. Ausseil de nous les montrer « *près de la cheminée [...] en vêtements sombres* » et « *parl[ant] gravement* ». Forte de sa « *rigueur* », elle écrit : « *Ce matin [...] ce 24 juin 1916 [...] on lui donnerait [à Édouard, le frère de Madeleine] bien plus de 36 ans* » (p. 187). Évidemment ! Il en a alors 45 ! Juliette a pris soin de marquer son nom sur un « *carreau gravé au diamant* » pour marquer « *sa demeure natale* » (p. 24). Ce sentimentalisme est de mauvais aloi car la mère de Gide n'est pas née à Cuverville mais à Rouen, et le nom inscrit sur ledit carreau, c'est celui de sa mère, Julie Pouchet par laquelle Cuverville entre effectivement dans la famille ³. Pour la description des membres de cette famille, S. Ausseil ne s'encombre pas de vocabulaire : Valentine : « *visage triangulaire* », Georges : « *visage triangulaire* » (p. 30) ; Juliette : « *visage rectangulaire* » (p. 17), ainsi que Claire (p. 137) ; Jeanne : « *visage rectangulaire* » (p. 29) ; Madeleine, quant à elle oscille entre l'« *ovale parfait* » (p. 33) et le « *triangulaire* » (p. 299). S. Ausseil est à ce point limitée qu'elle n'a rien trouvé d'autre que ces deux options du triangle ou du rectangle pour décrire ces Rondeaux dont elle donne une génétique à géométrie variable. Toute cette famille bâtie à coup d'angles évolue donc dans le beau château « *carré* » en échangeant des propos dignes du Café du Commerce.

Grâce à des dialogues insipides, S. Ausseil laisse entendre que tout le monde est mièvre à Cuverville, à croire que la confiture déborde de la cuisine pour se répandre dans la maison tout entière. Voici Valéry qui, désinvolte, « *quand passe Madeleine, [...] l'arrête [pour lui dire] vous permettez... un poème ?* » (p. 192) comme un galant offrirait une fleur à une lorette. S. Ausseil croit sans doute qu'il s'agit là d'une composition d'un soir après que Valéry a « *rêv[é] longtemps devant le perron arrière* ». En fait, Valéry a envoyé ce poème à Madeleine bien après qu'il en a eu l'idée en cet été 1917 pendant lequel il était en visite chez les Gide, moment où « *les vers ne sont pas venus encore* ⁴ » car Valéry n'était nullement spécialiste du premier jet, et a daté son poème du « *Jour des Morts, 1917* ». S. Ausseil a sans doute trouvé amusant de nous présenter Valéry lisant son « *Pour votre hêtre "suprême"* » à Cuverville, aux cris de « *De-bout, de-bout !* » scandés par l'assistance (p. 193) comme pour la chason grivoise des fins de banquet. Elle

1. Claude Martin, introd. à la *Correspondance* de Gide avec sa mère, p. 19.

2. Renseignements A.-M. Drouin.

3. Renseignements A.-M. Drouin.

4. Gide-Valéry, *Correspondance*, p. 452.

a pris soin d'écorder la métrique au passage en avalant quelques pieds et de rendre incompréhensible le vers « les flammes tombent de ta torche » en écrivant : « de la Torche ». Voilà l'un des plus grands poètes français traité en bateleur. Comment ne pas être choqué ?

Martin du Gard tout aussi léger apporte « son *manuscrit des Thibault à Gide* » (p. 249, nous soulignons) et lui lit le tout en un « *après-midi* » (p. 253). Mais Martin du Gard a mis près de vingt ans à écrire *les manuscrits des Thibault* ! Cette œuvre magistrale n'est pas une nouveauté qu'on peut lire entre le thé et le dîner, que diable ! Mais notre auteur le sait-elle ?

Les dialogues sont aussi alimentés par des « emprunts », des citations, qui n'appartiennent pas aux intervenants dans la bouche desquels S. Ausseil les place. Pour s'opposer à sa mère qui déconseille le mariage d'André et de Madeleine parce qu'ils sont « *cousins germains* », Albert Démaré rétorque : « *Où prenez-vous, mère, que les produits de mariages consanguins soient tarés, lorsque les créateurs ne sont pas tarés ?* » (p. 104). La tirade est belle parce que : c'est du Gide, prélevé « innocemment » dans une lettre à Martin du Gard¹ que S. Ausseil a relevé « au hasard » dans Schlumberger (*op. cit.*, p. 121) et arrangé, car on a depuis longtemps compris qu'elle n'a rien vérifié par elle-même. Comment ne pas s'insurger devant un tel manque de scrupules qui donne à réfléchir quant à la seule honnêteté de l'auteur ? S'il ne s'agissait que de banales petites erreurs, nous aurions simplement conseillé à notre auteur de méditer cette phrase de Gide : « les Sources, les pures sources ! C'est tout de même là qu'il faudrait boire, et ne se laisser point désaltérer par d'autres eaux² ». Mais nous avons amplement vu que les eaux de S. Ausseil sont troubles et qu'elle nous abreuve de mensonges.

La mauvaise foi, la malhonnêteté et le mensonge atteignent des sommets quand il s'agit de la mort de Madeleine (pp. 316 sqq.), tout ce récit étant un tissu d'inventions : « *En avril 1938, le téléphone sonne rue Vaneau. C'est Valentine [qui annonce à Gide que Madeleine est mourante]. — André, je crois qu'il faut vraiment que tu viennes. Tout de suite. Il prend le premier train.* » (p. 316). S. Ausseil possède décidément le don — et c'est une manie ! — de ressusciter les morts car en avril 1938 (Madeleine est morte le 17, pour être précis) il y a déjà plus d'un mois que cette sœur de Madeleine repose en paix (elle est morte de 5 mars³).

Tout au long de son livre, S. Ausseil affiche une réelle détestation de Valentine. C'est toujours elle qui « *persifle* » (p. 171), « *siffle* » (p. 206), parle d'une

1 Lettre de Gide à RMG du 11 mars 1931 (*Correspondance*, t. I, p. 458) ; le texte exact est : « *Où prenez-vous que les produits des mariages consanguins soient tarés, lorsque les procréateurs ne sont pas tarés eux-mêmes ?* »

2 *Journal 1889-1939*, p. 268.

3 *V. Journal 1939-1949*, p. 1124 : « *Madeleine avait beaucoup insisté pour que je ne cherche pas à revoir sa sœur sur son lit de mort. À mon retour du Sénégal, j'avais appris qu'après deux mois de souffrances atroces, Valentine venait d'entrer dans le seul repos qu'elle pût encore espérer.* » Est-il besoin de redire que S. Ausseil n' *pas lu* Gide ?

« voix acide » (p. 277) avec une « langue pointue » (p. 84). S'il n'est pas faux que « Valentine [était] d'une disposition plus fougueuse que ses sœurs [et] encline à la révolte » et que probablement « la famille [...] voyait en Valentine l'héritière du mauvais caractère d'une mère dont on n'oubliait toujours pas l'inconduite ¹ », il est calomnieux de lui faire avoir son premier enfant « hors de tout lien conjugal » (p. 118 ²). Aveuglée par son parti pris — on se demande pourquoi — S. Ausseil ressuscite Valentine pour lui attribuer le rôle de Cassandre porteuse de mauvaises nouvelles. C'est l'insulter par-delà la tombe car une telle *invention* ne peut être gratuite. On nous affirme que S. Ausseil s'inspire de souvenirs de famille : ou bien ceux-ci sont confus, ou bien elle les a mal enregistrés car c'est le neveu de Gide, celui dont précisément elle prétend utiliser les souvenirs, qui premier averti, a téléphoné à son tour à Gide à Chitré où il le savait en villégiature chez Yvonne de Lestrangé ³. Les erreurs sont donc légion puisque Gide n'était pas « au Vaneau » et n'a pas pris « le premier train » puisque c'est « Yvonne de Lestrangé [qui l']a [...] ramené en auto ⁴ ». Madeleine est morte très tôt le matin et Gide est arrivé trop tard pour lui fermer les yeux, mais S. Ausseil pousse le mauvais goût jusqu'à inventer un dialogue ultime entre les deux époux : « *Il passe près d'elle, sans la quitter un seul instant, cette journée qui sera la dernière de leur vie commune. Elle ne parle plus. Elle regarde. Elle l'écoute. Elle sourit* ⁵. *Et puis, ses yeux se dilatent, avec étonnement. Elle murmure faiblement : — André... Le temps de soupirer, et son regard brun chaud se vide et devient fixe.* » (p. 317). Quelle imagination ! Quel talent d'évocation ! Ne croirait-on pas que l'auteur assistait à la scène ? On laissera au lecteur le soin d'apprécier la valeur littéraire. Il fallait que S. Ausseil invente une dernière conversation entre les deux époux tant il est vrai que sa conception infantile du roman d'amour — aussi particulier soit-il, dans le cas qui nous occupe — ne peut se passer des mots grandioses au moment fatidique. Nous parlions plus haut de citations que S. Ausseil ramassait au hasard de sa cueillette et qu'elle redistribuait dans son roman. Voici le plus bel exemple de cette corruption : « *Ma part a été très belle. J'ai eu le meilleur de ton âme, la tendresse de ton enfance et de ta jeunesse. Et je sais que, vivante ou morte, j'aurai l'âme de ta vieillesse* ⁶. » (p. 317). Elle place dans la bouche de

1 George Strauss, « Le Thème des sœurs dans l'œuvre d'André Gide », *Cahiers André Gide* 1, p. 249.

2 Alain Bernardbeig est né le 6 juin 1898 et Valentine avait épousé Charles Bernardbeig en mai 1896 (renseignements A.-M. Drouin).

3 Gide-Copeau, *Correspondance*, t. II, p. 45, lettre de Gide à Agnès Copeau : « Cuverville, Lundi de Pâques [1^{er} avril 1938]. C'est aux environs de Poitiers, chez Mme de Lestrangé où j'étais allé passer quelques jours [...] qu'un coup de téléphone hier matin m'a brusquement rappelé à Cuverville. Vers trois heures de ce matin de Pâques, ma femme, prise d'une angoisse cardiaque, avait appelé sa sœur et sa nièce ; elle a cessé de vivre après une très courte agonie. » V. aussi *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 79 : « C'est Jacques qui, averti le premier, lui a téléphoné à Chitré. »

4 *Et nunc manet in te*, in *Journal 1939-1949*, pp. 1124-5.

5. Revoilà l'émule mal dégrossie de Duras !

6. Schlumberger, *op. cit.*, pp. 14 et 201.

la bouche de Madeleine mourante ce très beau fragment de lettre qu'elle écrivait à Gide... vingt ans plus tôt, au moment de la « déchirure ». Sacrifiant au romanescque, S. Ausseil n'hésite pas à détourner de son sens et surtout de sa vérité psychologique ce texte fondamental. Sur leurs vieux jours, les deux époux avait retrouvé une forme d'harmonie et la crise était depuis longtemps enfouie, sinon oubliée. C'est là un point primordial sur lequel les témoins sont d'accord et sur lequel Schlumberger a beaucoup insisté. S. Ausseil débarque ici gavée de romans pleurnichards et, à la lourdeur de l'évocation, ajoute une totale incompréhension du personnage.

La description de l'enterrement de Madeleine surenchérit — s'il se pouvait — dans l'inepte : « *Quatre de ses fermiers portèrent Madame Gide au cimetière de Cuverville [...]. Elle a dû aimer les hommages rares, profonds, sincères, de tous ceux qui l'avaient connue, rassemblés autour d'elle : ses frères et sœurs¹, ses neveux et nièces, Schlumberger, Martin du Gard, Valéry... les amis de Paris, ceux d'Étretat... Et tout le village de Cuverville.* » (p. 317). Rappelons que Schlumberger est alors au Maroc², que Roger Martin du Gard s'est excusé³, et que seul des « amis de Paris », Ghéon a fait le déplacement⁴. Les Copeau étaient à Florence⁵, mais Pascal et Maiène ont pu assister à la cérémonie⁶.

Cette représentation inventée de l'enterrement de Madeleine Gide procède bien du « mythe de la châtelaine » que nous évoquions plus haut. Pour servir le personnage qu'elle a construit, S. Ausseil a besoin de montrer la « *châtelaine* » accompagnée à sa dernière demeure par ses vassaux qui lui rendent « *hommage* » tandis que « *quatre de ses fermiers* » la portent. Gide dit simplement : « Des paysans l'ont portée en terre⁷ », ce qui n'est évidemment pas la même chose et beaucoup plus près de la vérité. S. Ausseil polit son image d'Épinal.

Si elle tient tant, au mépris de toute vraisemblance, à faire figurer tous les amis de Gide au cimetière, c'est-à-dire le « côté Paris » de Gide, c'est pour les montrer annexés par Cuverville, comme si Madeleine avait là gagné une ultime victoire et une ultime récompense.

Pour terminer son livre « en beauté », S. Ausseil se sert d'un événement qui a fait date à Cuverville mais qu'elle anticipe très grossièrement. Il s'agit de la mort du cèdre. « *Durant cette semaine irréaliste [de la mort de Madeleine], une nuit, la tempête se leva. Un fracas atroce, semblable au déchirement de la coque d'un bateau, le [Gide] réveille. Le cèdre venait de s'abattre, parallèlement à la mai-*

1. Seule Jeanne était encore vivante !

2. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

3. « Prévenu si tard, même si je voulais l'essayer, j'aurais bien peu de chances d'arriver demain à temps jusqu'à vous. » (Martin du Gard à Gide, Bellême, 19 avril 1938, *Correspondance*, t. II, p. 133). « Non, ne regrettez pas de ne pas être venu. » (Gide à Martin du Gard, Cuverville, 23 avril 1938, p. 135).

4. Ghéon-Gide, *Correspondance*, t. I, p. 1001, n. 1.

5. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

6. Gide-Copeau, *Correspondance*, t. I, p. 455, n. 2.

7. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. III, p. 78.

son. [...] Gide, par réflexe, se lança dans la chambre de sa femme pour la consoler de la perte de cette ami fidèle. Quand il trouva la pièce vide, [...] il se souvint, et il la pleura. » (p. 320). L'histoire est jolie mais la mort du cèdre date de... 1957¹, soit quelques vingt années après la mort de Madeleine, et six après celle de Gide. L'invention n'est pas, là non plus, gratuite : participant du merveilleux des récits bibliques et des romans moyenâgeux, S. Ausseil nous montre le ciel se manifestant lors d'événements cruciaux.

La tempête, placée au moment de la mort de Madeleine, devient un signe divin, le signe du châtement. La mort du cèdre est donnée comme une vision apocalyptique de Cuverville qui s'écroulerait du fait de la mort de son occupante principale et Gide, tel un démon déchu, succombe enfin, en pleurs, sous le poids de ses fautes. Grâce à une grossière manipulation chronologique, S. Ausseil réussit ce tour de force de rendre la fin de son livre, qu'elle veut grandiose et édifiante, parfaitement grimaçante.

Au terme de ce compte rendu, le lecteur aura compris que nous aurions pu multiplier à l'envi les exemples d'ineptie, d'invraisemblances, d'incohérences, de contradictions, d'absurdités et de sottises dont ce livre n'est pas émaillé, mais saturé. On peut à chaque page pêcher une bonne moisson d'erreurs et d'âneries, mais nous épargnerons la patience de ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici. Nous avons déjà fait beaucoup trop d'honneur en y consacrant tant de pages et de temps à un livre pour lequel un mot (celui de Cambronne), en guise de compte rendu, aurait suffi.

Nous n'arrivons pas à comprendre comment un éditeur réputé a pu confier la rédaction de cette « biographie » à une personne aussi inculte, et surtout mal documentée que S. Ausseil. Si certaines erreurs que nous avons relevées ne sont pas manifestes pour les « non-gidiens », d'autres sont tellement criantes que n'importe quel directeur de collection un peu sérieux aurait immédiatement mis le holà à une telle entreprise. Sans parler du style et des énormités en fait de vocabulaire ou de syntaxe dont ce livre nous offre un bêtisier plus qu'abondant, n'importe qui aurait senti que ce ramassis d'anecdotes sans intérêt devait lasser le plus humble des lecteurs. L'anecdote peut être utile ou divertissante pour égayer un discours ou un exposé, mais ici, en l'absence de la moindre trame, ne demeure qu'une juxtaposition linéaire de minuscules événements centrés essentiellement sur la personnalité du « *fils spirituel* » (4^e de couverture) de Madeleine Gide, comme si ce « *cher fils* » comme on le nomme à chaque page, était le personnage le plus important de Cuverville, au détriment des autres membres de la famille qui sont, soit évoqués avec beaucoup de désinvolture, soit singulièrement occultés. C'est oublier que l'aîné des Drouin, Dominique, conserva toujours avec son oncle Gide un contact affectif et intellectuel et fut l'héritier de Madeleine, que c'est lui « dont André et Madeleine furent parrain et marraine et qu'ils considéreront comme leur fils, [qui] mit un sceau de plus à [leur] entente² ». L'énumération de petits faits

1. Souvenir de Mme A.-M. Drouin, confirmé par la Mairie de Cuverville.

2. Auguste Anglès, *op. cit.*, t. I, p. 29. (Mais Anglès se trompe : Gide était bien le parrain de Dominique, mais la marraine était Mathilde Roberly.)

futiles et ennuyeux ne parvient pas à nous faire « sentir » l'atmosphère de Cuverville ni à nous faire approcher la personnalité de Madeleine Gide car S. Ausseil a le cœur trop sec pour faire dans son récit ressortir l'élément essentiel, au dire de tous les témoins, de cette atmosphère : une immense tendresse. Séjourner à Cuverville était un grand bonheur et de ce point de vue, l'évocation de S. Ausseil est une complète faillite : c'est sans âme. Le seul élément un peu intéressant du livre réside dans les photographies dont beaucoup sont inédites, mais même là, les légendes sont souvent fausses quant aux dates ou bien le nom de Gide ne figure pas alors qu'il est en bonne place sur le cliché. La malhonnêteté va vraiment très loin !

Si nous avons cité en exergue de cet article le livre de Jean Schlumberger, c'est bien parce que la « manie romanesque » qu'il redoutait de voir appliquée à l'histoire des époux Gide reste le gros travers du navet que nous servent les éditions Robert Laffont ; et aussi parce qu'il est la source principale de S. Ausseil qui l'a pillé de manière éhontée, jusqu'à même certaines têtes de chapitre (« La Rapidette ») mais sans le citer une seule fois. Il est trop facile de se servir d'un travail déjà bien mâché sans avoir l'honnêteté de reconnaître d'où vient la documentation. La moindre des élégances était d'avouer ces « emprunts », surtout puisqu'il s'agissait de prendre un contrepied. Le livre de Schlumberger est déjà ancien et de nombreux travaux, que S. Ausseil ignore superbement, qui se sont fait jour depuis, auraient pu permettre un éclairage nouveau ou en tout cas différent. La biographie de Madeleine Gide est encore à faire car cet essai ne mérite que les oubliettes.

Au moment où nous terminons cet article, nous apprenons la mort de Madame de Bonstetten. Elle avait été indignée par le livre de S. Ausseil et se réjouissait de se faire lire ces lignes que nous avions prévu de lui apporter. Le sort en a malheureusement décidé autrement ; qu'il nous soit permis de les dédier à celle que nous tenions pour une très grande dame qui avait notre admiration, notre estime et notre affection.

BERNARD MÉTAYER.

Je laisse au lecteur le soin de juger de cette biographie romancée, et aux spécialistes d'en relever les trop nombreuses inexactitudes. Pour ma part, je voudrais simplement attirer l'attention sur ceci, qui me paraît regrettable.

À la page 135, nous apprenons que la « minuscule » Maria van Rysselberghe (c'est beaucoup la rapetisser !) « était coiffée à la Jeanne d'Arc » : à aucun moment de sa vie, elle ne l'a été. L'auteur n'a-t-il pas fait une confusion avec Dorothy Bussy ?

À la page 241, nous apprenons que Gide a rencontré Élisabeth « à cette époque » (1921). Or, Gide la connaissait depuis qu'elle était enfant.

À la page 259 : « Elle ne la saura jamais [la vérité], j'espère ! s'exclame Gide qui bondit avec véhémence hors de son fauteuil. Ce serait terrible ! » Désolant, cette réaction physique si peu conforme à la nature de Gide...

Je peux comprendre l'intérêt de l'auteur pour Madeleine Gide, mais je me

demande si ce travail quelque peu bâclé, que je n'ai fait que parcourir, apporte un meilleur éclairage à la figure de Madeleine.

CATHERINE GIDE.

Lettre ouverte à l'auteur

Madame,

J'ai lu avec intérêt votre livre sur Madeleine Gide. Le processus de reconstitution d'une vérité historique n'est pas toujours facile. Vous avez choisi un style de récit romanesque où les sources documentaires sont supposées suffisamment fiables pour rester sous-jacentes.

Si les détails concrets de bien des scènes sont imaginés, si cela n'est pas strictement vrai, cela reste vraisemblable. Vous racontez une histoire plus que vous ne faites une biographie au sens classique. Soit.

Il est d'ailleurs probable que bien de ceux qui ont eu à en connaître, et qui sont encore de ce monde, trouveront à redire sur le fond et la forme de la reconstitution.

Par exemple, il me semblait bien que la phrase : « *j'aurai l'âme de ta vieille* », citée comme quasiment la dernière phrase de Madeleine à André, ait été prononcée bien des années avant.

Mais là où, et c'est l'objet de ma lettre, vous prenez une liberté complète avec la vérité, c'est dans le récit (pp. 253-4) que vous faites de ce qu'aurait été une lecture critique des *Thibault* de Roger Martin du Gard, faite par Gide à Cuverville même.

On y voit un André Gide en professeur de littérature épiluchant une copie d'apprenti écrivain, et se soldant par un « *à refaire* » dont aurait dû s'accommoder Martin du Gard. Avec, en prime, le détail complètement absurde de feuilles du manuscrit mises au panier au fur et à mesure.

On connaît depuis des années ce qu'ont été les rapports Gide-Martin du Gard à partir de nombre de témoignages directs (dont ceux de la « Petite Dame »), ainsi que de tout ce que les intéressés ont pu en écrire eux-mêmes, notamment dans leur correspondance.

D'une manière générale, ces rapports, au moment de l'élaboration de leurs œuvres romanesques, à partir de 1920 (pour Gide, *Les Faux-Monnayeurs*), étaient devenus totalement égalitaires. Ne se ménageant aucune remarque, approbation ou critique, mais avant tout en hommes de métier, en artisans de lettres confrontant sans trêve leurs points de vue, souvent divergents sur le fond et la forme mais toujours dans un grand respect l'un de l'autre. À cet égard, une scène telle que vous la relatez est proprement un non-sens historique. Voir sur tout cela la présentation par Jean Delay de leur correspondance.

Ils avaient suffisamment appris à se connaître pour savoir qu'ils ne pouvaient que s'enrichir de leurs différences, à condition de ne pas essayer de subordonner l'autre à ses propres vues. Et c'est ce qui, au travers de tous leurs différends, a conservé intacte leur amitié jusqu'au bout.

Concernant la genèse des *Thibault* (voir le livre de M. Garguilo), on sait très bien où et quand (à Clermont de l'Oise, en décembre 1920) Roger Martin du Gard

a lu lui-même le début des *Thibault*, ainsi que leur « fabulation générale », qui devait connaître bien des modifications importantes. Le premier accueil de Gide fut particulièrement chaleureux, et il est parfaitement absurde d'avancer qu'il aurait eu à « refaire sa copie ».

Est-ce que dans le souvenir du témoin dont vous faites état (Jacques Drouin), il n'y aurait pas eu télescopage avec d'autres scènes ? Un minimum de recoupements avec les sources vous aurait évité un tel contre-sens. Le roman biographique trouve ici sa limite. C'est dommage.

En vous priant, Madame, d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

SYLVESTRE GILLOIRE ¹.

¹ Texte communiqué par l'auteur à l'AAAG ainsi qu'au Centre International de Recherches sur Roger Martin du Gard de l'Université de Nice.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

À la vente aux enchères de la *Collection Armand Trampitsch & divers amateurs* (Nouveau Drouot, 21 janvier 1994), était offerte (n° 62 du catalogue), la copie autographe par Gide d'un poème de Baudelaire (1 p. in-4°, estimée 800 / 1000 F), « *Te souvient-il, enfant, des jours de ta jeunesse...* » (31^e sonnet des *Juvenilia*).

Au catalogue Hiver 1993 de la librairie Les Neuf Muses (Alain Nicolas, 41 quai des Grands-Augustins, 75006 Paris), sous le n° 87, une l. a. s., *Cuverville, 28 octobre 1924* (1 p. in-8°, 900 F). [Cette lettre — adressée à Madeleine de Harting — a précédemment figuré au catalogue de février 1989 de la librairie Valette (Paris). En voici le texte intégral : « *Cuverville / par Criqueot L'Esneval / Seine Infér^e / 28 Oct. 24. / Madame / Je vous renvoie enfin les épreuves. Quelques suppressions d'une part sont balancées par quelques ajouts. Désireux à présent d'avoir des épreuves "mises en pages". N'y pourrait-on joindre aussitôt les pages de titre ? / N.B. Ne pas oublier une page de dédicace : / À Bernard Fay / en souvenir de son frère Emmanuel. / Veuillez recevoir mes hommages et l'assurance de mes sentiments les meilleurs. / André Gide. »]*

Au catalogue de la vente organisée le 19 mars 1994 à la Salle Saint-Georges de Bruxelles par la librairie Louis Morthamers, sous le n° 136 (estimation : 5000 FB) : Réunion de deux l. a. s. de Gide, dont la première adressée à son ami André Ruyters (S. l. [Paris], 7 décembre 1949), un jeune banquier belge, finit sur le passage suivant : « *Si je n'étais si mortellement fatigué, j'écrirais volontiers quelques remarques sur cette forme très spéciale du mal écrire, propre aux auteurs qui se refusent à comprendre de quel enseignement peut être la soumission aux règles de la grammaire.* » [Cette lettre ne figure pas dans l'éd. 1990 de la *Correspondance Gide-Ruyters*, et est entièrement inédite.]

LIVRES

Antje ROGGENKAMP-KAUFMANN, *Der Protestant André Gide und die Bibel*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « Göttinger Theologische Arbeiten » vol. 52, 1993, XVI-362 pp. [Thèse de doctorat soutenue en 1991.]

Joachim SISTIG, *André Gide. Die Rolle der Musik in Leben und Werk*, Essen : Verlag Die Blaue Eule, coll. « Frankreich-Studien, Arbeiten zur Literatur und Kultur » vol. 6, 1994, br., 21 x 15 cm, 456 pp., ISBN 3-89206-562-4, DM 96. [Thèse préparée sous la dir. du Prof. Raimund Theis et soutenue devant l'Université de Duisburg en juillet 1993. De cet important ouvrage, qui traite enfin de façon complète des divers rapports de Gide avec la musique, le BAAG rendra prochainement compte.]

À paraître en mai : Alain GOULET, *Lire "Les Faux-Monnayeurs" d'André Gide*, Paris : Dunod, coll. « Lire ».

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Peter SCHNYDER, « André Gides und Paul Valérys Klassikverständnis als Paradigma einer nachklassischen, nichtepigonalen Ästhetik », *Klassik im Vergleich. Normativität und Historizität europäischer Klassiken* (Colloque de la Deutsche-Forschungsgemeinschaft, sous la dir. de Wilhelm Vosskamp, Stuttgart-Weimar : J. B. Metzler, 1993), pp. 259-71.

Brigitte WELTMAN-ARON, « "Omnière réaliste" contre "roman pur" : Gide et le roman », *The French Review*, vol. LXVII, n° 2, décembre 1993, pp. 218-29.

Peter SCHNYDER, c. r. d'*André Gide und Deutschland* de George Pistorius, *Romanische Forschungen*, vol. 105, n° 1-2 (1993), pp. 159-61.

Peter SCHNYDER, c. r. d'*André Gide Homosexual Moralist* de Patrick Pollard, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, vol. 103, n° 1 (1993), pp. 94-7.

Peter SCHNYDER, c. r. d'*André Gide und Deutschland* de George Pistorius, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, vol. 103, n° 3 (1993), pp. 327-8.

TATEKAWA Nobuko, « L'Influence de Nietzsche sur André Gide de 1895 à 1902 — Pour la création de *L'Immoraliste* », pp. 51-66 de la revue publiée par la Ehime University (Matsuyama, Japon, n° 26 (1993)).

Janine DELORT, c. r. d'*André Gide et le théâtre* de Jean Claude, *Littératures* (Toulouse), n° 30, printemps 1994, pp. 174-7.

Dans *Construction / Déconstruction du Personnage dans la forme narrative au XXe siècle*, recueil publié sous la direction de Françoise Lioure (Clermont-Ferrand : Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines, coll. « Littératures », 1994, un vol. br., 146 pp., 80 F), un article de Michel LIOURE, « *Le Journal des Faux-Monnayeurs* d'André Gide et la conception du personnage ».

Bastidiana, cahiers d'études bastidiennes publiés par l'Association Roger Bastide (Université Paris V), consacre son n° 5, 1^{er} trimestre 1994, à un ensemble de textes *Sur Marcel Proust et André Gide*. La partie *Gide* rassemble, après deux

articles de Gilbert DURAND (« Les latences chez Gide et Bastide », pp. 39-46) et de Luiz FERRAZ (« Retraduire Bastide », pp. 47-50), huit textes de Roger BASTIDE sur Gide (pp. 51-100) : « André Gide et le temps retrouvé » (1928), « L'Évolution religieuse d'André Gide » (1944), recension de *Thésée* (1946), « Les Idées sociologiques de Gide » (1948), « André Gide » (1951), « Van Gogh et André Gide » (1953), « Gide, l'Amazonie et l'Afrique » (1960) et « Gide en 1969 » (1969).

Cl. M.

RENCONTRE ET EXCURSION

*Le samedi 4 juin à Paris
aura lieu, organisée par l'AAAG, une « rencontre-
colloque » sur le thème de « la naissance de la NRF »,
suivie d'un buffet amical. Une circulaire sera adressée
aux fidèles de nos visites et excursions, et tous nos
Amis peuvent, pour de plus amples détails, écrire à
Henri Heinemann, notre Secrétaire général.*

*L'Association des Amis d'Arsène Lupin
organise, le dimanche 25 septembre, une journée d'excursion qui
se tiendra évidemment à Étretat. Au programme, notamment, une
visite de Cuverville et une communication d'Henri Heinemann :
« André Gide et l'esprit d'enquête ». Le déjeuner se fera au célè-
bre « Donjon ». Nos Amis intéressés peuvent, pour de plus am-
ples renseignements, s'adresser à
Henri Heinemann, notre Secrétaire général.*

Les comptes de l'AAAG

BILAN 1993

RECETTES

En caisse au 31.12.92 (v. BAAG 98)	126 042,83	
CCP	25 825,18	
Banque	10 217,65	
Épargne	90 000,00	
Cotisations	118 592,38	
Vente de publications	12 119,25	
Intérêts d'épargne	152,91	
Subvention CNL 1992	30 000,00	
Don	272,00	
<i>Total des recettes</i>		287 179,37

DÉPENSES

Trésorerie	443,70	
Secrétariat	5 877,68	
Expédition du BAAG	19 815,00	
Indemn. fabrication du BAAG	4 500,00	
Publications (CAG et BAAG)	161 405,98	
Manifestations	550,00	
Divers	495,00	
<i>Total des dépenses</i>		193 087,36
En caisse au 31.12.93		94 092,01
CCP	4 671,82	
Banque	89 420,19	

Observations

En attente d'encaissement, la subvention CNL 1993 (30 000 F).

En attente de paiement, les factures de fabrication des n^{os} 99 et 100 du BAAG (juillet et octobre).

Un chèque de 50 000 F aux Éd. Gallimard (acompte sur la facture des CAG 15 et 16), émis en décembre, n'avait pas encore été encaissé au 31 du mois.

BUDGET PRÉVISIONNEL 1994*RECETTES*

En caisse au 31.12.93	94 092,01	
Cotisations	120 000,00	
Vente de publications	15 757,99	
Intérêts d'épargne	150,00	
Subvention CNL 1993	30 000,00	
Subvention CNL 1994	30 000,00	
<i>Total des recettes</i>		290 000,00

DÉPENSES

Trésorerie	500,00	
Secrétariat	6 000,00	
Expédition du BAAG	20 000,00	
Indemn. fabrication du BAAG	6 000,00	
Publications (CAG et BAAG)	256 500,00	
BAAG	66 500,00	
CAG	190 000,00	
Divers	1 000,00	
<i>Total des dépenses</i>		290 000,00

Observations

Reste dû au 31.12.93 : à l'Imprimerie de l'Université Lumière, pour fabrication du BAAG n° 100 (octobre), non encore facturée : env. 12 500 F ; aux Éditions Gallimard, sur leur facture concernant les CAG n° 15 (cahier 1992-93) et 16 (cahier 1994) : 170 000 F (sur lesquels ont été virés 70 000 F le 24.03.94).

Soutenez votre AAAG !

en vous acquittant sans retard de vos cotisations

en lui commandant ses publications

*(voir catalogue complet dans le BAAG n° 92,
catalogue des Cahiers et du Bulletin dans le n° 101)*

V A R I A

CUVERVILLE *** Si l'on peut se féliciter que la Mairie de Cuverville ait fait apposer un panneau touristique neuf à l'entrée du pays, on a déploré en revanche que la tombe d'André Gide, dans le petit cimetière qui ensere l'église du village, fût en mauvais état ; alertée, Mme Catherine Gide a bien voulu faire savoir à notre Secrétaire général qu'elle avait rappelé à l'ordre la personne chargée de l'entretien de cette tombe, et que le nécessaire était fait pour qu'elle s'offre en bonne condition aux regards et à la méditation du visiteur et du pèlerin.

NOS AMIS PUBLIENT... ***

Jean Pénard, *Parlers de ma famille*, Paris : Éd. Bruno Sepulchre. Sans prétention, mais un grand souci d'exactitude, l'auteur évoque ces parlers — le mot est bien choisi — savoureux de son enfance dans les Charentes. Il en étudie le vocabulaire, qu'il qualifie de « technique, convivial et français », tout en élargissant sa recherche aux us et coutumes, le tout assorti d'un glossaire fort bien nourri et de quelques expressions et dictons qui sentent bon le terroir. ** Notre Sociétaire de Jersey, Diane Moore nous recommande un important et luxueux ouvrage qu'elle a préfacé. Écrit par

son aïeul, il concerne la région de Dinan et s'intitule *Sanctuaires, croix et fontaines*. Le livre vaut qu'on s'y intéresse (Éd. JPH et EG, 22100 Dinan). [H. H.] ** Claude Martin a établi, présenté et annoté l'édition, qui vient de paraître, de la *Correspondance Jules Romains - Guillaume Apollinaire* (Paris : Jean-Michel Place, 1994 ; un vol. br., 22,5 x 14,5 cm, 167 pp., ISBN 2-85893-206-9, 130 F). ** Postface et notes de Pierre Masson pour la réédition du *Voleur* de Georges Darien (1897 : l'année des *Nourritures*) en un élégant petit volume de la collection « L'École des lettres » (Paris : Seuil, 1994 ; un vol. br., 15 x 10,5 cm, 526 pp., ISBN 2-02-021556-X, 60 F).

« ALBERT CAMUS, LES EXTRÊMES ET L'ÉQUILIBRE » ***

Notre Ami David H. Walker est l'éditeur des actes du colloque qui, sous ce titre avait été organisé les 25-27 mars 1993 par la Société des Études Camusiennes au Centre for Research in French Studies de l'Université de Keele et avait rassemblé des spécialistes venus des États-Unis, du Japon, d'Argentine, d'Irlande, de Belgique, d'Espagne, de Grèce, de Grande-Bretagne et de France. Les communications y offrent une gamme d'approches

méthodologiques et présentent des études approfondies sur les écrits philosophiques, politiques, polémiques et littéraires de l'auteur. Un vol. de 259 pp., 135 FF ou \$ 26 (à commander aux Ed. Rodopi B.V., Keizersgracht 302-304, 1016 EX Amsterdam, Pays-Bas).

GIDE À JERSEY *** Jersiaise et gidienne, je vous signale ce fait divers. Quelques petites recherches m'ont permis d'établir qu'en août 1907, Jacques Copeau, qui est sur l'île dès la fin juin, début juillet, hébergé dans une délicieuse villa au bord de la baie de St. Brelade, « Prospect Lodge », incite Gide à joindre son groupe, dont les Van Rysselberghe font partie. Le 1er août, Gide annonce son arrivée pour le 15. Il débarque en provenance du Havre le 9 août et demeure à Jersey au moins un mois. Bien qu'il n'écrive rien dans son *Journal* durant cette période, nous pouvons constater par ailleurs que Gide est toujours sur l'île le 6 septembre. Il est intéressant de noter que la moustache nietzschéenne de Gide disparaît au cours de son séjour chez nous : Copeau le note avec amusement. De même est-il assez surprenant que dans nos archives et journaux de l'époque cette visite soit totalement omise : Gide ne figure point sur la liste des « Distinguished Visitors » ! La maison « Prospect Lodge » ne porte plus ce nom : étant donné qu'en 1907 quatre maisons dans les parages étaient ainsi nommées, mes recherches sont devenues légèrement complexes. Grâce à une annonce dans le journal local et une réponse provenant du Québec, j'ai pu établir l'emplacement de la villa en question, maintenant transformée en appartements et nommée « Le Houmet ». C'est ainsi que j'ai pu faire vi-

siter ces lieux à notre Secrétaire général, Henri Heinemann, l'été dernier. [D. M.]

LES NOURRITURES TERRESTRES À GRENOBLE *** La Compagnie du Mini-Théâtre de notre Ami Maurice Vinçon, qui avait créé voilà un an *Les Nourritures terrestres* au Théâtre de Lenche à Marseille (v. le BAAG n° 98, d'avril 1993), en a donné au Théâtre Le Rio de Grenoble, du 8 au 12 février, cinq nouvelles représentations : salle pleine chaque soir, longs et enthousiastes applaudissements. Le spectacle avait été précédé, le lundi 7, par une rencontre du public avec Maurice Vinçon et ses comédiens, animée par Claude Martin. Ces *Nourritures* seront encore jouées en Avignon et au Havre, puis à Paris.

IRÈNE DE BONSTETTEN (1894-1994) *** C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès, survenu le dimanche 27 février, de Mme de Bonstetten, — avec d'autant plus de tristesse que nous nous faisons une joie de fêter, le 8 décembre prochain, son centième anniversaire à celle qui fut une des premières sociétaires de l'AAAG, en fut la très dévouée trésorière durant six années (1972-78) puis, membre fidèle de notre Conseil d'administration, continua à favoriser, dans la cordialité la plus attentionnée, les relations entre les membres parisiens de l'association. Beaucoup d'entre nous ne pourront pas oublier pas l'agrément des réunions dans son salon de la rue de la Cure ; et c'est en grande partie grâce à elle que la Salle André Gide du Musée d'Uzès vit le jour, et s'est enrichi de plusieurs dons qu'elle lui a faits. Le 18 mars,

dans l'appartement de notre amie, a été organisée une petite réunion où, dans son souvenir et pour respecter son vœu, quelques pages de Gide ont été lues par le pasteur Laurent Gagnebin ; plusieurs membres du Conseil d'administration de l'AAAG y assistaient. Parents et amis évoquèrent la longue vie de « la dame de Berne », issue d'une lignée qui figure dans le dictionnaire des 1400 plus vieilles familles du monde et a compté des chevaliers dès le XIII^e siècle, puis des humanistes, des artistes (le peintre Auguste de Bonstetten, 1796-1879), des philosophes (Charles-Victor de Bonstetten, 1745-1832, auquel Saint-Beuve consacra quelques pages)... ; divorcée en un temps et dans un milieu où cela se faisait peu, Irène de Bonstetten mena sa barque seule, avec courage, élevant ses deux filles et s'occupant d'enfants pour lesquels elle fonda, dans la station de ski de Polygala, un home qui ne désemplit pas jusqu'à la guerre et où elle travailla d'arrache-pied ; installée à Paris pendant la guerre, elle s'engagea à la Croix-Rouge, pour laquelle elle accompagnait chaque mois mille enfants en Suisse. Passionnée par la figure de Gide (qu'elle avait aperçue à Lausanne en 1927, et qu'elle revit en février 1951 sur son lit de mort), elle collectionna avec persévérance ses livres et ceux qui lui étaient consacrés. Aux enfants de Mme de Bonstetten, M. et Mme Jacques Freymond, M. et Mme Michel Clerc, à leurs enfants et petits-enfants, l'AAAG a exprimé ses bien sincères condoléances.

MADAME MOUTOTE ***

Notre vice-président Daniel Moutote a eu la douleur, que nous partageons de

tout cœur, de voir mourir son épouse le 6 mars dernier, après une très longue maladie qui les a durement éprouvés tous deux. Sèvrinne, professeur agrégé de lettres, Mme Moutote avait été l'élève de Marcel Drouin et a toujours été, pour notre ami, la collaboratrice aimante, aimée et dévouée qui le soutenait dans ses travaux. Qu'il sache notre peine et notre vive sympathie.

LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ÉTUDES GREENIENNES

*** Elle vient de naître, et son objet est naturellement de coordonner les recherches sur l'œuvre de Julien Green. Après la publication (en cours) des actes du colloque Green qui s'est tenu au Mans en mars 1993, elle se propose de faire paraître régulièrement un bulletin de liaison qui publiera informations et articles de fond. Adhésions : Marie-Françoise Canérot, trésorière de la Société, 16 rue Vineuse, 75016 Paris.

ANDRÉ GONDOUIN (1922-

1994) *** Un adhérent fidèle nous a quittés : André Gondouin, né le 7 avril 1922, s'est éteint à son domicile parisien le 4 mars, des suites d'une longue maladie. Membre de l'Association depuis 1972, il ne manquait aucune manifestation, ni assemblée générale, ni réunion amicale, ni excursion. Au fil des années, il s'était constitué une remarquable bibliothèque gidienne. Nous gardons le souvenir d'un ami chaleureux, d'un esprit curieux et passionné, épris de littérature, de musique, d'opéra, et qui aimait faire partager ses découvertes. [J. C.]

[Notes rédigées par Jean Claude, Henri Heinemann, Diane M. Moore et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1994**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741**54098 Nancy Cédex**(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)**Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS**

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX